

LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS.

AVIS.

MOUTARD, qui vient d'acquéri
Voyageur François, a cru devoi
joindre des Cartes géographiques p
l'intelligence de cet Ouvrage. Elles
vendent séparément, soit en feuill
avec un avis pour classer chaque Car
soit reliées en carton, 5 liv.

LE VOYAGEUR *FRANÇOIS*, OU LA CONNOISSANCE *DE L'ANCIEN* ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

NOUVELLE ÉDITION,

Avec des Cartes géographiques.

TOME XXVIII.

Prix, 3 liv. relié.



A PARIS;

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la Reine, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



LE VOYAGEUR *FRANÇOIS.*

LETTRE CCCLXIII.

LA SICILE.

LA Sicile a-t-elle été de tout tems une isle, ou bien a-t-elle fait originairement une partie du continent de l'Italie? Cette question a été fort agitée par les Anciens. S'il falloit s'en rapporter au témoignage des Poëtes, on n'auroit aucun doute là-dessus : ils ont déclaré positivement que la Sicile avoit été séparée du continent par un tremblement de terre. Mais le témoignage isolé des Poëtes seroit trop

ſuſpect, s'il n'étoit appuyé par des autorités plus graves. Pluſieurs Auteurs Grecs ont adopté cette opinion : d'autres, tels que Diodore & Juſtin, la conteſtent, & prétendent que ce fait n'a pour baſe qu'une tradition incertaine. Quelques Modernes ſoutiennent qu'on ne peut pas ſe refuſer à l'admettre, fondés ſur la correſpondance parfaite qui ſe remarque entre les couches de terre oppoſées de la Calabre & de la Sicile. Fazelle même & le Febvre, plus hardis, vont juſqu'à fixer l'époque de cette ſéparation.

La forme de la Sicile eſt triangulaire & de là vient le nom de *Trinacria*, Trinacrie, qui lui fut donné par les Grecs. Ses trois angles ſont terminés par trois caps principaux qui s'avancent fort loin dans la mer; ſavoir, *capo del Faro* autrefois le cap Pelore, vers l'Italie; *capo Paſſaro*, le cap Pachin; vers la Morée; & *capo Boeo*, le cap Lilybée vers l'Afrique. La côte du cap *del Faro* au cap *Boeo*, ſe nomme ſeptentrionale; celle du cap *Boeo* au cap *Paſſaro*, méridionale; & celle du cap *Paſſaro* au

cap *del Faro*, orientale. C'est la plus grande des isles de la Méditerranée. On lui donne environ quatre cent cinquante milles de circuit, sans compter les arcs des golfes qui peuvent l'augmenter d'environ cinquante milles; ce qui fait près de cent soixante-dix lieues de côtes. Elle s'étend de l'est à l'ouest l'espace de soixante lieues, & de quarante environ du nord au sud dans sa largeur moyenne. Sa situation entre le 36e & le 38e degré de latitude septentrionale l'expose, pendant l'été, à des chaleurs très-vives, qui deviennent étouffantes, lorsque le *siroeco* ou le vent d'Afrique souffle; inconvénient trop fréquent, & qui rend alors ce climat, admirable d'ailleurs à tant d'autres égards, insupportable en quelque sorte pour les nationaux, & bien plus encore pour les étrangers.

La Nature semble avoir formé la division de cette isle en trois parties, par trois fleuves, & par la direction de trois chaînes de montagnes. Le premier de ces fleuves est le *Fiume grande*, autrefois l'Himera septentrional, qui se jette dans la mer de Toscane; le second est le *Fiume salso*, l'Himera

méridional, qui se jette dans la mer de Libye ou d'Afrique; & le troisieme est le *Fiume Giaretta*, le Symethus, qui se jette dans la mer Ionienne ou de Sicile, entre Catane & Lentini. Cette division est encore marquée par la nature & la variété des productions. De plus, chacune a son cap, & au loin les côtes des deux mers qui l'entourent. Les premiers peuples policés qui habiterent la Sicile, suivirent à peu près les limites de cette division. Les Sarasins, dans la suite, les assignerent d'une maniere plus positive : elles furent adoptées par les Normands, & se conservent de nos jours sous le nom de *Val di Mazara*, à l'extrémité duquel est le cap *Boeo*, de *Val di Noto*, terminé par le cap *Passaro*, & de *Val di Demona*, où est celui de *Faro*.

Outre le nom de Trinacrie qu'avoit la Sicile, les Anciens lui en donnerent plusieurs autres : ils la nommerent *Terre des Cyclopes*, *Pays des Lestrigons*, *Isle Etna*, à cause de cette montagne fameuse par son terrible volcan; *Isle du Soleil*, à cause de sa grande fertilité; *Sicanie*, des Sicaniens; *Sicile*, des Sicules ou Siciliens. Ils l'appelerent

aussi *Terre des Grecs*, & elle fit partie de la Grande Grece. Il seroit sans doute aussi difficile qu'inutile de rechercher l'origine des premiers peuples qui formerent des établissemens dans cette isle. » Dans le langage des Poëtes, dit » un Ecrivain très-érudit, ce sont des » Géans, des Lestrigons, des Cyclo» pes, des Phéaciens, des Lotophages, » &c. tantôt enfans des Dieux, tantôt » enfans de la Terre, peut-être tous » tirés du cerveau d'Homere, à ce » que pense Philostrate, n'ayant de » demeures que les antres & les caver» nes de l'Etna, étant d'une grandeur » & d'une force extrêmes, d'une timi» dité & d'une lâcheté sans égales, de » la férocité la plus atroce, de la cruauté » la plus inouie, vivant de chair crue, » mangeant les étrangers, se mangeant » eux-mêmes, ignorant les Arts; repré» sentés cependant tantôt comme des » pirates exercés, des brigands tou» jours aux aguets, quelquefois comme » des ouvriers adroits, intelligens, en» fin comme des hommes extraordi» naires, plus propres à figurer dans un » conte, qu'à tenir place dans une his» toire «.

Ce sont néamnoins ces hommes à qui l'on fait honneur de presque toutes les découvertes. S'il faut en croire les Auteurs de l'antiquité, les Dieux, les Sciences, les Arts, sur-tout l'Agriculture, prirent naissance en Sicile. A ce sujet, voici un passage assez remarquable de Diodore, qui se trouve au commencement du cinquieme Livre de son Histoire Universelle. » Les Historiens, dit-il, qui passent pour les » plus fideles, rapportent que c'est » dans la Sicile que Cérès & Proserpine se firent voir aux hommes pour » la premiere fois, & que cette isle est » le premier endroit du monde où il » ait crû du blé. Le plus célebre des » Poëtes a suivi cette tradition, lorsqu'il dit, en parlant de la Sicile :

» Sans le travail du soc, sans le soin des semailles,
» La terre fait sortir de ses riches entrailles
» Tous les dons arrosés aussi-tôt par les Cieux.

» En effet, on voit encore dans le Léontin & dans plusieurs autres lieux de » la Sicile, du froment sauvage qui » pousse de lui-même. Il étoit naturel » d'attribuer à une terre si excellente

» l'origine du blé ; & l'on voit d'ailleurs que les Déesses qui nous en » ont montré l'usage, y sont dans une » vénération particuliere. C'est là même » qu'on a placé l'enlévement de Proserpine, parce que ces Déesses, qui » aimoient uniquement ce séjour, y » avoient établi leur résidence. Ce fut » dans les prairies d'Enna que Pluton » ravit Proserpine. Ces prairies, qui » sont auprès de la ville de ce nom, » sont dignes de curiosité, par les violettes & par les fleurs de toute espece qui y croissent, & qui répandent une telle odeur dans l'air, qu'elle » fait perdre aux chiens de chasse la » piste des animaux qu'ils poursuivent. » La superficie du terrein, qui est plane » dans le milieu & traversée de plusieurs ruisseaux, s'éleve du côté des » bords qui sont entourés de précipices : on prétend que cette plaine » fait précisément le milieu de l'isle. » Non loin de là, on voit des prés, » des jardins, des marais ; l'on trouve » enfin une grande caverne, dans laquelle il y a une ouverture souterraine, tournée du côté du nord. » Toutes les plantes dont cette campagne

» eſt couverte, portent des fleurs
» pendant toute l'année, & la rendent
» auſſi charmante à la vue qu'à l'odo-
» rat. Au reſte, les habitans de la Si-
» cile, en mémoire du ſéjour que Cé-
» rès & Proſerpine avoient fait chez
» eux, inſtituerent des fêtes en leur
» honneur. L'appareil en eſt éclatant &
» magnifique : mais dans tout le reſte,
» le peuple aſſemblé affecte de ſe con-
» former à la ſimplicité du premier âge.
» Il eſt auſſi d'uſage, pendant les dix
» jours que dure cette fête, de mêler
» dans les converſations quelques pa-
» roles libres & déshonnêtes, parce que
» ce fut avec de pareils propos que l'on
» fit rire Cérès, affligée de la perte de
» ſa fille «.

Ce paſſage indique aſſez clairement le goût naturel que les habitans de la Sicile avoient pour l'agriculture, qu'ils porterent au plus haut degré. Pluſieurs d'entre eux, tels qu'Hiéron, Epicharme, Philopator, Attalus, écrivirent, ſur cette matiere, des Ouvrages eſtimés, dont Columelle parle avec éloge. D'autres Siciliens ne s'acquirent pas moins de gloire par l'invention de pluſieurs arts utiles ou agréables. Les pre-

miers instrumens de fer furent, selon Pline, fabriqués en Sicile. Xenagoras fit le premier bâtiment à six rangs de rames : Scopas mit le premier une aiguille aux cadrans ; & le premier cadran que l'on vit à Rome, avoit été enlevé de la ville de Catane. Ibicus fut l'inventeur du sambuque, espece de harpe ; & le Berger Ibis, de la flûte. On doit encore à la Sicile divers instrumens de musique, comme le phorminx, espece de guitare, & le cymbalum, espece de tambour de basque. Andron enseigna l'art de chanter & de danser au son de la flûte. Un certain Métellus donna des leçons de musique à Platon. Démophile fut le maître de Zeuxis dans l'Art de la peinture. Orcidamus fixa les loix de la lutte. Phalaris lui-même, ce monstre de tyrannie si décrié par son taureau d'airain, dans lequel les malheureuses victimes de sa férocité, consumées par l'ardeur du feu qu'on allumoit dessous, jetoient des mugissemens semblables à ceux de l'animal qui les renfermoit ; Phalaris inventa une sorte de baliste à lancer le feu, très-utile dans les siéges & dans les combats. Que vous

dirai-je, Madame, d'Archimede, qui étonna l'Univers par la sublimité de son génie & ses merveilleuses inventions? Théocrite, par le naturel & les graces de ses expressions, par l'abondance & la variété de ses tableaux, par la douceur de ses sentimens, n'a-t-il pas porté au plus haut point de perfection la poésie bucolique, dont la premiere origine remonte au Berger Daphnis, autre Sicilien? Les Idylles de Moschus ne tiennent-elles pas encore un des premiers rangs dans ce genre de poésie? Empédocle, Diodore, ne se sont-ils pas fait un nom illustre, l'un dans la Philosophie, & l'autre dans la maniere d'écrire l'Histoire? Enfin, que l'on examine, comme dit Solin, tout ce que produit la Sicile, la fertilité du sol & le caractere des habitans, on trouvera que tout cela approche des choses qui passent pour être les meilleures. *Quidquid Sicilia gignit, sive soli fæcunditatem, sive hominum ingenia spectes, proximum est iis quæ optima dicuntur.*

Les progrès de la civilisation parmi les Siciliens, furent comme ceux de tous les peuples de la terre. Ils eurent

d'abord des cabanes, ensuite des villages; ils bâtirent enfin des villes. Chacune avoit alors son Roi, ou plutôt son Tyran, comme le disent Justin & Denys d'Halicarnasse. Aussi la Sicile fut-elle regardée comme la mere des Tyrans : aucun pays dans l'Univers n'en a produit un si grand nombre. Au rapport de Pline, Phalaris fut le premier qui inventa le mot & la chose dans la ville d'Agrigente. Il étoit digne d'une pareille invention. Son génie industrieux ne le portoit qu'à ce qui pouvoit nuire à ses semblables. On observe encore que dès les tems les plus reculés, la Sicile avoit des temples dédiés à Cérès, à Vénus, à Apollon, à Diane, & beaucoup d'établissemens, de ports, de caps, &c. sous le nom d'Hercule. Ces idées religieuses supposent la société déjà bien avancée dans cette isle.

Tous les avantages qu'elle réunissoit étoient bien propres à tenter la curiosité, ou, si l'on veut, la cupidité des premiers navigateurs de l'Univers, c'est-à-dire, les Phéniciens. Ils y formerent des établissemens, & l'occuperent pendant quelque tems. Vinrent ensuite les pre-

mieres colonies Grecques, qui se répandirent par-tout. Des Troyens, avant & après la prise de Troie, s'y fixerent à leur tour. Les Carthaginois leur succéderent. La possession d'un pays aussi fertile & aussi voisin de la métropole de leur empire, étoit trop nécessaire à leurs vûes intéressées de commerce, pour ne pas prendre tous les moyens possibles de s'en emparer. Les Siciliens s'armerent pour la défense de leur liberté. On se fit des guerres sanglantes. A cette époque, commencerent à paroître des hommes célebres dans tous les genres, qui se succédant pendant une assez longue suite de siecles, porterent la gloire de la Sicile à l'égal des Etats les plus brillans de la Grèce. Mais leurs efforts ne suffirent pas pour balancer la puissance des Carthaginois. Ceux-ci étendirent leurs conquêtes; & par leur influence dans les affaires, ils furent pendant plus de trois cents ans presque les seuls maîtres de l'Italie entiere.

Enfin les Romains pénétrerent dans la Sicile. Tout plia devant eux. Syracuse même, défendue par une nombreuse garnison, & plus encore par le

génie fécond d'Archimede, qui fournissoit sans cesse à ses compatriotes des machines toujours nouvelles pour résister aux attaques de leurs ennemis ; Syracuse, cette ville si riche & si célebre, devint la proie de l'avidité du vainqueur. Alors la Sicile fut réduite en province Romaine l'an 520 de Rome, sort qu'elle éprouva la premiere, & que presque tous les autres pays de l'Univers partagerent dans la suite. Mais la conquête de cette isle devint pour les Romains le juste châtiment de leur ambition. Le butin immense dont ils s'enrichirent à la prise de Syracuse & de plusieurs autres villes de l'isle, fut le premier germe de la corruption qui les avilit si fort eux-mêmes peu de tems après.

Les guerres des Carthaginois & des Romains avoient dévasté la Sicile : la population y étoit considérablement diminuée. Tite-Live dit, qu'après la seconde guerre Punique, on n'y comptoit plus que quarante villes : il devoit cependant y en avoir davantage, puisque dans des tems postérieurs on y trouvoit encore soixante-six, & se-

lon Diodore, soixante-huit villes considérables. Mais Strabon nous apprend que, dans le siecle où il vivoit, des villes qui avoient été autrefois très-florissantes, n'étoient plus que des ruines. Messine, Tauromanium, Catane, Syracuse, Naxe, Mégare, furent anéanties par la désertion des habitans. Le célebre canton des Léontins éprouva le même malheur. La côte, depuis le cap Pachin jusqu'à celui de Lilybée, étoit déserte: on n'y voyoit plus que les vestiges de Camarine, d'Agrigente, de Lilybée. Dans l'intérieur du pays, la plupart des anciennes villes n'étoient plus habitées, ou ne l'étoient que par des Pâtres. Himere, Gela, Gallipolis, Selinonte, Eubée, & beaucoup d'autres, étoient absolument abandonnées.

Le vieux Caton & Cicéron, frappés de l'étonnante fertilité de la Sicile, l'appeloient le grenier de Rome & la nourrice du peuple Romain. Il s'en falloit bien cependant que cette fertilité fût aussi considérable qu'elle l'avoit été anciennement. Du tems de Cicéron, les terres ne produisoient plus que huit ou dix pour un; & sous les Hiérons, elles avoient rendu cent pour

un. La raiſon de cette décadence eſt ſenſible. Les Grands de Rome, après la conquête de l'iſle, ſe la partagerent, & la firent cultiver par des eſclaves qui y labouroient les terres & y faiſoient paître des troupeaux. Comment des malheureux, qui n'étoient animés par aucune vûe d'intérêt perſonnel, auroient-ils pu ſe porter avec ardeur à faire fructifier les terres? On ne doit pas être ſurpris ſi la Sicile perdit alors de ſa fécondité.

L'état des choſes devint encore plus déplorable à la chute de l'empire Romain. En vain les Empereurs Grecs de Conſtantinople firent-ils des efforts pour conſerver les établiſſemens qui leur reſtoient en Sicile. Dès le 9ᵉ ſiecle, les Saraſins y firent pluſieurs fois des deſcentes, & ils parvinrent à s'en rendre preſque entiérement les maîtres. Ce fut alors que cette iſle redevint ce qu'elle avoit été du tems des Cyclopes & des Leſtrigons. Tous les Arts y tomberent. Le peuple gémiſſant ſous l'eſclavage, éprouvoit, de la part de ſes oppreſſeurs, les traitemens les plus cruels. Les égliſes renverſées, les monaſteres pillés, les

Chrétiens horriblement vexés, tout annonçoit la ruine prochaine de la Religion. Le mal étoit à son comble lorsque les Normands, déjà maîtres de la Pouille & de la Calabre, porterent leurs vûes sur la Sicile. Leurs succès surpasserent peut-être leurs espérances : ils y formerent des établissemens si solides, qu'en peu de tems ils furent en état de donner des loix aux Sarasins, & de les chasser même de leur nouvelle domination.

Roger, frere de Robert Guiscard, eut le titre de Comte de Sicile. En reconnoissance du zele qu'il témoignoit pour le progrès de la Religion, le Pape Urbain II lui donna, par une Bulle solennelle, confirmée ensuite par Adrien VI, une jurisdiction absolue & indépendante, tant pour le spirituel que pour le temporel, & le déclara, lui & ses successeurs, Légats nés du Saint-Siége. Telle est l'origine de ce fameux tribunal de la Monarchie (*Tribunale della Monarchia regia*), qui, en vertu des droits dont tout Roi de Sicile est revêtu, peut excommunier, punir, condamner & absoudre tous les Ecclé-

siastiques de cette isle, depuis le plus simple Prêtre jusqu'aux Evêques, Archevêques & Cardinaux. Il est de plus Juge ordinaire de toutes les causes des Abbés à collation royale, & des églises indépendantes de leurs Ordinaires; & il prend connoissance, par voie d'appel, des sentences de tous les autres tribunaux ecclésiastiques. Ce privilége unique parmi les Souverains, & qui procure à celui de la Sicile le nom de *Beatissimo Padre*, très-Saint-Pere, a été vivement attaqué, même de nos jours, par plusieurs Papes, sous prétexte que la Bulle d'Urbain II n'étoit pas authentique : mais les Rois de Sicile en ont démontré au Saint-Siége la réalité, & se sont toujours maintenus dans la possession de leurs droits, qui leur deviennent d'autant plus précieux, qu'ils servent à contre-balancer l'autorité que les Papes prétendroient s'arroger dans le royaume de Naples, en leur qualité de Seigneur suzerain. Au reste, ce tribunal de la Monarchie, dont le siége est à Palerme, est composé d'un Ministre Ecclésiastique, Docteur en Droit Canon, que l'on appelle

Monsignor della Monarchia, d'un Avocat fiscal, & d'un Procureur. Il étend sa jurisdiction sur toute l'isle, & même sur celle de Malte.

Les Normands, maîtres de la Sicile, y établirent le gouvernement féodal qui subsiste encore dans toute sa force. Quelque défectueux que soit en lui-même ce gouvernement, il fut alors regardé comme le plus grand de tous les bienfaits. Il rétablit l'ordre dans un pays où l'on ne connoissoit depuis long-tems que l'anarchie & tous les maux qui en sont la suite. On prétend que ce fut le Comte Roger qui en divisa les biens en trois portions égales : il en réserva un tiers au domaine de la Couronne, donna l'autre tiers au Clergé, & le dernier tiers aux Barons qui l'avoient aidé dans sa conquête. La portion des militaires fut distribuée en fiefs, avec obligation de secourir le Prince, en cas de besoin, d'un certain nombre de troupes à pied & à cheval. Ce sont ces trois ordres ou classes, qu'on nomme *Bracci*, qui forment le Parlement de Sicile. L'ordre domanial est composé de quarante-trois villes royales, bien supé-

dentes à celles qui sont sujettes aux Barons. L'ordre ecclésiastique, présidé par l'Archevêque de Palerme, comprend tous les Archevêques, Evêques, Abbés, Prieurs & Bénéficiers à patronage royal. Dans l'ordre militaire sont rangés tous les Barons qui possedent de grands fiefs ; ils ont pour Président le Prince de Battera, le premier Baron de tout le royaume. La convocation du Parlement se fait par le Roi, quand il le juge à propos. Ceux qui ne peuvent y assister, envoient à leur place des hommes qui les représentent & qui ont le titre de Procureurs. Les villes envoient des Députés, excepté celles de Palerme & de Catane, qui envoient des Ambassadeurs. L'ouverture du Parlement se fait par le Vice-Roi, qui expose les demandes du Souverain. Ces demandes & la répartition des impôts sont la matiere des délibérations des trois ordres, auxquelles le Vice-Roi n'assiste pas, mais qu'il a soin de diriger & de rendre conformes aux vûes de la Cour. Avant la fin des séances, il choisit douze sujets, qui sont appelés ici les Magistrats de la députation du royaume. Les intérêts de la nation leur sont

confiés : ils en ſont les procureurs & les défenſeurs. Leur autorité dure juſqu'à la convocation d'un autre Parlement.

Une pareille adminiſtration, dont la Sicile pourra retirer, quand elle voudra, les plus grands avantages, ſuppoſe, dans le Comte Roger qui l'établit, des vûes très-ſages pour le bonheur de ſes peuples : ils en jouirent en effet ſous ſon regne, qui fut d'aſſez longue durée. Son fils, Roger II développa les talens d'un grand homme & d'un héros. Il réunit à ſes Etats de Sicile ceux qui forment aujourd'hui le royaume de Naples : il prit le titre de Roi, & ſe fit couronner à Palerme, ville qu'il choiſit pour être la capitale de tous les pays ſujets à ſa domination, & qui jouit encore de ce privilége, quoique Naples ſoit devenue dans la ſuite la réſidence des Souverains. Guillaume *le Mauvais*, fils & ſucceſſeur de Roger II, ne régna pas long-tems : il laiſſa ſa couronne à Guillaume *le Bon*, qui mourut bientôt après lui-même ſans enfans. Alors la riche ſucceſſion des Princes Normands, acquiſe par tant de travaux & d'exploits,

ploits glorieux, fut dévolue à Conſtance, fille du ſecond lit de Roger II, qui, par ſon mariage avec l'Empereur Henri, la tranſporta dans la Maiſon de Souabe; mais les différens ſurvenus entre les Princes de cette Maiſon & les Papes, ne leur en laiſſerent pas une longue jouiſſance. Ceux-ci en diſpoſerent en faveur de Charles, Comte d'Anjou & de Provence.

Une victoire ſignalée qu'il remporta ſur l'uſurpateur Mainfroi, ſervit plus à l'aſſurer ſur le trône des Deux-Siciles, que toutes les étranges prétentions de la Cour de Rome. Sa bonne fortune le rendit encore maître de Conradin, qui étoit venu en Italie ſoutenir ſes droits légitimes ſur des Etats qu'il avoit hérités de ſes peres. Charles eut la barbarie de le faire décapiter. Cette exécution atroce révolta tous ſes ſujets. Les Siciliens ſur-tout en témoignerent le plus vivement leur indignation. A ce premier grief de mécontentement de leur part, s'en joignirent, d'autres qui les porterent à un degré de fureur, dont on trouve peu d'exemples dans l'Hiſtoire. Chargés de quelques nouveaux impôts, dépouillés de certains

priviléges qui leur tenoient à cœur; ils furent sur-tout très-sensibles à la préférence que Charles avoit donnée à Naples pour y fixer sa résidence au préjudice de Palerme, qui depuis long-tems avoit été déclarée la capitale de toute la Monarchie. Mais ce qui servit à les irriter encore davantage, ce fut la licence des François, qui avoient suivi le Comte d'Anjou dans sa conquête. Des hommes dominés par une jalousie extrême, ne pouvoient voir, sans frémir de rage, les agaceries, les attaques, & trop souvent les insultes auxquelles leurs femmes & leurs filles étoient exposées. Bientôt ils ne mirent plus de bornes à leur ressentiment.

Malheureusement il y avoit alors dans l'isle un homme qui, par ses intrigues sourdes, ne chercha qu'à lui donner plus d'activité pour venir à bout des desseins qu'il méditoit. C'étoit Jean de Prochita, qui avoit eu, sous Mainfroi, beaucoup de crédit & d'autorité en Sicile, & que Charles d'Anjou avoit dépouillé de ses biens & de ses charges. Animé par la vengeance, il parcourut toute la Sicile, déguisé en

Cordelier, pour animer les esprits. Quand il les vit amenés au point où il désiroit, il trama le plus horrible de tous les complots. Il fut arrêté que le lendemain de Pâques 1282, au premier coup des Vêpres, on feroit main-basse sur tous les François. Quelques Historiens rapportent que le massacre qui s'exécuta effectivement ce jour-là, fut occasionné par une insulte qu'un François, nommé Droguet, fit à une femme de Palerme, dans le moment qu'on alloit à Vêpres. Le peuple irrité court aux armes; il tombe à l'improviste sur les François, & les égorge tous impitoyablement, sans distinction d'âge, de sexe & de condition. On ne fait grace qu'au seul Desporcelets, Gentilhomme Provençal, dont la vertu est respectée par des furieux qui ne respectoient plus les droits les plus sacrés de la Nature. Dans l'emportement de la haine, on vit même des Prêtres & des Religieux souiller leurs mains dans le sang des femmes Siciliennes qu'on croyoit grosses des François. L'isle entiere partagea cet esprit de rage & de cruauté. Les François furent massacrés ou chassés de toutes

parts ; mais ce ne fut ni au même jour, ni à la même heure, comme on l'a prétendu. Ceux qui étoient à Meſſine ne furent chaſſés que l'année ſuivante.

Tout le profit de ce forfait exécrable, connu ſous le nom de Vêpres Siciliennes, revint à Pierre III, Roi d'Aragon. Depuis long-tems ce Prince méditoit de s'emparer de la Sicile, ſur laquelle il croyoit avoir des droits par ſon mariage avec Conſtance, à qui Mainfroi ſon pere avoit donné cette iſle en dot. Ces droits, peut-être aſſez équivoques dans l'origine, lui parurent inconteſtables, lorſque Conradin, en mourant, lui fit la ceſſion de ſes Etats d'Italie. On l'accuſa d'avoir été le principal moteur de la révolution qui venoit d'arriver ; & ce qui tourna contre lui les premiers ſoupçons en une eſpece de certitude, c'eſt que ſe trouvant alors ſur les côtes d'Afrique avec une flotte conſidérable qu'il avoit préparée depuis long-tems, ſous prétexte d'une expédition, il ſe rendit à Palerme avec toutes ſes forces, auſſi-tôt qu'il eut appris ce qui s'y étoit paſſé, & s'y fit couronner aux acclamations de tous les habitans. Il

alla ensuite au devant de la flotte de Charles d'Anjou, la battit, & ne trouvant nulle part aucune résistance, il fit reconnoître, dans la Sicile entiere, sa nouvelle domination, sans tenir compte des excommunications que le Pape Martin IV, François de naissance, lançoit contre lui. Dès-lors cette isle forma un Etat différent de celui du royaume de Naples, & fut gouvernée par des Princes de la Maison d'Aragon, jusqu'à la réunion qu'en fit Ferdinand le Catholique en 1505. Durant cet intervalle elle fut assez tranquille. Les habitans étoient satisfaits d'être soumis à des Souverains qui, pour l'ordinaire, faisoient leur résidence parmi eux.

Il n'en fut pas de même, lorsque Ferdinand eut établi la coutume d'y envoyer des Vices-Rois particuliers; coutume constamment suivie par tous les Rois d'Espagne ses successeurs, tant qu'ils furent en possession de cette isle. Ces Vices-Rois faisoient l'abus le plus criant de leur autorité : ils accabloient le peuple d'impôts, se permettoient toutes sortes de vexations pour s'enrichir, eux & leurs créatures, excluoient les naturels du pays des em-

plois civils & militaires, pour les donner à leurs compatriotes, laissoient languir l'Agriculture, les Arts & les Sciences, au point que quelques-uns, par une détestable politique qui leur persuadoit que, pour être maîtres des Siciliens, il falloit les tenir dans l'ignorance, ne rougirent pas de punir exemplairement des maîtres qui enseignoient les Mathématiques à de jeunes Seigneurs. Les moyens employés par la Cour de Madrid pour remédier à des abus sur lesquels on ne cessoit de porter des plaintes, servoient même à rendre le sort des habitans plus déplorable. On envoyoit tous les six ans un Visiteur en Sicile pour prendre connoissance de toutes les concussions & malversations dont on accusoit le Vice-Roi, les militaires, les gens de robe & les Officiers du domaine royal : mais il n'étoit pas difficile de gagner ce Visiteur, avide lui-même de richesses. A son retour en Espagne, il ne manquoit pas de dire que tout alloit à merveilles; & l'impunité assurée aux exacteurs ne faisoit qu'augmenter leurs brigandages.

Un peuple naturellement vif & sensible, devoit supporter avec impatience

de pareils traitemens. Aussi se laissa-t-il plusieurs fois entraîner à des révoltes. La premiere éclata en 1516, sous le regne de Charles-Quint, contre le Vice-Roi Hugues de Moncada, homme d'une sévérité si outrée, qu'il avoit indisposé toute la Noblesse. Le Roi le cita à sa Cour, & nomma Jean de Lune pour être Président de ce royaume. La tranquillité fut aussi-tôt rétablie; mais elle fut de courte durée. Les troubles recommencerent; & pour y mettre fin, Charles-Quint fut obligé, en 1518, d'envoyer des troupes dans les plus fortes villes de la Sicile. Il fit arrêter les principaux chefs des rebelles, les punit de mort, & fit détruire leurs maisons. Ces exemples de sévérité donnés à Palerme, à Messine, à Randace, à Catane, effrayerent les autres villes; elles demanderent grace, & donnerent même des contributions. Il fallut bien plier sous la force, & se soumettre à toutes les iniques oppressions des Vices-Rois & de leurs satellites. Leur despotisme & leur avarice allerent toujours en croissant, & devinrent enfin si intolérables, qu'en 1647 les peuples se souleverent.

Cette année fut remarquable par les séditions de Naples & de Palerme, qui eurent lieu en même tems. La populace de cette derniere ville mit à sa tête un Chaudronnier nommé Alexis, & se porta aux excès les plus cruels contre les Nobles & les Financiers : elle brûla le palais. Los-Velez, Vice-Roi de Sicile, augmenta l'audace des séditieux en paroissant les craindre : il se retira sur les galeres, où il mourut de honte & de désespoir.

Le soulévement fut général dans la Sicile. La seule ville de Messine n'y prit point de part : mais quelques années après, en 1674, cette ville, jusqu'alors si fidele dans les tems de troubles, fut la premiere à lever l'étendard de la révolte. Elle choisit pour chef le Marquis de Trecastagne, & se mit sous la protection de la France. Cependant elle se partagea en deux factions. Celle connue sous le nom des Merli, vouloit qu'on profitât des offres de l'Espagne. La faction de Malvezzi prévalut, livra la ville aux François, & proclama, l'année suivante, Louis XIV Roi de Sicile : il l'eût été en effet, si l'armée

Françoise eût mieux secondé les bonnes dispositions des Siciliens. En vain cette armée remporta des avantages considérables; en vain le célebre Abraham Duquesne défit complétement, à la rade de Palerme, les flottes Espagnole & Hollandoise, commandées par le brave Ruyter, qui mourut de ses blessures : tous ces avantages devinrent inutiles par la lenteur & la négligence du Maréchal de Vivone, Général des François. Ils évacuerent même entiérement la Sicile en 1678, & l'abandonnerent à tout le ressentiment des Espagnols, qui continuerent à y exercer impunément leurs vexations.

A ces maux déjà si sensibles, s'en joignirent d'autres qui mirent le comble à l'infortune des habitans. La Sicile est très-exposée à des tremblemens de terre plus terribles que dans aucun autre pays de l'Europe. A peine se passe-t-il d'année où l'on n'en ressente quelqu'un, soit dans toute l'Isle, soit dans des cantons particuliers : ils caussent souvent des dommages épouvantables; mais de tous ceux que l'on a éprouvés, il n'en est point qui ait été

plus funeste que celui du 9 au 20 de Janvier 1693. Dans cet intervalle de tems, seize villes & dix-huit terres seigneuriales furent entiérement englouties avec leurs habitans. Un plus grand nombre de villes, de bourgs & de villages furent tellement ébranlés, que depuis ils sont tombés en ruines, les uns totalement, les autres en partie. Neuf cent soixante-douze églises furent renversées. Plus de cinquante mille personnes périrent dans ce désastre; quelques Auteurs même en font monter le nombre à quatre-vingt-treize mille.

La guerre qui embrasa la plus grande partie de l'Europe pour la succession de Philippe V au trône d'Espagne, ne se fit point ressentir en Sicile. Malgré l'exemple de défection donné par le royaume de Naples, elle resta fidele à son légitime Souverain, qui cependant, par le traité d'Utrecht, en 1713, fut obligé de la céder au Duc de Savoie: mais celui-ci n'en resta pas long-tems en possession; il fut contraint lui-même, moyennant un équivalent dans le Milanez, de la céder, en 1716, à l'Empereur, qui la réunit de nouveau au

royaume de Naples. Le Cardinal Albéroni, cet homme extraordinaire, qui, par ses talens & ses intrigues, parvint, de la condition la plus obscure, à la place de principal Ministre de Philippe V, forma, en 1718, l'entreprise hardie de rendre la Sicile à ses anciens maîtres. Il fit armer une flotte considérable, dont il donna le commandement au Marquis de Leyde, pour attaquer cette isle. Dégarnie de forces suffisantes pour sa défense, elle seroit bientôt passée sous la domination des Espagnols, d'autant plus que, dans ces circonstances, le vœu des habitans les appeloit. Mais les Anglois, jaloux de la marine Espagnole, armerent une flotte nombreuse. L'Amiral Bings, qui la commandoit, débarqua vingt mille Allemands en Sicile : il attaqua la flotte Espagnole à la hauteur de Syracuse, & lui enleva vingt-trois vaisseaux, une galiote à bombes, & un brûlot. La perte des Espagnols, dans ce combat, fut de six mille hommes. Ce revers n'empêcha pas le Cardinal Albéroni de poursuivre avec ardeur l'exécution de ses projets : il donna ordre au Marquis de Leyde de presser la conquête de la Si-

cile. Le 15 Octobre de la même année, les Espagnols, secondés par les habitans, défirent un corps de huit mille Allemands commandés par le Général Vétérani, qui fut fait prisonnier. L'année suivante, ils furent vaincus à leur tour par le Général Merci; & sur ces entrefaites, le Cardinal Albéroni, auteur de cette expédition, ayant été disgracié, la Cour de Madrid rappela de la Sicile toutes ses troupes.

Cependant Philippe V avoit toujours des vûes secretes sur cette isle, ainsi que sur le royaume de Naples : il n'attendoit qu'une occasion favorable pour les développer avec succès; elle se présenta en 1734. Ce Monarque céda ses droits sur ces deux Etats à l'Infant Don Carlos son fils, que la victoire remportée à Bitonto par le Duc de Mortemart, mit bientôt en possession du royaume de Naples. De là ce Général passa en Sicile, dont la conquête ne fut pas moins rapide : il fit reconnoître à Palerme le jeune Prince pour Souverain, & chassa les Allemands de tous les postes. La ville de Messine résista un peu plus long-tems; mais elle se rendit l'année suivante. Philippe V

confirma de nouveau, par un diplome, à son fils, le titre de Roi de Sicile. La possession tranquille de cette isle & du royaume de Naples fut assurée à ce Prince par le traité de Vienne en 1736.

Je suis, &c.

A Messine, ce 10 Octobre 1758.



LETTRE CCCLIV.

SUITE DE LA SICILE.

J'AI eu souvent occasion, Madame, de vous parler des vues pittoresques qui me jetoient dans l'enchantement, en parcourant le royaume de Naples. Eh bien! la beauté de toutes ces vues disparoît devant celle de Messine. Il semble, a dit quelqu'un, que la Nature ait voulu prouver à l'Art, que ce qu'elle opere est infiniment plus parfait & plus majestueux que tout ce que celui-ci produit à force de travail & d'application. Une langue de terre assez étroite, qui s'étend du côté de la mer, y a tracé un des plus beaux & des meilleurs ports du monde connu, dans lequel plus de mille vaisseaux sont en sûreté contre tous les vents, dans toutes les saisons, & arrivent jusqu'aux maisons des Négocians. La forme de ce port est circulaire, ou plutôt elle ressemble à une faux; ce qui fit donner anciennement à cet endroit le nom de *Zan-*

ele, que portoit auſſi la ville avant qu'elle eût été rebâtie par les Meſſéniens, qui l'appelerent *Meſſana*, *Meſſina*, ou Meſſine. Sur cette langue de terre, eſt une citadelle très-bien fortifiée, conſtruite après la révolte de 1674, par les ordres de Charles II, Roi d'Eſpagne, pour contenir la ville. La pointe la plus avancée dans la mer eſt défendue par le fort Saint-Sauveur, qui commande l'entrée du havre; & à l'extrémité ſe trouve un fanal pour avertir les vaiſſeaux des dangers de Carybde, comme celui qui eſt placé au *capo Faro* ſert à leur faire remarquer le rocher de Scylla. Il eſt aſſez vraiſemblable que ces fanaux, appelés en grec *Pharos*, ont fait donner à l'enſemble du détroit, le nom de Phare de Meſſine.

La ville eſt bâtie ſur le bord de la mer. L'intérieur n'a rien de bien remarquable; mais les maiſons à quatre étages qui regnent le long du port, & dans leſquelles on a ſuivi rigoureuſement partout les mêmes proportions d'architecture, forment un point de vue unique & admirable. Les Meſſinois l'appellent *le Théatre*; & ils ont raiſon. On croi-

roit que c'eſt un palais immenſe, dont la façade a preſque un mille de longueur. Dix-huit rues qui aboutiſſent ſymétriquement au port, paroiſſent être autant de portes qui donnent accès à ce ſuperbe édifice. Un des fauxbourgs, celui du côté de Taormine, frappe par la longueur de la ſeule rue qui s'y trouve : elle a plus de trois milles; & les maiſons ne ſont interrompues que par des jardins qu'on rencontre de diſtance en diſtance. Les promenades ſont très-multipliées & infiniment agréables : on y eſt toujours à l'ombre, avantage bien précieux dans un pays auſſi chaud que celui-ci : quelques-unes ſe prolongent juſqu'à la mer; & l'on y eſt ſans ceſſe rafraîchi par la briſe du détroit. L'air d'ailleurs qu'on reſpire à Meſſine eſt excellent : il eſt parfumé des odeurs les plus ſuaves; effet produit ſans doute par mille eſpeces de plantes, d'arbuſtes, d'arbriſſeaux, dont tout le pays d'alentour eſt couvert. Les vivres ſont à très-bas prix, très-bons & très-abondans : le poiſſon ſur-tout paſſe pour être le meilleur de la Méditerranée.

Que vous dirai-je de la campagne

des environs ? Figurez-vous un pays coupé par des vallées & des collines charmantes, couvertes de jardins, de vergers, de champs variés de toutes sortes de productions. Ici ce sont des vignes élevées, mariées avec des arbres encore plus élevés ; là, différentes rangées de mûriers ; plus loin, des oliviers, des orangers, des citronniers, des figuiers d'Inde, des aloès, &c. qui réussissent parfaitement. Un spectacle plus enchanteur se présente du sommet des collines. On découvre toute l'étendue du détroit. Semblable à un grand fleuve, fier & majestueux, il roule ses eaux avec lenteur, & s'élargit insensiblement jusqu'à ce qu'il se confonde avec la mer. De tous côtés, au milieu d'une campagne fertile, s'élevent des villes, des bourgs, des villages, des églises ; & la vue est terminée par de magnifiques forêts. Des fêtes champêtres viennent ajouter aux douces émotions qu'on éprouve. Il n'est pas rare de voir les jeunes garçons & les filles de la campagne, la plupart jolies & piquantes, se réunir pour danser jusqu'au coucher du soleil. Les airs sont infiniment agréables, les danses

vives & légeres. Tout respire la joie; & l'on se croit transporté au tems de Théocrite, qui nous a laissé de si belles descriptions des plaisirs de la Sicile.

Vous croiriez sans doute, après cela, que Messine doit être une des plus florissantes villes de l'Univers. Hélas! elle l'a été pendant bien des siecles. Amie fidele des Romains, elle leur facilita la conquête de la Sicile par l'appui de ses armes & de ses trésors. Dans la suite des tems, elle rendit le même service au Comte Roger; & de là vient encore l'espece de vénération qu'on a dans toute l'isle pour cette ville autrefois si puissante, & dont les décisions entraînoient celles de tous les autres Siciliens. Son commerce, favorisé par une des situations les plus heureuses que l'on connoisse, lui avoit procuré des richesses immenses. Pendant long-tems, elle eut jusqu'à quatre-vingt gros vaisseaux, & partagea avec les Vénitiens tous les profits du négoce dans les Indes orientales. Aujourd'hui sa gloire, sa puissance, sa population même, tout a éprouvé la plus triste décadence; & il ne lui reste plus que de vains titres, tel que celui d'être la ca-

pitale du royaume, *capo del Regno*; prérogative confirmée par tous les Rois, qu'elle dispute à Palerme dont elle a toujours été la rivale, & qui l'empêche d'envoyer des Ambassadeurs dans cette derniere ville, lorsque le Parlement s'y assemble : elle charge quelque autre ville de sa procuration.

C'est à la fameuse révolte de 1674 que doivent se rapporter les premiers malheurs de Messine. Livrée à toute la vengeance des Espagnols, elle fut accablée d'impôts, & perdit ses privilèges. Dix-huit mille habitans environ quitterent alors la ville, & allerent chercher un asile dans plusieurs cantons de l'Italie. Les Arts, l'industrie, le commerce, tomberent en proportion des pertes qu'essuya la population, qui se trouva réduite à quatre-vingt-dix mille habitans. Elle se soutint cependant à peu près de même jusqu'à l'année 1743, où la peste fit des ravages si affreux, qu'en un jour il mourut trente mille personnes. A ce fléau succéda celui de la petite vérole, qui, pendant six années consécutives, emporta presque tous les enfans au berceau & les jeunes gens. La ville n'a jamais pu se rétablir

de ces désastres. Actuellement on y compte tout au plus quarante mille habitans ; quelques-uns même ne les font pas monter au delà de vingt-cinq mille, parmi lesquels il y a plus de dix mille Moines & Religieuses. Du reste, la crainte de la peste a fait une si vive impression sur les esprits, que, pour prévenir la contagion, on a interdit non seulement à cette ville, mais encore à la Sicile entiere, tout commerce direct avec le Levant. Ainsi toutes les marchandises de ce pays viennent par Malte & par Livourne.

Ce moyen sans doute est le plus court, il est même infaillible, pour se mettre à l'abri de la peste : mais il est aisé de voir combien il est préjudiciable au commerce. Celui de Messine surtout est presque totalement tombé. Les huiles sont entre les mains des Génois. Les fabriques manquent d'ouvriers & de débit : on n'y fait plus que des mouchoirs de soie, des bas tricotés, & quelques étoffes légeres d'une seule couleur. Ce n'est pas que la soie ne soit très-abondante & de la premiere qualité : mais le Gouvernement y a mis un droit de seize pour cent ; ce

en gêne beaucoup l'exportation. En
n a-t-il voulu ranimer le commerce
cette ville, en y formant une Com-
gnie du Levant. Les priviléges ex-
sifs qu'on lui avoit donnés, séduisi-
it d'abord, il est vrai, tout le monde.
n'y eut personne dans la Sicile qui
s'empressât de mettre ses fonds dans
te nouvelle Compagnie, dont on se
omettoit les plus grands avantages;
is on ne fut pas long-tems sans re-
nnoître le vice de ses opérations. Au
u d'imiter l'exemple des anciens ha-
ans, qui, étant mieux au fait du pays
de la nature de son commerce, tra-
quoient par échange, & troquoient
s productions de la Grece contre celles
la Sicile, cette Compagnie envoyoit
n argent comptant dans le Levant,
revendoit à perte des marchandises
hetées à très-haut prix. Par-là ses fonds
rent bientôt épuisés; & tout le royau-
e couroit le risque d'être entiérement
iné, si l'on n'eût supprimé cette Com-
gnie.

Je ne vous dirai rien, Madame, des
tiquités de Messine. Cette ville n'of-
e aujourd'hui aucun édifice ancien,
ais seulement quelques débris épars,

& beaucoup de colonnes entieres, ou par fragmens, dont plusieurs de granit d'Égypte. Les édifices modernes n'ont rien de remarquable. On retrouve dans les églises le goût Napolitain, c'est-à-dire qu'elles sont chargées de dorure & d'ouvrages en marbre de toutes les couleurs. Quelques-unes de ces églises renferment d'assez bons tableaux des meilleurs Peintres Siciliens, parmi lesquels on distingue Guagliati, Morealese, & le Cavalier Messinese, qu'on peut appeler l'Albane de la Sicile. Cet Artiste réunissoit à une élégante correction de dessin, beaucoup de grace & d'agrément, tant dans la composition que dans l'exécution. On peut en juger par le plafond de la galerie qu'il a peint à Messine dans le palais du Prince Scaletta, qui possede une collection de tableaux très-considérable. Les statues sont très-prodiguées dans cette ville : il n'est point de place où l'on n'en voye quelqu'une des Souverains de l'isle, à pied ou à cheval; mais elles sont toutes du plus mauvais goût. Les habitans vantent, comme un chef-d'œuvre & comme une production de l'Ecole de Michel-Ange, un groupe de marbre

blanc, qui repréſente Neptune donnant des fers à Scylla & à Carybde, & qui eſt placé le long du port, avec pluſieurs autres morceaux de ſculpture. Dans le fait, il ne l'emporte ſur tout le reſte qu'en médiocrité.

Meſſine eſt une des trois villes de la Sicile, décorée du titre d'archevêché. Elle a de plus un Sénat qui a beaucoup perdu de ſes priviléges depuis la révolte. Parmi les Sénateurs, il y en a un qui doit être militaire. Deux Tribunaux, dont l'un s'appelle la *Regia Corte*, & l'autre l'*Appelazione*, reçoivent les cauſes en premiere inſtance. Mais on peut en appeler aux Tribunaux de Palerme. A l'exemple de cette derniere ville, Meſſine eſt éclairée pendant la nuit: ce ſont encore les deux ſeules villes de la Sicile qui jouiſſent de cet avantage.

Sur le point de quitter Meſſine pour continuer ma route en Sicile, je crus devoir prendre un guide pour m'accompagner & pour me défendre contre les bandits, ſur leſquels on raconte des choſes bien extraordinaires. Ce ſont, dit-on, des brigands déterminés, qui infeſtent toute l'iſle, mais qui mettent quelquefois dans leurs vols & dans leurs aſſaſſinats, cer-

tains procédés dont on les croiroit peu capables. Ils se regarderoient comme déshonorés, s'ils employoient des voies lâches contre ceux qu'ils attaquent : ils pillent, ils tuent, ils massacrent, mais toujours, disent-ils, avec honneur, *honorabilmente*. Ils forment une espece de société, qui est devenue même redoutable pour le Gouvernement : non seulement il ne les poursuit pas, mais il les prend en quelque sorte sous sa protection. De là, vous pouvez imaginer la terreur qu'ils ont inspirée parmi les habitans. Aussi ne voyagent-ils qu'avec les plus grandes précautions ; les Seigneurs avec un cortége nombreux de leurs vassaux, armés de pied en cap ; les Bourgeois avec des gens à pied qui les suivent, & leurs fusils en travers sur le pommeau de la selle, prêts à coucher en joue à la moindre rencontre suspecte qu'ils peuvent faire.

Je serois cependant assez porté à croire que ces précautions ne sont pas maintenant aussi essentielles ici que dans le royaume de Naples. Le Roi Victor-Amédée II de Savoie, dont le regne, qui ne dura que cinq ans, sera toujours cher & précieux à cette isle

par

par la sagesse de son administration, porta une loi par laquelle chaque Gouverneur de province, qu'on appelle *Capitan Giustiziere*, est obligé de répondre, sur sa fortune, de tous les vols qui se font dans les chemins de son district. Cette loi, toujours en vigueur, a cimenté la sûreté publique; & s'il se commet encore des vols & des meurtres, ils ne sont guere plus communs que dans les pays de l'Europe qui passent pour être les plus policés. D'ailleurs, le Gouvernement a établi, pour garder les chemins, une espece de Maréchaussée, composée en grande partie, il est vrai, de ces bandits : mais l'on peut se fier à eux, & l'on est assuré de n'avoir rien à craindre quand ils sont chargés d'accompagner un voyageur. C'est un de ces hommes que j'ai pris avec moi; je n'ai eu qu'à m'en louer. Content de la petite somme convenue avec lui, laquelle ne monte pas au delà d'un petit écu par jour, il m'a prévenu en tout, m'a procuré des logemens & des vivres, a fait le prix dans les auberges, & mis bien vîte à la raison les Aubergistes qui vouloient faire les difficiles, quand nous

avons été assez heureux que de trouver des hôtelleries ; car il faut avouer qu'elles sont encore bien rares dans la Sicile, si l'on peut même donner ce nom à de misérables taudis où l'on est pêle-mêle, hommes & animaux, dans le même rez-de-chaussée, & où l'on est assailli par toute sorte de vermine. Il faut ajouter des chemins affreux, impraticables en plusieurs endroits ; on peut même dire qu'il n'en existe pas : ce sont des sentiers incertains à travers de vallons, de collines, de montagnes escarpées. Jamais les voitures ne pourroient y passer. On est nécessairement obligé d'aller à cheval ou en litiere, & l'on se trouve exposé à toute l'ardeur d'un soleil brûlant, ou à des pluies abondantes, dont souvent il est impossible de se garantir.

La Sicile offre cependant aux voyageurs des avantages bien précieux & presque inconnus dans les pays où l'on croit suppléer par de l'argent, à plusieurs vertus : c'est cette hospitalité généreuse dans tous les habitans, reste vénérable des mœurs antiques, & qui formoit un lien inviolable & sacré parmi les hommes de Nations différentes. J'en

ai fait souvent moi-même l'heureuse expérience. Muni de simples lettres de recommandation que j'avois apportées de Messine, j'ai trouvé des amis dans toutes les villes où je me suis arrêté. J'ai été reçu, accueilli, fêté; on m'a rendu toutes sortes de services avec une politesse, une cordialité qui me pénétroient de reconnoissance, & qui me dédommageoient bien des fatigues que j'avois à essuyer. D'ailleurs que d'objets de curiosité! que de vues charmantes & pittoresques se présentent de toutes parts, sur-tout dans la côte orientale & occidentale! Ne font-elles pas bientôt oublier les peines que l'on s'est données, quand on a le plaisir de contempler tout ce qu'elles ont de ravissant?

J'ai été singuliérement frappé de la beauté de ces vues en allant de Messine à Taormina. Les environs de cette derniere ville sont délicieux. Aussi je ne suis pas surpris qu'ils aient particuliérement exercé l'imagination des Poëtes, qui nous ont d'ailleurs laissé des descriptions si brillantes de toute la Sicile. La campagne est très-bien cultivée, & produit d'excellens vins, de l'huile & de la soie. Tous les

champs ſont bordés de gros aloès d'Amérique, dont les tiges ont quelquefois plus de trente pieds de haut : elles ſont couvertes de fleurs qui ſe terminent en pointes régulieres, & ſe renouvellent tous les cinq ou au moins tous les ſix ans, quoique certains Botaniſtes aient aſſuré qu'elles ne pouſſent que tous les cent ans. On prétend même qu'on trouve ici, comme dans toutes les terres brûlées aux environs de l'Etna, le cinnamome & le poivre, qui ne ſont pas à la vérité auſſi forts que ceux des Moluques, mais qui, mêlés avec eux, ne laiſſent pas que de ſe débiter dans toute l'Europe.

La ville de Taormina eſt ſituée ſur une montagne eſcarpée, à deux milles au deſſus du niveau de la mer. Au deſſous, eſt une rade qui s'appelle *i Giardini*. La ville moderne n'offre rien de remarquable : mais dans l'ancienne, qui portoit le nom de *Tauromininium*, on trouve encore des reſtes aſſez bien conſervés, qui donnent une grande idée de ſa magnificence. Le plus curieux & le plus rare, eſt le théatre : la ſcene, qui manque à tous les

autres, y existe dans toute son intégrité. Je ne sais ce qui doit l'emporter, ou sa belle situation, ou l'élégance de sa structure. Il est sur une colline à l'orient de la ville, d'où l'on a le coup d'œil le plus agréable qu'il soit possible d'imaginer. On découvre toute la hauteur de l'Etna, & les siéges des spectateurs sont tournés du côté de cette montagne, qui devoit sans doute leur causer de fréquentes distractions. La vue s'étend à droite & à gauche vers Messine & vers Catane; & plus bas on voit la mer resserrée entre les rivages délicieux de la Calabre & de la Sicile.

La vaste étendue de ce théatre, le plus grand que l'on connoisse, m'a étonné; & je n'aurois jamais pu concevoir comment les Acteurs pouvoient se faire entendre de la foule prodigieuse des spectateurs qu'il devoit contenir, si l'expérience que j'ai faite ne m'en avoit pleinement convaincu. J'ai placé mon guide en différens endroits, en lui recommandant de m'adresser la parole. Par-tout j'ai entendu très-distinctement tous les mots qu'il prononçoit, même ceux qu'il proféroit à voix

basse. Il est bon néanmoins de remarquer qu'on ne découvre nulle part la trace de ces vases d'airain dont parle Vitruve, lesquels avoient la propriété de renforcer la voix des Acteurs : on ne reconnoît pas même la trace des endroits où ils auroient pu être placés. Cet effet si surprenant doit donc provenir de la maniere dont l'édifice est construit ; &, selon moi, la chose est bien plus extraordinaire que l'oreille de Denys à Syracuse, dont je vous parlerai dans la suite ; car il est tout simple que les moindres sons se transmettent dans l'espèce de tuyau que forme cette grotte ; mais qu'en plein air & dans toute la circonférence d'un demi-cercle fort étendu, la voix se fasse entendre également bien dans toutes les lignes de sa direction, voilà ce qui me paroît véritablement admirable, & ce qui dépose en faveur de l'habileté de l'Architecte, & de sa profonde connoissance des proportions de ces mêmes lignes. Un autre monument non moins remarquable, qu'on voit à Taormina, est une naumachie, ou peut-être des bains publics, avec cinq réservoirs d'eau, semblables par la

forme & par l'architecture, mais de différente grandeur. Que de difficultés n'a-t-on pas eues à vaincre pour exécuter un pareil ouvrage dans des lieux si montagneux !

Je partis de Taormina pour me rendre à Catane. Comme je ne voulois laisser rien échapper de ce qui pouvoit satisfaire ma curiosité, je quittai le chemin qui conduit directement à cette derniere ville, & je pris sur la droite, pour examiner le canton que l'on appelle la région cultivée de l'Etna. C'est ici où l'on commence à voir la lave de ce terrible volcan, qui a couvert, à plusieurs reprises, presque toute cette région, qui a pénétré jusque dans la mer l'espace de plus d'un mille, & qui a formé dans son lit des promontoires larges & d'une profondeur énorme. On peut même dire que toute cette côte est formée de lave. On reconnoît évidemment que les villes & les villages sont fondés sur des rochers immenses de cette matiere autrefois enflammée, & entassés les uns sur les autres. De quelle prodigieuse antiquité ne doivent donc pas être les éruptions qui les ont vomis du sein de la mon-

tagne ? Mais ce n'eſt pas tout : on a fouillé en quelques endroits ; & l'on a découvert des couches de lave, dont chacune avoit déjà été anciennement labourée & couverte enſuite d'une autre lave, qui avoit été labourée de même, & recouverte à ſon tour par une nouvelle éruption du volcan. En ſondant la totalité de leur profondeur, on a reconnu qu'elle excédoit la meſure de quatre-vingt cannes Siciliennes ; ce qui équivaut à cent huit pas géométriques. On doit cette obſervation à M. le Chanoine Rocupero, très-habile Naturaliſte de Catane.

Je vous ai déjà dit, Madame, en vous parlant du Véſuve, qu'une des propriétés de la lave étoit de devenir, à la ſuite des tems, très-fertile. Ici ſa fertilité eſt à un degré extraordinaire ; & c'eſt ce qui attache ſans doute les habitans à cette contrée, malgré les dangers dont les menacent ſans ceſſe de nouvelles éruptions. Une des preuves des plus convaincantes de la force inouie qu'a la végétation, ce ſont des châtaigniers que l'on voit à huit milles de la mer, auprès d'un village qui s'appelle Maſcoli. Il en eſt un ſur-tout que

l'on a raiſon de regarder comme le Prince des forêts de l'Etna. Les habitans du pays lui donnent le nom de *il Caſtagno di cento cavalli*, le châtaignier de cent chevaux. Sa circonférence eſt d'environ deux cents pieds. C'eſt peut-être le plus gros arbre qu'il y ait dans l'Univers : mais il s'en faut bien que ſa hauteur réponde à ſa groſſeur; ſes branches ſont fort abaiſſées. On peut aiſément croire qu'il doit être fort ancien : auſſi, par une ſuite de ſon grand âge, il eſt entiérement creux; & ſon écorce, qui, avec très-peu de bois, fournit ſeule toute la ſeve aux branches, eſt partagée en cinq parties par autant de crevaſſes. On a pratiqué, dans la cavité, une petite maiſon, où ceux qui recueillent les châtaignes, trouvent un abri contre les injures de l'air pendant la nuit. On voit encore pluſieurs autres arbres de la même eſpece, qui ſont remarquables par leur groſſeur : un d'eux, nommé *il Nave*, le Vaiſſeau, à cauſe de ſa forme, a cent cinquante pieds de contour. Sept autres, d'une groſſeur égale, & rangés ſur la même ligne, ſont appelés *i ſetté Fratti*, les ſept freres. Au reſte, tous

ces arbres, qui forment un objet curiosité naturelle vraiment digne d'a miration, appartiennent à Sainte A the, célebre patrone de la ville de Cata

J'étois fort près du mont Etna, je croyois y arriver en peu de ten mais j'appris que de ce côté le cher est impraticable, & je fus obligé me remettre sur celui qui condui Catane. Je vis en passant le vill charmant de Jaci, où Polypheme i mola à sa jalousie le malheureux ber Acys, amant de Galathée, & le ch gea en un fleuve qui porte encore nom, *Fiume Aci.* Ce fleuve, ou plu ce ruisseau, est un des plus renomr dans les Annales poétiques : il coule l'Etna dans la mer. A son embouch est situé le village sur une plaine vée : il communique à la mer une longue rampe taillée dans le Un peu plus loin, j'apperçus à Trizza trois rochers ou écueils s'avancent dans la mer, & qui, se blables à des tours immenses, par sent dominer ce fier élément. les appelle *i Farragioni*, & l'on que les Cyclopes, à la tête desqu étoit Polypheme, ayant détaché

énormes quartiers de roche du mont Etna, les lancerent sur la flotte d'Ulysse, qui avoit pris terre en cet endroit. C'est ici le pays de la Mythologie. Chaque pas rappelle le souvenir de quelque fable ornée par l'imagination brillante des Poëtes.

J'arrivai enfin à Catane, ville célebre, une des plus anciennes de l'Univers, bâtie par les Cyclopes au pied du mont Etna ; ce qui lui avoit fait donner le nom de Catetna, ou ville de l'Etna. Ses environs portent les tristes marques du ravage & de la désolation. Toute la campagne est couverte de lave, de cendres & de sable noir du volcan. La lave a quelquefois coulé jusque bien avant dans la mer. Elle forma, par la direction qu'elle prit dans une éruption du seizieme siecle, un port sûr & commode, dont Catane avoit toujours eu besoin, & dont la construction auroit surpassé toute puissance humaine. Dans l'éruption de 1669, elle mit ce port presque entiérement à sec, s'approcha des murs, entoura le château, inonda une grande partie de la ville, & la détruisit. Les habitans eurent recours au voile de

Sainte Agathe & aux images des Saints, qu'ils exposerent sur les murailles. La lave n'en poursuivit pas moins son cours avec fureur : elle engloutit les murailles & les images des Saints. Ce moyen devint également insuffisant, lors de cet affreux tremblement de terre de 1693, qui renversa de fond en comble la plus grande partie de cette ville, où vingt mille personnes périrent. Malgré cela, les habitans ont toujours la plus grande confiance dans leurs Saints, & sur-tout dans Sainte Agathe, qui est pour eux ce que Saint Janvier est pour les Napolitains. Ils sont persuadés que cette puissante Protectrice les préservera de la destruction totale de leur ville ; & c'est ce qui les engage à réparer toujours avec une nouvelle ardeur les trop fréquentes subversions qu'elle éprouve.

Je ne suis pas surpris de leur constance à cet égard. Catane est située dans le pays le plus délicieux de la terre. Au milieu de ces torrens de lave refroidie, vous voyez les effets d'une végétation extraordinaire. Les grains, les vins, les fruits, les légumes, tout est de la plus grande abondance & du

goût le plus exquis. Les productions n'y contractent pas ce goût de soufre qu'on trouve dans toutes celles des environs du Vésuve, parce que l'Etna ne contient que très-peu de matiere sulfureuse. Déjà tous les désastres occasionnés par le tremblement de terre de 1693, sont non seulement réparés, mais même ils ont fourni l'occasion de rendre Catane la plus belle ville de tout le royaume. Du côté de la population, elle passoit depuis long-tems pour être la troisieme : elle est aujourd'hui la seconde, depuis que Messine a été désolée par la peste. On y compte près de quarante mille habitans. Les maisons n'ont ordinairement qu'un étage, pour qu'elles puissent mieux résister aux tremblemens de terre; mais les rues sont larges & majestueuses, les places magnifiques, & plusieurs édifices publics d'une belle architecture.

La cathédrale est la plus grande église de la Sicile. Elle est aussi la plus réguliere. On ne l'a point surchargée de cette multitude d'ornemens que le mauvais goût a introduits dans les autres. L'église & la maison des Jésuites

frappent encore par la richesse des dé-corations, qui n'ont pas cependan[t] cette élégance qu'on admire dans [la] cathédrale. Mais ce qui l'emporte e[n] magnificence, c'est le couvent des Bé-nédictins de S. Nicolas d'Asena : il se-roit digne de tout le faste d'un Souve-rain. Représentez-vous un immense édi-fice carré, dont la façade, qui se pré-sente d'abord, est presque égale à cel[le] de Versailles Un superbe escalier d[e] marbre blanc conduit à des appartemen[s] commodes, où reposent tranquillemen[t] des hommes qui ont oublié par ét[at] le monde, ses pompes, ses vanités, s[es] peines, ses embarras, & qui se conso-lent de leur sacrifice avec un revenu d[e] 350,000 livres. Leur église, qui est e[n] forme de croix, seroit une des plus bell[es] de l'Europe, si elle étoit finie : mais soit que la bâtisse ait été mal conduite soit que les fondemens portent sur un[e] lave poreuse & cassante, une voûte s'e[st] déjà écroulée, quoiqu'elle n'eût poin[t] encore de couverture. Le côté occident[al] est le seul qui soit achevé. On y voi[t] un orgue construit par un Artiste d[e] Catane. C'est un chef-d'œuvre de l'Art

il a plus de cent regiſtres ; & je crois qu'il l'emporte ſur celui de Harlem, qui eſt célebre. Les jardins ſont vaſtes & bien entretenus. On reſpire un frais délicieux ſous des allées touffues & pavées de petits cailloux. Ce qui mérite ſur-tout d'être vu dans ce couvent, c'eſt le Muſéum. Parmi les objets les plus curieux qu'il renferme, on diſtingue plus de trois cents vaſes de terre, tous trouvés en Sicile, & de la plus grande beauté, tant par leur forme que le deſſin des figures : il n'y a rien là de médiocre. On trouve dans le médailler toutes les médailles de la Sicile, avec un grand nombre de médailles de la Grande-Grece, & de la Grece proprement dite.

Il s'en faut bien cependant que ce Muſéum, quelque intéreſſant qu'il ſoit, approche de celui du Prince de Biſcari. C'eſt un des plus complets de l'Italie, & peut-être de l'Univers entier. Statues, buſtes, bas-reliefs, vaſes, bronzes, camaïeux, médailles rares, armures du moyen âge, collection immenſe d'Hiſtoire Naturelle, jointe à une autre collection de divers inſtrumens de mécanique : ce Muſéum ren-

ferme tout ; & tout y est nombreux, admirable, du plus beau choix. Les soins du Prince ne se sont pas bornés à ce seul objet. Son goût embrasse tous les Arts & toutes les Sciences. Il a formé dans son palais une Académie appelée Etnéa, dont le but est d'étudier les phénomenes du mont Etna. Les travaux de cette Académie ne peuvent qu'être de la glus grande importance pour la Physique & l'Histoire Naturelle. M. le Chanoine Recupero en est un des Membres les plus distingués ; & sa sagacité, ses lumieres, doivent rendre très-précieuses ses observations & ses découvertes. C'est encore au Prince de Biscari qu'on est redevable du plan régulier qu'on a suivi pour la plus grande partie des rues qui ont été construites ou qui le feront dans la suite. C'est enfin lui qui a découvert l'ancienne ville de Catane, qui est au dessous du sol que la moderne occupe actuellement, & qui a été abîmée par les éruptions de l'Etna & les tremblemens de terre. J'ai lu quelque part, à l'occasion des dépenses & des peines incroyables que couterent les fouilles, qu'il fallut faire des excavations dans des maisons particu-

lieres, & qu'on enleva les fondemens de quelques-unes, qui furent soutenues pendant l'opération, en les suspendant avec des cordes.

Vous en croirez, Madame, ce que vous voudrez : mais vous imaginerez aisément que la plupart des monumens de cette ancienne ville ont dû totalement périr. Il en subsiste cependant quelques-uns, qui ne laissent aucun doute sur sa splendeur & son opulence. Les principaux sont, un grand & petit théatre, un amphithéatre, & les thermes. L'étendue du grand théatre est immense, & surpasse même celle du théatre de Marcellus à Rome. Il a quatre cents palmes de diametre, à prendre d'une extrémité des gradins à l'autre. Trois voûtes l'une sur l'autre formoient trois étages, compris le plain pied. Le tout étoit environné d'un attique, dont il s'est conservé quelques vestiges. La grande quantité de marbre qu'on a retiré de cette enceinte, fait présumer que toute la scene en étoit revêtue. Le Comte Roger employa une grande partie de ces matériaux à la construction & à l'embellissement de

l'églife cathédrale, dont le portail eft furtout décoré de fix colonnes de granit, qui fe trouvoient autrefois dans ce théatre. Le petit, qu'on appeloit Odé, étoit joint au grand par une voûte où fe trouvoit un efcalier très-large & très-aifé, parce qu'il étoit bâti fur un fol plus élevé, & que le plain pied ou le lieu de l'orcheftre étoit au niveau du fecond étage du grand théatre. Cette réunion eft remarquable. Je ne crois pas qu'on trouve ailleurs un pareil exemple, ni qu'aucun Auteur ancien en faffe mention. L'enceinte eft de douze palmes de diametre d'une extrémité des gradins à l'autre. L'architecture eft particuliere : c'eft un fimple attique qui n'a qu'un feul rang de fiéges, & qui porte dans toute fa hauteur fur une voûte oblique. Cette efpece de rotonde très-bien confervée, étoit vraifemblablement deftinée à quelques fpectacles ; mais elle fervoit auffi à haranguer le peuple, s'il faut en juger par un trait d'Alcibiade, Général des Athéniens, qui, ayant demandé aux habitans de Catane la permiffion de les haranguer dans l'Odé, les charma telle-

ment par ſon éloquence, qu'ils ne firent pas attention aux troupes qui entrerent dans la ville, & qui s'en rendirent les maîtres. L'amphithéatre exiſte en entier ſous terre, & ſon étendue eſt immenſe. On y a découvert un corridor intérieur, & quatre arcades extérieures. Les thermes n'offrent rien de bien curieux, à l'exception de quelques figures de plâtre ou de ſtuc, qu'on voit de côté & d'autre ſur trois nefs formées par neuf arcades.

Le Prince de Biſcari ſe propoſe de publier un Ouvrage ſur toutes les antiquités de Catane. Il les a fait meſurer & deſſiner ſous ſes yeux avec la plus grande exactitude; & certainement cet Ouvrage ne pourra qu'être très-intéreſſant. Mais vous, Madame, vous qui penſez avec raiſon que la connoiſſance des hommes eſt infiniment préférable à celle des monumens, quelque beaux qu'ils ſoient, vous ferez ſans doute charmée de trouver ici le portrait de ce Prince & de ſa famille. Je n'ai pu avoir l'avantage que de le voir une ſeule fois pendant mon ſéjour à Catane; & je craindrois d'affoiblir l'idée qu'on en doit avoir, ſi j'entrepre-

mois de vous le faire connoître moi-même. J'emprunte les propres paroles d'un Ecrivain qui a eu des liaisons intimes avec lui.

Le Prince de Bifcari » est un de ces » hommes rares, qui penfent que la » naiffance, les richeffes, les connoif- » fances leur ont été tranfmifes pour » l'utilité & pour l'agrément de leurs » proches, de leurs femblables, & non » point uniquement pour eux-mêmes. » Son entretien eft auffi agréable qu'il » eft inftructif; fon abord eft férieux » fans être fec. Il décide avec beaucoup » de jufteffe, en paroiffant dire fimple- » ment fon avis : il ne fait jamais pa- » rade de fa fupériorité à tant de for- » tes d'égards, & honore le mérite » dans autrui, quelque part qu'il fe » trouve. Humain envers fes domefti- » ques, & le pere de tous fes vaffaux; » il cherche à les foulager, à les aider, » à les multiplier : leur félicité eft le » grand but de fes défirs, & le princi- » pal objet de fes attentions. La Prin- » ceffe fon époufe eft la femme la plus » digne, la plus refpectable de toute la » Sicile. Préfider à l'éducation de fes » enfans, gouverner fa maifon, faire

» le bonheur de son mari ; voilà ses
» occupations continuelles & chéries,
» Ni la vivacité de son caractere, ni
» la dissipation du grand monde, ni
» quelque cause que ce puisse être,
» n'ont jamais pu lui faire négliger ces
» précieux devoirs, encore moins l'en
» écarter. Ce couple respectable a le
» bonheur de recueillir les doux fruits
» des sentimens qui les animent : ils
» ont deux fils & une fille, qui réunis-
» sent au mérite de la plus excellente
» éducation, les caracteres les plus ai-
» mables. Tous trois partagent leur
» tems entre l'étude & les soins qu'ils
» rendent à leurs parens ; ils sont de la
» plus grande politesse, fort instruits,
» parlent très-bien françois, sont pleins
» de talens pour la musique & pour
» divers autres Arts, s'aiment tendre-
» ment, & n'ont rien de caché l'un
» pour l'autre. Tout ce charmant mé-
» nage est en un mot le modele res-
» pectable d'une famille heureuse, sur
» laquelle tous les genres de bénédic-
» tions semblent s'être réunis. Tout
» Catane les adore. Les pauvres trou-
» vent dans cette maison de la conso-
» lation & de l'appui ; les riches, la

» plus agréable ſociété ; & lorſqu'ils
» s'en rendent dignes, de parfaits
» amis...... Cette ſeule famille mérite-
» roit qu'on fît, pour la connoître,
» le voyage de la Sicile, & prouve
» qu'on trouve des hommes vraiment
» reſpectables dans toutes les parties de
» la Terre «.

Il ne me reſte, pour achever de vous faire connoître Catane, qu'à vous dire un mot de ſon Univerſité & de ſes priviléges. Cette Univerſité eſt la ſeule dans toute l'iſle, & les études y ſont aſſez floriſſantes. On prétend qu'elle exiſtoit avant les Romains, non pas ſans doute ſous la forme actuelle, imaginée dans les tems de barbarie : mais c'étoit une Ecole célebre, où ſe formerent pluſieurs grands hommes, parmi leſquels on doit diſtinguer Charondas, diſciple de Pythagore, & légiſlateur de Thurium, rebâtie par les Sybarites. Les priviléges de la ville conſiſtent à ne pouvoir être gouvernée que par ſon Sénat & ſes propres Officiers, dans les affaires civiles & militaires, & à n'avoir ni gouverneur ni garniſon. Les habitans l'ont toujours rejetée ; & aucun des Souverains de la Sicile n'a

jamais pu les forcer à la recevoir.

Ce fut le 23 Octobre que je partis de Catane avec mon guide, pour aller au mont Etna, que les gens du pays appellent aujourd'hui *Monte-Gibello*. On m'avoit assuré que je ne pourrois jamais arriver jusqu'au sommet, à cause de la glace & de la neige qui en défendent l'accès, excepté pendant deux mois de l'année. Mais j'ai voulu tout tenter pour considérer de près les phénomenes de ce volcan, aussi renommé autrefois que de nos jours. Vous savez que les Anciens le regardoient comme le plus grand soupirail des enfers. Il avoit fait imaginer aux Poëtes mille fables plus merveilleuses les unes que les autres; & ils nous en ont laissé des descriptions bien capables d'inspirer de l'effroi. Pindare appelle l'Etna, la colonne céleste. Un autre Poëte dit que Deucalion & Pyrrha s'y réfugierent comme dans un asile où les eaux du déluge ne pouvoient pas s'élever. Toutes ces fictions ne tendoient qu'à donner idée de la hauteur de cette montagne. C'est en effet une des plus hautes & des plus considérables que l'on connoisse dans notre continent. Selon les mesures les

plus exactes, il a été reconnu que le tour de sa base est d'environ cent quatre-vingt milles; la distance de ses racines au sommet, de trente milles, & sa hauteur perpendiculaire, de deux à trois milles.

En sortant de Catane, on commence à monter, mais par une pente extrêmement douce. La route est charmante jusqu'à Nicolosi, village distant de cette ville de douze milles. Le pays que l'on traverse, est cette région inférieure qui environne le mont Etna. Les campagnes sont couvertes de blés, de vignes, & d'arbres fruitiers de tous les genres. On n'y éprouve pas ces chaleurs vives & accablantes comme dans le reste de la Sicile. Le climat est d'une douceur singuliere; & tout y annonce un printems continuel. A Nicolosi, je commençai à m'appercevoir que l'air devenoit froid, & que plusieurs des productions qui rendent si riantes les campagnes que je venois de quitter, ne pouvoient plus y croître. On n'y trouve que des chênes & des châtaigniers. Le sol des environs est déjà tout couvert des sables que le volcan a vomis en différentes occasions. J'eus la

précaution

précaution de prendre, à Nicolofi, un de ces payfans accoutumés à conduire les étrangers à l'Etna, & qui font très-au fait de la route qu'il faut tenir. Cette précaution eft néceffaire. On courroit rifque, fans cela, de s'égarer dans des chemins tortueux, incertains & difficiles. J'en fis bientôt l'expérience en traverfant avec beaucoup de peine, pendant un affez long efpace, de vaftes amas de lave refroidie que les Siciliens appellent *Sciarra*. Celle-ci provient de la fameufe éruption de 1669, qui s'étendit jufqu'à la mer du côté de Catane. Je paffai tout près de la montagne d'où fe fit cette éruption; car il ne faut pas croire que la lave forte ordinairement du grand cratere du volcan : elle fe fait jour par les flancs de l'Etna; & c'eft ce qui a formé, dans tous fes environs, des montagnes dont le nombre monte jufqu'à plus de cent, & dont quelques-unes font très-confidérables, comme celle que j'eus le tems de bien reconnoître, qui feule eft auffi grande que le Véfuve entier. Quelle doit donc être l'immenfe capacité de la mere montagne, fi je puis me fervir de ce terme? Et quel doit être le prodigieux amas de

matieres enflammées renfermé dans son sein, pour produire des explosions dont les effets sont si étonnans ? Aussi, comme quelqu'un l'a observé, le Vésuve, avec ses éruptions, semble un jeu d'enfans comparé à l'Etna, ou ce qu'est un lac tranquille à la mer lorsqu'elle est agitée, & que ses vagues menaçantes annoncent ses fureurs. Toutes ces montagnes, au reste, sont d'une forme conique, & chacune a son cratere; mais elles sont dans un état différent. Les plus nouvelles sont couvertes de cendres seulement; celles d'une éruption précédente, de petites plantes & d'herbes; & les plus anciennes, qui doivent très-certainement être antérieures aux premieres histoires qui nous ont parlé de ce volcan, sont couvertes de très-grands arbres.

Après être sorti de ce vaste labyrinthe de sable, de cendres & de rochers de laves entassés, qui présentent par-tout l'image de la plus affreuse stérilité, on est bien étonné de voir la Nature reprendre une partie de sa fécondité ordinaire, dans la seconde région qu'on appelle *Selvosa*, c'est-à-dire, la région du bois. Une forêt de

chênes, de châtaigniers, de sapins, les plus beaux que l'on puisse voir, ceint le milieu de l'Etna dans tout son pourtour. Cette forêt étoit déjà célebre du tems des Tyrans de Syracuse; & elle fournit encore aujourd'hui tout le bois nécessaire aux chantiers du Roi des Deux-Siciles. Le terrein est tapissé de verdure, arrosé de plusieurs ruisseaux. On y voit paître une immense quantité de bêtes à corne, qui sont les plus belles & les plus vigoureuses de toute l'Italie, où les cornes de ces animaux sont une fois aussi grandes que celles des bestiaux que l'on trouve ailleurs.

A mesure que l'on avance, on reconnoît que la végétation perd insensiblement son activité, depuis les plus grands arbres jusqu'aux plus petits arbrisseaux, & aux plantes des climats septentrionaux. On arrive enfin à la troisieme région, la plus élevée de toutes, & qui s'appelle *Nevosa*, la région de la neige & de la glace. C'est en effet tout ce qu'on voit à cette hauteur; & vous imaginez bien que la subtilité de l'air rend impossible toute espece de culture, quoiqu'on y trouve une plaine d'environ trois milles de

circonférence, à laquelle on a donné le nom de *Piano di Fromento*. Il est bien certain que depuis la création du monde, ce terrein n'a pas produit un seul grain de froment. C'est avec une peine infinie que je gravis, à pied, cette partie de la montagne excessivement roide, & couverte de neige glacée & très-glissante : mais ce n'est rien encore en comparaison de ce que me fit souffrir le vent du nord qui me portoit au visage. J'étois transi de froid, ainsi que mes compagnons. La nuit approchoit : il étoit impossible d'aller plus loin. Mon paysan de Nicolosi trouva heureusement, dans les environs, une caverne où nous nous réfugiâmes pendant la nuit, une des plus fâcheuses que j'aye passée en ma vie. Le froid que je ressentis, étoit aussi vif qu'il peut l'être au mois de Janvier. sur les plus hautes montagnes de la France.

Il restoit encore deux milles à faire pour arriver à la tour du Philosophe, *Torre del Filosopho*. C'est ainsi qu'on appelle une tour ronde, bâtie en pierre & en chaux, qu'Empédocle fit, dit-on, construire assez près du sommet de l'Etna, pour être à portée de

connoître la nature & les causes des phénomenes de ce volcan, dans lequel il finit par se précipiter, de dépit de n'avoir pas pu y réussir. Quelques personnes révoquent cependant en doute ce fait, de même que la construction de cette tour par Empédocle. Elles prétendent que c'est plutôt un fort bâti par les Normands, qui pouvoient, de cette hauteur, découvrir toutes les côtes de la Sicile. D'autres soutiennent que c'étoit un temple de Vulcain ; & ce sentiment paroît le plus vraisemblable & le plus autorisé. Malgré tous mes désirs & tous mes efforts pour arriver jusque là, je ne pus jamais en venir à bout. Je m'étois mis en marche avant le lever du soleil. Le vent, qui n'avoit cessé de souffler avec violence, devint alors si impétueux, comme il arrive presque tous les jours à cette époque, que je craignois à chaque instant d'être enlevé. D'un autre côté, la pente rapide, que la glace rendoit encore plus glissante dans cette élévation de la montagne, formoit un plus grand obstacle. Mon guide & le paysan de Nicolosi, qui ne pouvoient plus résister à l'intensité

du froid, me déclarerent très-positivement qu'ils alloient se retirer & m'abandonner, si je m'obstinois davantage à une chose impossible. Je fus obligé de me rendre à leurs raisons. Jugez de mon regret de n'avoir pu franchir le sommet de ce fameux volcan, qui excitoit depuis si long-tems ma curiosité. Je ne m'en suis dédommagé qu'en lisant les relations des personnes instruites, qui ont été plus heureuses que moi pour l'examiner de près. Je vous en envoie une, Madame, qui vous fera certainement le plus grand plaisir. C'est une description vive, pittoresque, sublime, du sommet de l'Etna. L'Auteur (1) y a étalé toutes les richesses de la plus brillante imagination.

» C'est ici (la tour du Philosophe) » proprement le sommet de la totalité » de l'Etna : ce sommet a six milles de » circonférence ; & c'est dans le milieu » de cette surface que se trouve le cra» tere ou l'entonnoir du gouffre, du» quel il s'éleve continuellement une

(1) M. le Baron de Riedesel, dans son voyage en Sicile & dans la Grande-Grece.

» fumée noire & épaisse. Ce cratere, » qui est formé de sable noir, de cen- » dres & de pierre-ponce, a deux » milles de haut; & cette montée me » parut la plus pénible de toutes, parce » qu'on s'enfonce continuellement dans » le sable jusqu'aux genoux, & que j'é- » tois déjà fort fatigué de la marche » que j'avois faite pour y parvenir. » J'atteignis cependant à la fin cette » cime, la plus élevée du volcan; & » je fus fort étonné, lorsque je me vis » sur le bord de ce gouffre immense, » de trouver ce bord assez large pour » me permettre de faire très-aisément le » tour de l'embouchure, tandis que je » m'attendois à ne trouver qu'un bord » étroit, comme celui du Vésuve. Je » jetai des pierres & du sable dans le » gouffre; mais il n'en parvint pas » le moindre bruit à mon-oreille; » & l'abîme me parut sans fond. Une » fumée épaisse en sortoit sans inter- » ruption, & non point par reprises, » comme cela arrive au Vésuve. On en- » tendoit un bruit sourd comme celui » des vagues de la mer lorsqu'elle est » agitée par la tempête, ou comme » celui que fait un vaste fourneau dans

» lequel on fait fondre des matieres. Le
» cratere n'eſt pas réguliérement rond.
» Vers l'eſt, du côté de Catane, il dé-
» crit une courbe rentrante, & pré-
» ſente dans le même endroit un affaiſ-
» ſement, ou plutôt une fracture, qui
» peut faire préſumer que la lave a
» pris ſon écoulement dans cette par-
» tie. Il n'eſt pas bien aiſé de monter
» à l'embouchure de ce côté-là, tant
» à cauſe que la pente y eſt trop eſcar-
» pée, que parce que l'on y eſt ſuf-
» foqué par la fumée qui ſe dirige vers
» l'iſſue la plus baſſe.

» C'eſt ici, ſur le ſommet d'une des
» plus hautes montagnes du monde,
» que j'ai joui de la vue la plus éten-
» due & la plus belle qu'il ſoit poſſible
» d'imaginer. Je vis d'abord le ſoleil
» ſortir de derriere les monts Apennins
» de la Calabre, s'élever majeſtueuſe-
» ment & dorer de ſes rayons toute la
» côte orientale de la Sicile, & la mer
» qui ſépare cette iſle de cette même
» Calabre. On voit très-diſtinctement
» cette belle province, & l'on décou-
» vre toute la côte juſqu'au golfe de
» Tarente. Catane, Auguſte, Syracuſe
» ſur la droite, Taormina & les en-

» virons de Messine sur la gauche, pa-
» roissent être sous vos pieds. Les dif-
» férentes éruptions du volcan, les
» bois, les superbes campagnes de
» cette isle si fertile, une quantité in-
» nombrable de villes & de villages,
» le lac de Lentini (*Leontium*), of-
» frent à l'œil la variété la plus déli-
» cieuse. Vous appercevez les nuages
» flotter au dessous de vous, & le so-
» leil former, par leur moyen, les
» ombres les plus pittoresques. On
» s'imagine dominer sur la Nature; on
» se croit quelque chose de plus qu'hu-
» main, en se voyant si fort élevé au
» dessus de tout ce qui respire. Chétifs
» mortels, qui, semblables aux four-
» mis, vous battez sur une motte de
» terre d'une très-petite étendue, pour
» un vil fétu de paille, qu'est-ce qu'un
» royaume au prix de toute la terre?
» Qu'est-ce que la terre au prix de l'im-
» mensité des mers? Qu'est-ce que les
» mers au prix de la totalité du sys-
» tême du monde? Heureux seulement
» celui qui, libre & indépendant, peut
» choisir à son gré le lieu de son sé-
» jour sur la terre, & en jouir sans
» contrainte & sans inquiétude, tandis

» que tant de lâches humains baisent ;
» en vils esclaves, les chaînes dorées
» qu'ils sont condamnés à porter toute
» leur vie ! En me tournant vers l'au-
» tre côté, j'apperçus les côtes de toute
» l'isle, la contrée que j'avois traver-
» sée depuis Palerme, & tout le ri-
» vage entre Messine & cette même
» Palerme. Enfin, ma vue dominoit
» toutes les montagnes de la Sicile.
» Ces montagnes sont partie cultivées,
» partie couvertes de bois, tandis que
» d'autres ne présentent que le rocher
» tout nu. Je ne pus contempler tous
» ces objets, sans gémir sur l'état actuel
» de cette isle, comparé avec ce qu'elle
» étoit jadis. Peut-on voir en effet d'un
» œil indifférent, tant de cités, tant de
» Nations différentes, tant de richesses
» qui se sont anéanties ; & la Sicile
» entiere renfermer à peine autant d'ha-
» bitans que la seule Syracuse en comp-
» toit autrefois, savoir, douze cent
» mille ames ; tant de superbes con-
» trées, couvertes alors de productions
» de toute espece, qui sont aujour-
» d'hui réduites en désert, faute de
» bras pour les cultiver ; tant de ports
» si vastes & si commodes, qui sont

» vides de vaisseaux, faute de com-
» merce ; tant d'hommes enfin qui
» manquent de pain, parce que les No-
» bles & les Moines possedent tous les
» biens fonds « ?

Telle est, Madame, la vue superbe dont on jouit sur le sommet de l'Etna ; telles sont les réflexions philosophiques qu'elle fait naître sur l'état actuel de la Sicile : mais les phénomenes que cette montagne présente, sont peut-être encore plus intéressans. Il faudroit surtout la voir dans quelqu'une de ces terribles éruptions, où les matieres, portées à ce degré d'inflammation qui les chasse des cavités qui les renfermoient, rompent & brisent tous les obstacles, se font jour avec un fracas épouvantable, & répandent au loin l'effroi, la désolation & la mort. N'est-ce pas l'image la plus sensible de l'enfer en fureur, ou plutôt la Nature toujours bienfaisante au milieu de ce désordre apparent, ne cherche-t-elle pas à réparer ses pertes, à féconder de nouveau les campagnes épuisées, à rendre ses dons plus actifs & plus abondans ? Que de beautés sublimes dans les horreurs dont elle est alors environnée !

L'Hiſtoire Ancienne ne nous a pas transmis le nombre de ces éruptions. Ce n'eſt que depuis l'année 1252 que l'on en a une date exacte, c'eſt-à-dire, depuis que l'on a oppoſé à Catane le voile de Sainte Agathe aux torrens de lave, & que l'on a ſoigneuſement enregiſtré les miracles attribués à ſon influence. On voit que le nombre des éruptions, juſqu'à ce jour, monte à vingt-neuf, & qu'elles ſont auſſi irrégulieres & incertaines que celles du Véſuve. La derniere a eu lieu en 1755 (1); un torrent affreux d'eau chaude ſortit alors, avec beaucoup de lave, de la bouche du volcan. Heureuſement ce torrent prit ſon cours vers les parties inhabitées de la montagne. Dans les grandes éruptions, on a ſouvent remarqué qu'il ſortoit des éclairs

(1) Depuis cette époque, il y en a eu deux conſidérables; l'une en 1763, qui eſt la plus effrayante, eu égard à la hauteur des matieres rejetées; elles ſurpaſſent, dit-on, les palais les plus élevés de Rome, auſſi leur cours ne s'eſt-il pas étendu fort loin : l'autre eſt de 1766, qui commença où la précédente finit, & qui ſuivit la même direction.

& des zigzags de feu, de la fumée que vomissoit le cratere. Séneque, dans le Livre second des Questions naturelles, parle du même phénomene. On sait aujourd'hui que ce n'est autre chose que la matiere électrique qui se trouve en si grande abondance dans les environs des volcans. Une autre observation non moins importante, c'est que l'aiguille aimantée est fort agitée sur le sommet de la montagne; qu'elle se fixe néanmoins toujours au nord, quoiqu'il lui faille plus de tems pour prendre cette position, que lorsqu'on est au bas de l'Etna. On observe encore que le mercure, dans le barometre, tombe presque à dix degrés plus bas, sur le sommet, qu'au pied de la montagne. Ainsi, selon le résultat d'une expérience faite avec beaucoup d'exactitude, il se trouve qu'au pied du mont Etna, le barometre étoit à 27 degrés 4 lignes; & que le lendemain, à la partie la plus élevée du volcan, il étoit à 18 degrés 10 lignes, quoique le tems n'eût point du tout changé, & qu'il eût été également beau & clair pendant ces deux jours. Cela prouve d'abord la prodigieuse hau-

teur de l'Etna, & en second lieu, combien l'air est raréfié & subtilisé dans sa région la plus élevée. Quelques personnes prétendent qu'elles ont eu de la difficulté à y respirer, indépendamment même des vapeurs sulfureuses : mais cet accident n'est point général ; ce qui peut provenir de la conformation & des dispositions de la poitrine & des poumons de chacun de ceux qui font l'épreuve.

Les matieres que l'Etna vomit, présentent quelque différence avec celles du Vésuve, quoique les opérations de la Nature soient les mêmes sur l'une & l'autre de ces montagnes. Des nuages d'une matiere sulfureuse sortent constamment, comme je l'ai déjà dit, par plusieurs ouvertures du grand cratere de la premiere. Cette fumée, au lieu de s'élever, roule ordinairement vers le bas de la montagne, comme un torrent, jusqu'à ce qu'elle arrive à la partie de l'athmosphere qui est de la même gravité spécifique. Alors elle s'échappe horizontalement, & forme dans l'air une longue traînée, selon la direction du vent. La lave est en général noire & plus po-

reuſe que celle du Véſuve. On a recueilli juſqu'à quarante eſpeces différentes de celle-ci, tandis que le Prince de Biſcari n'en a pu raſſembler qu'une douzaine de celle de l'Etna; encore ne different-elles que de peu de choſe l'une de l'autre. Cela vient, dit-on, de ce que ce dernier volcan ne renferme que du fer & du ſel ammoniac, avec très-peu de ſoufre, de matieres vitrifiables, & du ſable; au lieu que c'eſt préciſément à ces dernieres matieres & à leurs divers mélanges qu'il faut attribuer les belles & nombreuſes variétés de la lave du Véſuve. Mais le cours de l'une & l'autre eſt bien différent. La plus étendue du Véſuve n'excede pas ſept milles en longueur. Celle de l'Etna a communément quinze & vingt milles de longueur, ſix ou ſept de largeur, & cinquante pieds ou plus de profondeur. Elle conſerve ſa chaleur pendant des mois & même des années entieres. Si l'on conſidere en effet que la chaleur ſuit le rapport des maſſes, on verra pourquoi elle ſe conſerve pendant ſi long-tems dans l'énorme épaiſſeur de cette lave. Sa marche eſt encore plus lente que celle du Véſuve; & l'on

peut aisément se mettre à l'abri de ses terribles effets. Quelques personnes prétendent qu'il est possible d'en détourner le cours, & qu'on l'a même tenté quelquefois avec succès. Si cela est, Catane aura un danger de moins à craindre pour sa destruction.

L'Etna abonde, comme le Vésuve, en pyrites & en cristallisations, ou plutôt vitrifications. Le soufre y est actuellement en bien moins grande quantité que dans ce dernier volcan; circonstance néanmoins qui varie suivant le degré de fermentation intérieure. Le sel ammoniac y est au contraire très-commun; & l'on peut même le recueillir à l'embouchure de quelques éruptions, absolument pur & séparé de toute matiere hétérogene. L'Etna vomit du feu, des cendres, du sable, des pierres ferrugineuses, des pierres-ponces, & des masses de rocher bien plus considérables que celles du Vésuve. Les mêmes phénomenes avoient lieu anciennement. Strabon dit qu'il sortoit autrefois de la montagne des torrens de feu, d'autres fois des rochers enflammés, mais plus ordinairement une fumée mêlée de flammes.

Le même Ecrivain ajoute, que, selon les observations qu'on avoit faites, le sommet de cette terrible montagne subissoit différens changemens; que tantôt tout un cratere tomboit dans les entrailles de la montagne, & tantôt on voyoit sortir du gouffre un nouveau cratere, qui, dans la suite, s'écrouloit lui-même & retomboit dans la montagne, pour faire place à un autre.

En retournant à Catane, j'éprouvai, dans la même journée, les diverses températures des quatre saisons de l'année. Le matin, j'avois ressenti, à l'élévation où j'étois parvenu, tout ce que l'hiver a de plus rigoureux. Lorsque j'eus atteint la région du milieu, je trouvai que l'air étoit fort tempéré. A mesure que j'approchois du bas de la montagne, je sentois que la chaleur augmentoit; & dans la plaine elle étoit encore très-considérable, quoique nous fussions vers la fin du mois d'Octobre. Pendant mon retour, j'observai encore plus particuliérement les régions fertiles de l'Etna. On trouvoit autrefois dans la région boisée, des ours & des cerfs qui

depuis long-tems ont été détrui
On n'y voit aujourd'hui que des sa
gliers, des chevreuils, & une espe
de chevre sauvage, avec des vauto
& des aigles, mais en petite quanti
Si les habitans étoient plus nombreu
plus laborieux, & sur-tout plus ind
trieux, ils pourroient, en suivant
différentes élévations de la montag
cultiver, avec le plus grand succ
une infinité de productions qui y cr
sent naturellement. Il est vrai que
campagnes n'offrent pas cette verd
charmante qu'on voit dans celles
environnent le Vésuve. Les vigne
sont basses, & ne se marient pas à
arbres élevés comme sur cette dern
montagne. Cependant tout ce
l'Etna produit est plus varié,
rare, & plus singulier. Toutes les e
ces de fruits y réussissent parfaitem
& parviennent à maturité. Les d
même de palmier y viennent très-
& en grande quantité : elles croi
en forme de grappes de raisins, d
douze ensemble, fleurissent au
de Février, & mûrissent vers le c
mencement de Septembre. On y tr
encore un arbre qu'on ne voit

ailleurs : c'eſt le *Teda*, qui conſerve encore aujourd'hui le même nom que lui donne Ovide, lorſqu'il peint Cérès cherchant ſa fille Proſerpine enlevée par Pluton, avec deux de ces arbres à la main, qu'elle avoit arrachés ſur la montagne, & qui lui ſervoient de torches. Comme il en diſtille une grande quantité de réſine particuliere, cette Déeſſe en avoit bien pu recueillir pour en faire des flambeaux. On appelle cette réſine *Catalana*, & on la regarde comme un remede pour la guériſon des ulceres. Selon les Botaniſtes, on trouve ſur le mont Etna le cannelier & l'arbre du café, dans leur état de ſauvageon : ils ne demanderoient que de la culture. Il y croît auſſi de la ſalſe-pareille, du ſaſſafras, du ſafran en abondance, une eſpece de rhubarbe, en un mot, les plantes aromatiques les plus rares ; mais perſonne ne ſe donne la peine de les chercher, encore moins de les cultiver.

On trouve cependant ſur cette montagne une production, ſi l'on peut l'appeler ainſi, qui excite le plus grand empreſſement, & qui devient même lucrative à cauſe de la néceſſité dont elle eſt

pour tous les Siciliens : c'eſt la neige. Perſonne, dans l'iſle, ne peut s'en paſſer en été pour rafraîchir les boiſſons. Le plus pauvre en a beſoin comme le plus riche. Auſſi voit-on, dans cette faiſon, des gens vous demander l'aumône pour acheter de la neige, comme ailleurs on la demande pour acheter du pain. C'eſt ce qui fait que cette marchandiſe eſt de la premiere importance. L'Evêque de Catane, Seigneur de tout l'Etna, retire vingt-trois mille livres de France par an de la vente de la neige qui ſe trouve dans un petit canton au nord. Ce ſont les habitans (1)

(1) Le Voyageur n'a pas tracé le caractere de ces habitans. Il faut même avouer qu'il eſt difficile de s'en former une idée juſte, d'après les dernieres relations de ceux qui les ont obſervés. M. Brydonne s'exprime en ces termes : » Nous avons trouvé parmi les » habitans de cette montagne, un caractere » féroce & ſauvage, que je n'ai remarqué » nulle part ailleurs. Ceci me rappelle une » obſervation que le Pere *della Torre*, Hiſto- » riographe du Véſuve, a faite ſouvent dans » le royaume de Naples; par tout où l'air eſt » fortement imprégné de ſoufre & d'exhalai- » ſons enflammées, les hommes y ſont ex-

des villages les plus voisins du haut de

» trêmement méchans & vicieux. Quoi qu'il » en soit de la justesse de cette remarque, » les habitans des environs de Nicolosi sem» blent du moins la confirmer «.

M. le Baron de Riedesel, dans son voyage en Sicile & dans la Grande-Grece, dit au contraire, que » les habitans de l'Etna » ne sont point, comme Faselli les dépeint, » grossiers & sauvages, *horridi aspectu*. J'ai » trouvé ici, ajoute-t-il, comme dans tous les » lieux peu fréquentés par les étrangers, & » où les hommes n'ont pas pu être corrompus » par d'autres hommes, l'espece humaine » dans son état naturel, & ce qu'on appelle » de bonnes gens, des gens vrais, affables » & officieux. Ils sont de belle figure : l'air » pur & serein de la montagne les rend dis» pos, gais, joyeux. Les femmes sont très» jolies : elles ont la peau très-blanche, & » les yeux fort vifs. Les hommes sont brûlés » par le soleil, mais grands, sains, très» prévenans, francs, serviables. En un mot, » on se trouve dans ces villages, qui sont » bien peuplés, au milieu d'une excellente » espece de gens «.

Lequel croire de ces deux Voyageurs ? M. Brydonne a beaucoup d'imagination : son Ouvrage le prouve évidemment. Quelques personnes instruites prétendent qu'il y a beaucoup d'exagération poétique dans ses descriptions de la Sicile, & particuliérement dans celle du mont Etna.

la montagne, qui s'occupent principalement à la ramaſſer : ils la conſervent tout l'été dans les cavernes qu'on trouve en grand nombre dans preſque toute ſa hauteur, & qui ſont les meilleures glacieres du monde : l'air y eſt ſi froid, qu'il eſt impoſſible de le ſupporter quelques inſtans. Quand on a beſoin de cette neige, ils l'amenent à dos d'âne ou de mulet dans la plaine, à Catane & à Ripoſto, petit village au bord de la mer, où les barques de l'iſle de Malte viennent la chercher pour l'uſage des habitans, à qui elle n'eſt pas moins néceſſaire qu'à ceux de la Sicile. Par un arrangement établi depuis long-tems, l'iſle de Malte paye une ſomme d'argent fixe pour une quantité convenue de neige, ainſi qu'elle achete chaque année, moyennant un prix qui ne varie point, une certaine quantité de grains de Sicile, ſans payer aucune eſpece de droits, pas même ceux de ſortie.

On voyoit autrefois, dans les environs de l'Etna, pluſieurs villes très-conſidérables qui ſont aujourd'hui entiérement détruites. Telle étoit *Hybla major*, déjà dépeuplée du tems de

Pausanias, & dont il ne subsiste plus de vestiges. Elle étoit célebre par ses moissons abondantes & par son miel exquis, que les Anciens comparoient à celui du mont Hymette dans l'Attique. Virgile en fait l'éloge : *Hyblæis apibus florem depasta salicti.* Quelques Auteurs, il est vrai, prétendent que c'est à *Hybla parva*, dont la ville d'Augusta a pris la place, qu'il faut attribuer cette excellente production ; & ils paroissent d'autant plus fondés dans leur opinion, que tous les environs de cette derniere ville & toutes les campagnes sont couvertes, en tout tems, de plantes odoriférantes & de fleurs, dont les abeilles tirent encore aujourd'hui le miel le plus délicieux. Quoi qu'il en soit de ces discussions, où toute la sagacité des érudits est bien souvent en défaut, Centorbi, situé au sud-ouest de l'Etna, & à trente milles de distance de Catane, est à présent de ce côté le seul endroit qui mérite quelque attention. Je n'ai pas vu cette ville, mais j'ai lu dans un Voyageur, que sa construction sur une montagne fort élevée, est très-singuliere. C'est, à proprement parler, un amas de cinq

petites villes, pratiquées dans autant de cavités dont la montagne eſt ſillonnée de haut en bas. Le ſommet eſt au centre ; & ſans l'égliſe cathédrale qui ſe trouve dans cette partie, & qui dérobe la vue d'une portion de cette grande circonférence, on découvriroit les cinq villes tout à la fois, au lieu qu'il n'eſt pas poſſible d'en voir plus de trois. Ce ſpectacle eſt néanmoins très-agréable. On cherche vainement dans cette ville, autrefois ſi célebre (Cicéron l'appelle très-grande & très-opulente, *maxima & locupletiſſima*), des veſtiges de ſon antiquité. On n'y trouve que des ſouterrains, dont on ne ſçauroit deviner l'uſage, & qui, bien loin de donner des preuves de ſon ancienne ſplendeur, ne ſervent à préſent qu'à entretenir la ſuperſtition de ſes habitans. Pluſieurs de ces ſouterrains furent comblés exprès, de peur que le Diable ne s'en emparât, ou peut-être parce qu'on s'imaginoit qu'il en avoit déjà pris poſſeſſion. Cette queſtion, ajoute fort judicieuſement cet Auteur, eſt très-indifférente pour tout homme qui connoît les moindres principes de raiſonnement ; mais elle

eſt

eſt de la plus grande importance pour ce peuple, dans le malheureux état de crédulité qui lui eſt ſi naturel.

La route de Catane à Syracuſe commence déjà à ne plus préſenter des points de vue auſſi agréables que ceux qu'on vient de quitter : la côte eſt baſſe ; & l'on n'y trouve aujourd'hui rien de bien intéreſſant. Un voyageur inſtruit goûte néanmoins un plaiſir bien ſenſible, en liſant la belle deſcription que Virgile en a tracée dans ſon troiſieme Livre de l'Enéide. La peinture de tous ces endroits autrefois ſi célebres, quoiqu'actuellement changés, dégradés, dénaturés par la main impitoyable du Tems & des Barbares, fait encore naître dans l'ame les plus douces émotions. Je traverſai le Giaretta, autrefois le Simete, ſi célébré par les Poëtes. C'eſt la ſeule riviere de la Sicile qui ſoit navigable : elle prend ſa ſource vers l'Etna, & ſe jette dans la mer près des ruines de l'ancienne Morgantium. On trouve à ſon embouchure une grande quantité de très-bel ambre, que les payſans du voiſinage portent à Catane, où l'on en

fait des croix, des chapelets, & d'autres ouvrages assez bien travaillés. Non loin de l'embouchure du Simete, sont deux des plus grands lacs de la Sicile, le Pentana & le Biveri : le dernier surtout est très-poissonneux & très-abondant en oiseaux aquatiques. Les champs de Lentini, autrefois Leontium, une des plus anciennes & des plus illustres villes de la Sicile, & qui donna le jour à plusieurs grands hommes; ces champs si renommés par leur prodigieuse fertilité en grains, ne sont pas aujourd'hui plus abondans que ceux du reste de l'isle. Augusta, grand & beau port & place forte, qui peut contenir neuf mille habitans, est très-agréablement située sur une petite isle, qui étoit autrefois une péninsule. Près de cette ville est un endroit appelé Merilli, où l'on voit des plantations de sucre assez considérables; mais les habitans n'y donnent point de façon au sucre : ils préferent de vendre les cannes en nature à ceux d'Avola, qui ont les sucreries. D'Augusta à Syracuse, toute la campagne est couverte d'oliviers d'une prodigieuse grandeur, qui donnent de l'huile

excellente, & des vignes d'une extrême petitesse qui produisent ces bons vins si renommés dans toute l'Europe, & dont on fait douze sortes différentes. Sur la droite, on voit une chaîne de montagnes* qui semblent disparoître insensiblement & se confondre dans les terres. On arrive enfin à une barriere de rocs escarpés, dont la vaste enceinte formoit autrefois les limites de l'ancienne Syracuse.

Ah ! Madame, de quelles idées affligeantes on est assailli, quand on jette les yeux sur les restes de cette ville ! Syracuse, si célebre autrefois dans l'Histoire par sa richesse, sa magnificence & le nombre de ses habitans, qui montoient à plus de douze cent mille ; Syracuse, qui, dans le tems de sa gloire, résista plusieurs fois aux flottes les plus nombreuses des Carthaginois & des Athéniens, & à des armées de deux cent mille hommes; Syracuse, qui contenoit dans l'enceinte de ses murs, ce qu'on n'a jamais vu nulle part ailleurs, des flottes & des armées capables de faire respecter au loin sa puissance; Syracuse, la patrie de tant de grands hommes, l'asile en même tems de la

tyrannie, le théatre des abus du pouvoir le plus odieux des Denys, & de la modération la plus touchante des Hiéron & des Timoléon, le contraste de toutes les vertus & de tous les vices, d'un esclavage sans bornes, & d'une fierté vraiment républicaine, d'un esprit de jalousie, de haine, de vengeance, qui semoit la discorde parmi les citoyens, & d'un dévouement généreux pour le bien public; Syracuse enfin, cette cité impérieuse & superbe, la rivale de Rome, & qui ne tomba sous ses coups qu'en lui faisant payer cher sa conquête, n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville où l'on ne compte pas au delà de quatorze mille habitans, presque tous réduits à une extrême pauvreté, malgré le privilége dont ils jouissent d'être exempts de tous les impôts, même pour les possessions qu'ils acquierent hors des dépendances de la ville. Ce privilége, que les Souverains ont été obligés de leur accorder, peut-il même les dédommager des pertes qu'ils essuient toutes les fois que la guerre se porte dans la Sicile, par l'empressement qu'ont les armées ennemies de s'em-

parer de Syracuse, tant à cause de l'excellence de son port, que des provisions abondantes qu'on a la facilité de tirer des environs ?

Des cinq villes qui avoient fait donner à Syracuse le nom de *Pentapolis*, qui, réunies, formoient vingt-quatre milles de circonférence, & qui toutes étoient entourées de murailles fortes & élevées, & de tours formidables, la seule qui subsiste est Ortygia; c'est la plus petite, & elle n'a que deux milles de tour. Anciennement elle étoit une isle, comme l'indique son nom, *Ortygia Insula*, dans laquelle on avoit construit une citadelle qui fermoit l'entrée du port. Les canaux s'étant comblés dans la suite, elle fut pendant long-tems une péninsule : mais le Roi actuel l'a rendue à son premier état, en faisant couper, à grands frais, la langue de terre qui la joignoit au continent, & en environnant la ville d'un double fossé sur lequel sont des ponts, pour établir la communication dans les terres. De ce côté, les fortifications sont très-considérables, & semblent rendre la place inaccessible. Du côté de la mer, elles sont peu de chose. Les édifices

modernes ne sont guere plus remarquables. Cependant presque tout est antique, mais mutilé, dégradé par le goût le plus pitoyable. L'église cathédrale de Sainte Lucie en est une preuve. On croit que c'est le temple de Minerve, si célebre dans cette ville. Cet édifice est très-certainement antique : il est composé de trente-quatre colonnes d'ancien ordre dorique, du même style que celle de Pestum. La nef s'étoit fort bien conservée : mais l'on s'est avisé d'en tailler les murs en pilastre, & de joindre les colonnes du portique l'une à l'autre par un autre mur, pour avoir une nef avec deux bas-côtés ; & cet édifice a dès-lors porté toute l'empreinte de la barbarie. Près de cette église, on voit encore les restes d'une méridienne tirée de là l'espace de trois milles, jusqu'à l'endroit où étoit le temple de Diane, au delà du port de Syracuse.

C'est dans Ortygia que couloit & que coule encore cette fontaine d'Aréthuse, si célébrée par les Poëtes, & honorée comme la Nymphe protectrice des Syracusains. Elle sort de terre à sa source, aussi grande qu'une riviere,

& va se jeter aussi-tôt dans la mer qui est tout près. Voilà tout ce qu'elle offre aujourd'hui de surprenant ; car du reste, ce n'est plus qu'un mauvais lavoir, où les Blanchisseuses de Syracuse vont laver le linge des habitans ; & il s'en faut bien que ces Nymphes aient la moindre ressemblance avec celle qui présidoit à cette illustre fontaine, & qui avoit mérité les honneurs divins. L'eau a un goût saumache, qui prouve qu'elle s'est mêlée avec celle de la mer, & l'on n'y trouve plus cette incroyable quantité de poissons dont parle Cicéron, dans la description qu'il a faite de Syracuse. A peu de distance de l'Aréthuse, est une autre grosse source d'eau douce, qui jaillit du fond de la mer, & qui ne se mêle point avec elle jusqu'à la superficie. On l'appelle *Occhio di Zilica;* & les Poëtes ont feint que c'est Alphée qui avoit poursuivi Aréthuse par-dessous la Méditerranée jusqu'en Sicile. Vous connoissez trop bien, Madame, toutes ces fables, pour qu'il soit nécessaire de vous les rapporter. Vous en trouvez d'ailleurs les descriptions les plus brillantes dans les Métamorphoses d'Ovide.

Sur le côté sud-ouest d'Ortygia, étoit le grand port, *Portus magnus*, que les gens du pays appellent encore *Porto maggiore*. C'est le plus beau, le plus vaste & le meilleur qu'ait la Sicile : on lui donne six milles de circonférence. Son entrée, qui peut avoir un tiers de mille de large, se trouve entre la Syracuse actuelle, & l'ancienne *Plemmyrium*. Ce dernier endroit, avec Ortygia, servoit à défendre l'accès de ce port immense. Les fortifications étoient excellentes, & les flottes Romaines ne purent jamais les forcer. Un autre port, *Portus minor*, *Porto piccolo*, est au nord-est d'Ortygia. C'est là que se tenoient la flotte & toutes les forces navales de la République. Denys le fit bâtir avec une magnificence extraordinaire : il le fit revêtir & paver en marbre, & orner tout autour de statues pareillement de marbre. De là le nom de *Marmoreus* qu'on lui donna, & celui de *Marmoreo* qu'on lui donne encore. Il est à remarquer que presque tous ces endroits, comme une infinité d'autres de cette côte, ont conservé leurs noms anciens, à la terminaison italienne près ; & c'est ce qui rend encore plus intéressantes les

descriptions que les Auteurs nous en ont laissées.

Le petit port étoit entre Ortygia & l'*Arcadine* à droite. C'étoit la seconde ville de Syracuse, la partie maritime, celle qui fut assiégée avec tant de chaleur & de bravoure par Marcellus, & défendue avec tant d'art & d'inventions par Archimede, dont le génie fut plus utile lui seul aux Syracusains ses compatriotes, que toutes leurs forces réunies. On montre encore là l'emplacement de sa maison, ainsi que la tour d'où l'on dit, qu'avec ses miroirs ardens, il mit le feu aux galeres Romaines qui avoient mouillé dans le petit port. La troisieme ville étoit *Tycha*, & la quatrieme *Epipola*, l'une & l'autre au nord, & bâties du côté de la montagne. Quelques Auteurs néanmoins confondent ces deux quartiers en un seul; & de là vient qu'ils n'en comptent que quatre dans Syracuse. L'ancien chemin, taillé dans le roc, qui conduisoit à Tycha, est encore bordé des deux côtés de tombeaux, dont plusieurs sont très-élégans : mais en vain on y chercheroit celui d'Archimede, sur lequel on avoit représenté, suivant son intention,

la figure d'une ſphere inſcrite dans un cylindre. Déjà même avant l'époque où Cicéron étoit Queſteur en Sicile, les Syracuſains avoient tellement dédaigné ce monument, qu'ils ne ſavoient plus où il étoit : il fallut des ſoins multipliés de la part de ce grand homme pour le découvrir ; &, comme il le dit lui-même, Syracuſe, cette ville la plus illuſtre de la Grece, & autrefois la plus ſavante, auroit ignoré l'exiſtence de ce monument élevé à la gloire d'un de ſes habitans les plus habiles, ſi elle ne l'eût appris d'un homme d'Arpinum.

La derniere ville au midi étoit *Néapolis*, ainſi appelée, parce qu'elle étoit la plus nouvellement bâtie, & la plus belle, la plus étendue en même tems de l'ancienne Syracuſe. La célebre fontaine de l'amoureuſe Cyane a ſa ſource dans le voiſinage, & coule dans le fleuve Anapus, qui ſe jette dans le grand port, proche la ville d'*Olympium*, autrefois ſituée en face d'Ortygia, de l'autre côté de ce port. Tout le terrein qu'occupoit Néapolis, eſt aujourd'hui couvert de vignobles & d'oliviers. On y voit cependant encore quelques reſtes d'antiquité bien remar-

quables : ce ſont les latomies, l'oreille de Denys, le théatre & l'amphithéatre. Les latomies n'étoient autre choſe que les priſons de Syracuſe. Diodore, & pluſieurs Auteurs anciens le diſent formellement. Les Tyrans de cette ville les firent tailler dans un rocher auſſi dur que le marbre. Cet ouvrage forme en grande partie, à préſent, un jardin ſouterrain d'une étendue prodigieuſe, à cent pieds environ au deſſous du niveau de la terre. C'eſt une des vues des plus pittoreſques qu'il ſoit poſſible d'imaginer. On eſt tout étonné de trouver, à cette profondeur, des oliviers, des orangers, des citronniers, des figuiers, des pommiers, des grenadiers, & d'autres arbres fruitiers qui portent du fruit en abondance & d'une excellente qualité. Quel changement ſingulier ! Ces Tyrans odieux, qui trop ſouvent renfermoient dans ce ſéjour de larmes & de déſeſpoir, les malheureuſes victimes de leurs ſoupçons, de leurs injuſtices & de leur cruauté, auroient-ils jamais pu prévoir que la Nature le convertiroit en un lieu de délices, & sembleroit même l'avoir choiſi pour y donner

des marques d'une végétation extraordinaire ?

Dans une de ces latomies, existe encore en entier la fameuse oreille de Denys, *l'orechio di Dionysio*. C'est une grande caverne taillée dans le roc, laquelle a quatre-vingts pieds environ de hauteur perpendiculaire, & cent vingt pieds au moins de long. Elle a réellement la forme d'une oreille humaine. Le Tyran l'avoit fait construire de maniere que tous les sons qui s'y produisoient, se rassembloient & se réunissoient comme dans un foyer, en un point qui s'appeloit le tympan. Là il y avoit un petit trou qui communiquoit à une chambre devenue inaccessible depuis peu de tems, & dans laquelle il avoit coutume de se cacher. Il appliquoit son oreille à ce trou, & il entendoit distinctement tout ce que disoient les personnes qu'il faisoit enfermer dans cette caverne, par le moyen d'un écho si sensible, & qui répete si bien le même son, que le déchirement d'une feuille de papier retentit d'une extrémité à l'autre. De cette sorte, il venoit à bout de dé-

couvrir les plus ſecretes penſées des priſonniers ; procédé qui porte le caractere du dernier degré de la tyrannie ; & comme il lui étoit aiſé de tourner en conviction du crime les plaintes que le chagrin & la douleur arrachoient à ces malheureux, il les croyoit dès-lors aſſez coupables pour les condamner à la mort : il en étoit bien peu qu'il jugeât dignes d'être renvoyés abſous. On voit encore dans cette grotte des trous taillés dans le rocher, qui paroiſſent n'avoir été faits que pour y fixer des chaînes. La tradition veut que lorſque tout l'ouvrage fut achevé, Denys fit mettre à mort tous les ouvriers qui y avoient travaillé, afin que ſon ſecret ne fût pas divulgué. Quand on ſonge qu'il s'eſt trouvé des hommes qui ont fait un abus ſi monſtrueux de leur pouvoir, & que ces hommes n'ont été rares ni dans tous les tems, ni chez tous les peuples, on ne ſait ce qu'on doit admirer le plus, ou la patience ou l'imbécillité de l'eſpece humaine.

A quelque diſtance au deſſus des latomies, eſt le théatre de l'ancienne Syracuſe, taillé dans le roc. La plupart des gradins ou des ſiéges ont échappé

aux ruines du tems : mais la ſcene eſt entiérement détruite. On ne peut qu'être étonné de la petiteſſe de ce théatre, en comparaiſon de celui de Taormine, ville aſſurément moins conſidérable que celle de Syracuſe. Il ne reſte que peu de choſe de l'amphithéatre, dont la forme paroît avoir été une ellipſe très-excentrique. Les catacombes paroiſſent plus dignes de la curioſité d'un voyageur : ce ſont des cavernes immenſes qui l'emportent ſur celles de Rome, & qui peuvent le diſputer à celles de Naples. On eſt aujourd'hui perſuadé que nulle part les Chrétiens ne les ont creuſées pour ſe dérober aux perſécutions des Païens. Ne pourroit-on pas dire qu'elles ſont l'ouvrage des premiers habitans, qui vivoient comme des ſauvages ? Ils trouverent le modele de l'architecture ſouterraine, fille du beſoin, dans les grottes de la Nature ; & cette architecture dut néceſſairement précéder celle de l'Art, produit de la réflexion & du génie.

Voilà, Madame, à quoi ſe réduiſent aujourd'hui les antiquités d'une des plus floriſſantes villes de l'Univers, l'aſile des Arts, le centre de tant de richeſſes. On n'y trouve ni ſtatues, ni

bas-reliefs, ni aucun autre monument qui donne des preuves de ce rare talent qu'on admire dans les anciens Artistes. On n'en sera pas surpris, si l'on fait attention aux siéges & aux saccagemens que Syracuse a soufferts, si l'on se rappelle tout ce que les Romains en enleverent, & particuliérement Verrès, qui la dépouilla totalement, comme le lui reproche Cicéron dans les discours éloquens qu'il a composés contre cet infame brigand. La seule chose qu'on y découvre, ainsi que dans les environs, sont les médailles. Le nombre de celles qu'on a trouvées & qu'on trouve encore, est incroyable : elles sont pour la plupart en argent.

Je quittai Syracuse & ses déplorables restes, & je me rendis à Avola, où je vis des plantations de cannes à sucre & des sucreries. On est charmé sans doute de trouver, en Europe, cette production étrangere : mais les habitans n'ont pas su donner encore au sucre de ce pays, la qualité de celui d'Amérique, soit par défaut d'industrie de leur part, soit parce qu'il ne parvient pas à la même maturité. Le Gouvernement a fait cependant tous ses

efforts pour en favoriser le débit, en chargeant de droits très-considérables celui d'Amérique. Malgré cela, les Siciliens donnent toujours la préférence à ce dernier, qui même, avec les droits, ne coute pas aussi cher que celui de ce canton. Ici j'interrompis mon voyage autour de la côte. Je coupai en ligne directe à travers les terres, pour aller de la côte orientale à la méridionale. Je laissai sur la gauche le cap Passaro, autrefois le promontoire Pachinum, l'une des trois pointes de la Sicile; & j'y eus d'autant moins de regret, que toute cette plage, selon ce que j'appris, est inhabitée à cause des incursions des Corsaires Barbaresques, qui sont très-incommodes sur cette partie de la côte. J'eus beaucoup à souffrir, il est vrai, dans ce voyage, par la difficulté des chemins, la disette des vivres, & le manque de toutes commodités & cabarets quelconques : mais j'oubliai mes peines, & je puis même dire que j'en fus largement récompensé, en voyant les champs fertiles, les collines odoriférantes & les prairies enchanteresses de Noto, de Ragusa, de Modica & de Vittoria. La

ville de Noto a donné ſon nom à l'une des trois provinces de cette iſle : elle eſt grande, aſſez bien bâtie, & a ſuccédé à une ancienne ville détruite par le tremblement de 1693. De Vittoria je me rendis à Alicata ou Licata, que quelques-uns prétendent avoir été bâtie ſur les ruines de la célebre ville de Géla, ainſi appelée du fleuve de ce nom, qui porte aujourd'hui celui de *Fiume Salſo*, à cauſe de ſes eaux ſalées. La campagne des environs eſt auſſi fertile qu'elle l'étoit anciennement : on y recueille des blés qui donnent une farine très-fine & très-blanche, dont on fait des pâtes excellentes, fort recherchées dans toute l'iſle, & même dans le royaume de Naples. La ville eſt bien bâtie, & peut contenir environ douze mille habitans. On trouve continuellement dans la rade pluſieurs bâtimens Maltois, ſur leſquels il eſt aiſé de faire le trajet d'ici à Malte. On leur donne le nom de Speranora : ce ſont de petits bateaux à ſix rames, très-plats & très-étroits, en ſorte que deux ou trois perſonnes au plus peuvent y tenir à l'arriere, avec ſix rameurs & un pilote pour tout

équipage. Rien de plus périlleux en apparence que cette espece de bâtimens. A la moindre agitation de la mer, on croiroit qu'ils vont chavirer. Rien cependant de plus sûr pour naviguer dans la Méditerranée ; ils échappent aux poursuites des Corsaires par leur vîtesse, & aux efforts des vagues par leur légéreté. Comme je n'aurois pu trouver une occasion plus favorable pour me rendre à Malte, j'en ai profité avec empressement. J'ai arrêté un de ces bâtimens, & si le vent ne change pas, je compte appareiller demain.

Je suis, &c.

A Alicata, ce 3 Novembre 1758.



LETTRE CCCLV.

L'Isle de Malte.

MA traversée de la Sicile à Malte a été des plus heureuses, quoique dans cette saison les tempêtes ne soient que trop fréquentes. Je partis de la rade d'Alicata, le soir du 4 Novembre. Le vent étoit favorable, & la mer calme. Le ciel brilloit de tout son éclat si majestueux ; & la lune réfléchissoit ses rayons sur la surface des eaux. J'appercevois l'Etna, le grand fanal de ces mers, vomissant des torrens de nuages enflammés. Le spectacle dont je jouissois, me causoit les plus douces émotions : elles furent augmentées par l'Hymne à la Vierge, que les gens de ma Speranora entonnerent, selon l'usage qu'ils pratiquent constamment le matin & le soir. Leur chant à l'unisson étoit religieux, touchant, harmonieux & en cadence. Ils battoient fort exactement la mesure avec leurs rames. Je n'eus qu'un moment d'inquiétude à la vue d'un vaisseau qui parut suf-

pect : mais je me convainquis alors par moi-même de la légéreté de mon petit bâtiment. Mes rameurs travaillerent avec tant d'ardeur, & le Pilote gouverna si habilement, que dans l'instant nous fûmes éloignés du vaisseau, de maniere à n'en avoir rien à craindre. En moins de vingt-quatre heures, nous traversâmes le canal de Malte, qui peut avoir quatre-vingt-dix milles de large ; & dans l'après-midi du 5, nous arrivâmes devant le port de la *Valetta* ou la Valette, ville capitale.

L'entrée de ce port est étroite, & défendue par le château Saint-Elme, bâti à la pointe de la presqu'isle, sur laquelle la ville est située. Des rochers que la Nature a merveilleusement distribués, forment, de ce vaste port, cinq havres sûrs, commodes, environnés de toutes parts de forts considérables, & garnis d'excellentes batteries. Tous ces ouvrages sont, autant par la hardiesse de l'entreprise, que par l'habileté de l'exécution, des chef-d'œuvres de l'Art, dignes de la plus grande admiration. On est frappé de l'aspect, de la grandeur, de la multiplicité de tant de forts, de tours, de bastions,

de ravelins, de batteries. Toutes les côtes de l'isle en sont couvertes, celles du moins qui sont accessibles du côté du nord-ouest. Du côté du sud-est, ou de la Barbarie, l'abord est impraticable. Dans l'espace de plusieurs milles, ce n'est qu'un rocher très-élevé & absolument perpendiculaire à la mer. Ainsi l'Art & la Nature ont contribué à mettre cette isle dans l'état de défense le plus respectable. Elle est à l'abri de toutes les attaques des ennemis. Les Turcs y ont échoué toutes les fois qu'ils ont voulu venger l'honneur du Croissant, en portant toutes leurs forces sur ce redoutable boulevart de la Chrétienté. Je suis persuadé qu'ils y échoiroient encore, s'ils vouloient renouveler leurs entreprises.

Vous savez, Madame, que les Chevaliers de Malte, à qui cette isle appartient, sont, par état, toujours en guerre avec ces ennemis du nom Chrétien : mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que leur constitution actuelle les met entiérement en opposition avec leur institut primitif, qui ne respiroit que la bienfaisance & l'humanité. Voici ce qui d'abord donna

lieu à leur établissement. Vers le milieu du onzieme siecle, des Négocians d'Amalfi, dans le royaume de Naples, qui commerçoient en Syrie, obtinrent du Calife d'Egypte, la permission de fonder à Jérusalem un monastere du rit latin, dans lequel on mit des Bénédictins qu'on fit venir d'Italie. A côté de ce monastere, appelé Sainte-Marie de la Latine, on bâtit, pour les pauvres Pélerins & pour les malades, un hôpital, dont la chapelle fut dédiée d'abord à Saint Jean l'Aumônier, ensuite à Saint Jean-Baptiste. Plusieurs particuliers, animés d'un esprit de zele & de charité, se présenterent pour servir les malades. On les reçut en qualité d'Oblats ou Freres Lais : ils étoient subordonnés aux Religieux, & leur habit distinctif étoit un manteau noir avec une croix blanche. Cependant les Arabes infestoient les chemins & commettoient mille vexations sur les Pélerins qui se rendoient alors de toutes les parties de l'Europe, dans la Terre Sainte. L'Abbé crut, pour la défense de ces pieux voyageurs, devoir armer les Freres Lais de son monastere. Ceux-ci choisissoient parmi

ux un Chef pour les commander en ampagne. Bientôt ils se firent une rande réputation par leur bravoure & eurs exploits militaires. Les libéralités les Pélerins enrichirent le monastere : e nombre des Freres, ou plutôt des léfenseurs de toutes ces contrées, augnenta, & leurs moyens devinrent plus puissans. Insensiblement ils ne voulurent plus reconnoître l'autorité des Religieux : ils s'en détacherent même entiérement ; & au lieu de la regle de Saint Benoît qu'ils avoient suivie jusqu'alors, ils embrasserent celle de Saint Augustin, & firent un corps à part. Gérard Tom ou Tung est regardé comme le premier Grand-Maître de cet Ordre, connu alors sous le nom de Saint-Jean de Jérusalem.

Pendant tout le tems des Croisades, cet Ordre se distingua par les services les plus signalés. Il devint dès-lors, avec celui des Templiers, qui n'étoit pas moins recommandable, l'asile de la Noblesse la plus florissante de l'Europe. Mais les exploits de ces illustres Chevaliers étoient mal secondés par les armées innombrables de tous ces Croisés, qui sembloient devoir envahir tout, &

que l'indiscipline, la débauche & la mésintelligence faisoient périr sans ressource. Les Soudans d'Egypte firent de grandes conquêtes en Syrie; ils s'en rendirent entiérement les maîtres. Alors les Chevaliers de S. Jean se retirerent dans l'isle de Chypre vers l'an 1291. Peu de tems après, en 1310, ils firent, sous la Grande-Maîtrise de Foulques de Villaret, la conquête de l'isle de Rhodes, qui devint le chef-lieu de l'Ordre, & lui donna son nom. Enrichis des bienfaits que la piété de ces tems multiplioit, & plus encore des dépouilles des Templiers, leurs rivaux, que Philippe le Bel immola à son ressentiment, ils firent de leurs richesses l'usage le plus analogue à leur profession. Ils ne songerent qu'à se rendre encore plus redoutables aux Infideles, & à se fortifier dans une isle d'où ils bravoient impunément toute leur puissance. Personne n'y réussit mieux que Pierre d'Aubusson, élu Grand-Maître en 1476. Instruit que Mahomet II, Empereur des Turcs, menaçoit Rhodes, il fit fermer le port d'une grosse chaîne, bâtir des tours & des forts, & préparer tout ce qu'il falloit pour repousser

pousser ses efforts. La flotte des Turcs parut en effet devant l'isle en 1480, forte de cent soixante voiles & de cent mille hommes. Ce siége est un des plus mémorables qu'il y ait dans l'Histoire moderne. On vit l'Asie entiere lutter contre l'Europe : mais ce qui couvrit d'un honneur immortel les Chevaliers, c'est que les forces immenses que la premiere déploya, vinrent se briser contre une poignée de gens, en qui la valeur suppléoit le nombre. Leur intrépidité, leur bravoure, leurs actions merveilleuses, sur-tout la conduite éclairée du Grand-Maître, qui reçut cinq blessures considérables, obligerent enfin les Turcs, après deux mois de siége, de le lever, laissant neuf mille morts, & emmenant quinze mille blessés.

L'Ordre resta encore en possession de l'isle de Rhodes pendant plus de quarante ans : mais les Turcs n'avoient pas renoncé au projet d'en faire la conquête, à quelque prix que ce fût. Soliman II envoya deux cent mille hommes, en 1522, pour l'assiéger. Villiers de l'Isle-Adam, élu Grand-Maître l'année précédente, repoussa

avec ſes braves Chevaliers, les efforts de cette multitude de combattans. Soliman, furieux de voir que tant de forces devenoient inutiles, vint lui-même ſe mettre à la tête de ſon armée : il preſſa le ſiége avec tant de vivacité, que le Grand-Maître, trahi d'ailleurs par d'Amaral, Chancelier de l'Ordre, fut obligé de ſe rendre le 20 Décembre. On rapporte que le vainqueur, plein d'eſtime pour le vaincu, lui fit les offres les plus flatteuſes pour l'engager à reſter avec lui : mais l'Iſle-Adam préféra les intérêts de ſon Ordre à ſa fortune. Ce grand homme ſe retira avec ſes Chevaliers à Candie, enſuite à Meſſine : il parcourut quelques autres villes. Enfin, après avoir erré pendant huit ans ſans retraite aſſurée, Charles-Quint lui donna, en 1530, les iſles de Malte & de Goze, & la ville de Tripoli en Barbarie, avec l'obligation, pour lui & pour tous les Grands-Maîtres, ſes ſucceſſeurs, d'envoyer tous les ans un faucon au Roi de Sicile ou à ſon Vice-Roi, de lui jurer ferment de fidélité après leur élection, & de recevoir de ſes mains l'inveſtiture de ces domaines. Villiers

de l'Isle-Adam en prit possession, au nom de l'Ordre, le 20 Octobre 1530. Depuis ce tems, les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ont été appelés *Chevaliers de Malte*. Ils perdirent, en 1551, la ville de Tripoli : mais ils se sont toujours maintenus dans les isles de Malte & de Goze, malgré les attaques violentes des Turcs, qui, plusieurs fois, ont tenté de s'en emparer.

Je n'ai fait, Madame, que vous tracer rapidement le tableau historique de cet Ordre illustre. Si vous désirez des détails plus approfondis, vous les trouverez dans l'Histoire qu'en a donnée l'Abbé de Vertot. On peut dire que ce sont véritablement les annales de l'héroïsme moderne, présentées avec un style enchanteur, qui met cet Ecrivain dans la premiere classe de ceux de notre Nation. Vous y verrez aussi développées les Constitutions de cet Ordre. Je ne puis vous en donner ici qu'un abrégé assez succinct.

L'Ordre de Malte, qu'on appelle encore *la Religion*, est réellement un Ordre Religieux. Les membres font les trois vœux, de pauvreté, de chasteté, & d'humilité. Ils ne prennent entre

eux d'autre qualification que celle de *Freres*. C'eſt la ſeule ſociété monaſtique dans laquelle on entre ſi tôt, & où l'on fait les vœux ſi tard. On eſt reçu, on porte la croix au maillot, & on ne prononce les vœux que dans un âge avancé, c'eſt-à-dire, lorſqu'on eſt aſſuré d'avoir une Commanderie. Il faut faire preuve d'une très-bonne nobleſſe pour y être admis; ce qui fait une très-grande reſſource pour la plupart des cadets de bonnes maiſons dans preſque toute l'Europe, par l'eſpoir de poſſéder un jour les riches bénéfices annexés à cet Ordre. Les Chevaliers, tenus de faire ces preuves de nobleſſe, ſont appelés Chevaliers *de Juſtice* : il en eſt d'autres qu'on en diſpenſe pour des raiſons particulieres; & on leur donne le nom de Chevaliers *de Grace*. Selon des loix fondamentales de l'Ordre, tout Chevalier *de Juſtice* eſt obligé de faire, ſur les galeres de la Religion, trois expéditions contre les Infideles; c'eſt ce qu'on appelle *faire les Caravanes*. Il doit de plus paſſer un certain nombre d'années à Malte, où il eſt logé & nourri aux frais de l'Ordre. Indépendamment de ces Chevaliers qui

parviennent à toutes les dignités, on distingue encore les *Freres Chapelains* & les *Freres servans d'Armes*. Bien loin que ceux-ci soient assujettis à faire preuve de noblesse, on exige d'eux des preuves de roture, quoiqu'on ait attention de ne les choisir que dans la bonne bourgeoisie. Ils sont cependant appelés à l'élection du Grand-Maître; & c'est même d'entre les Chapelains que l'on tire l'Evêque de Malte & le Prieur de l'église de Saint-Jean, qui ont, après le Grand-Maître, ou en son absence après son Lieutenant, les premieres places dans le Conseil. Cette autorité ecclésiastique n'est pas la seule qui ait des influences à Malte. Le Pape est le premier Supérieur de l'Ordre, & il ne néglige pas de faire valoir ses droits. Le Tribunal de l'Inquisition, établi dans l'isle, n'oublie pas les siens de son côté. Enfin, l'Archevêque de Palerme, les Nonces d'Espagne & de Naples, forment encore des prétentions sur la judicature (1).

(1) La mésintelligence, dit un Auteur, dans l'exercice du Gouvernement, est l'effet de la multiplicité de ces autorités : elle fit

Il feroit affez difficile de déterminer·

---

naître une révolte en 1775. L'eftime qu'une infinité de priviléges infpiroit pour le Clergé, avoit mis l'habit clérical en fi grande confidération, qu'il devint prefque univerfel. Ce fut ce Corps redoutable (1) qui prit le premier les armes fous les bannieres dangereufes de l'opinion & du zele mal entendu. Les efprits les plus emportés fe rangerent ouvertement du parti de l'Evêque, & fe mirent à défendre, les armes à la main, des immunités que l'autorité du Grand-Maître & le bon ordre demandoient qu'on fupprimât. Manarin, homme inconnu jufqu'à cette époque, prit la qualité de Chef des Rebelles : il s'empara du fort Saint-Elme, fituation très-avantageufe (2), & avec une poignée de monde, mit toute la ville en alarmes. On appaifa ce trouble avec beaucoup de peine, & moyennant une capitulation humiliante pour le Gouvernement. Manarin fe rendit, mais avec affurance que fon crime ne feroit pas puni de mort. Il vit encore actuellement prifonnier dans le fort Emmanuel, à la grande honte des Chevaliers, & en même tems il eft un monument du vice & de la foibleffe de ce Gouvernement. *Lettres fur la Sicile*, *&c.*

(1) Ce Corps auroit porté ombrage à tout Gouvernement éclairé Le Grand-Maître Ximenès fut la victime de fon indifcrete confiance. Il étoit excellent particulier, mais foible Prince.

(2) La ville, trop expofée au canon de ce fort, avoit fujet de tout craindre du feu des Rebelles.

quel est le gouvernement de cet Ordre; il semble réunir deux choses extrêmement opposées, l'aristocratie & le despotisme. D'un côté, le Chapitre général a le droit de faire des loix & de réformer les abus. Il élit, trois jours après la mort du Grand-Maître, son successeur, qui n'est que le premier des Freres, *primus inter pares*, & qui, dans toutes les affaires de l'Ordre, est obligé de se conformer aux délibérations du Chapitre & à celles du Conseil. Mais, d'un autre côté, le Grand-Maître est indépendant dans toutes les affaires intérieures de l'isle, & plus absolu même, dans cette partie de l'administration, que la plupart des Souverains. D'ailleurs, comme il préside lui-même au Conseil, qu'il a deux voix, qu'il dispose de tous les emplois lucratifs, qu'il nomme à vingt-une Commanderies & à un Prieuré tous les cinq ans, que par conséquent tout le monde est intéressé à le flatter, à lui faire la cour, il lui est très-aisé de se rendre maître de toutes les délibérations; & c'est ce qui arrive presque toujours. On lui donne le titre d'*Altesse Eminentissime*. Son habit de

cérémonie est une espece de simarre : mais à la campagne il porte l'épée. Sa suite & sa Cour sont brillantes. Cent cinquante hommes composent sa garde, & tout annonce la maison d'un Prince.

Après le Grand-Maître, viennent les Baillis conventuels, qui composent le Conseil permanent. Ils sont au nombre de huit, & sont les Chefs des huit Langues, qui constituent les grandes divisions de l'Ordre. On compte trois de ces Langues en France, deux en Espagne, une en Italie, une en Allemagne, & une en Angleterre. A ces Langues sont annexées huit grandes dignités, qui forment le titre des huit Baillis conventuels; savoir, la dignité de Grand-Commandeur pour la Langue de Provence; la dignité de Grand-Maréchal pour la Langue d'Auvergne; la dignité de Grand-Hospitalier & Grand-Trésorier pour la Langue de France; la dignité d'Amiral pour la Langue Italienne; la dignité de Grand-Conservateur, appelé autrefois le Drapier, pour la Langue d'Aragon; la dignité de Grand-Chancelier pour la Langue de Castille; la dignité de Grand-Bailli pour

la Langue Allemande; & la dignité de Turcopolier, ou Général de la Cavalerie, pour la Langue Angloise : mais depuis le changement de Religion en Angleterre, où les biens des Chevaliers furent saisis par Henri VIII, cette dignité est représentée par le Sénéchal du Grand-Maître.

Dans chacune de ces Langues, il y a des Grands-Prieurés & des Bailliages. On compte treize de ces derniers, y compris celui de Négrepont, qui est commun aux Langues de Castille & d'Aragon, & celui de Sonneberg, qui dépend du Grand-Prieuré d'Allemagne, aussi bien que les Prieurés de Hongrie & de Boheme, mais qui est actuellement possédé par les Luthériens, que l'Ordre ne reconnoît point. Les Grands-Prieurés, au nombre de vingt-cinq, sont des places très-éminentes par elles-mêmes, & par les prérogatives attachées à quelques-uns d'entre eux. Celui de France a son titre à Paris, dans l'enclos qu'on appelle *le Temple*, parce qu'anciennement il avoit appartenu à l'Ordre des Templiers. Il a toujours été possédé par des personnes très-qualifiées, & même par des Princes de la

Maiſon Royale de France (1). Le Grand-Prieur d'Allemagne a été déclaré, en 1546, Prince de l'Empire, par l'Empereur Charles-Quint. Tous les Grands-Prieurs ont, dans l'étendue de leur juriſdiction, un certain nombre de poſſeſſions de l'Ordre, qu'on appelle Commanderies. Dans l'origine, ces poſſeſſions étoient gérées par des Économes : mais on a trouvé dans la ſuite plus convenable d'en confier l'adminiſtration à des Chevaliers, qui jouiſſent du revenu, moyennant une redevance à laquelle on donne le nom de *Reſponſion*, qu'ils ſont obligés de payer à l'Ordre. Ces Chevaliers prennent le titre de Commandeurs ; & l'on prétend qu'il y en a près de cinq cents qui jouiſſent de ces bénéfices, dont quelques-uns rapportent plus de cinquante mille livres de rente.

J'ai déjà dit que les Chevaliers, obligés de réſider à Malte pendant le tems de leurs caravanes, étoient logés & nourris aux dépens de la Religion. Il y

(1) C'eſt aujourd'hui Monſeigneur le Duc d'Angoulême, qui a ſuccédé à Monſeigneur le Prince de Conti.

a pour cela sept palais appelés *Auberges*. A la tête de chacun est un Chef pris dans l'Ordre, qui porte le nom de *Pilier*. Comme le trésor ne lui donne qu'une somme fixe pour la nourriture des Chevaliers, & que cette somme est insuffisante, il est obligé de mettre beaucoup du sien, & il lui en coute ordinairement trente à quarante mille livres par an. Mais il est amplement dédommagé par le droit qu'il a de prétendre à la premiere dignité vacante dans sa Langue. Aussi cette place, quoiqu'onéreuse, est extrêmement briguée, malgré même les conditions assez dures qui sont imposées aux compétiteurs, comme d'avoir fait dix ans de résidence à Malte, de ne devoir rien à l'Ordre, &c. Celui qui la remplit actuellement pour la Langue de Provence, est le Chevalier de M***, que vous & moi avons particuliérement connu à Marseille. J'ai été enchanté de retrouver ici un ami, avec qui j'ai passé les plus belles années de ma jeunesse. Il me donne lui-même des preuves de ses sentimens, dont ma longue absence n'a point diminué la vivacité : il ne songe qu'à rendre mon sé-

jour, dans ce pays, infiniment agréable; & il a voulu absolument être mon *Cicérone* pour toutes les curiosités de l'isle.

Mes premiers regards se sont portés sur la capitale, appelée *Citta Nuova*, & plus communément la *Cité Valette*, du nom de Jean-Frédéric de la Valette, Grand-Maître de l'Ordre, qui la fit construire en 1566. Elle est très-bien bâtie, & aussi réguliérement qu'il a été possible de le faire dans un terrein inégal & raboteux. On y compte environ vingt mille habitans. Les principaux édifices sont l'église de Saint-Jean, le palais du Grand-Maître, l'arsenal, la salle d'armes, & l'aqueduc Vignacourt, qui a pris son nom du Grand-Maître Vignacourt, son fondateur. Les deux premiers sont sur-tout très-dignes de fixer l'attention des voyageurs. Dans l'église de Saint-Jean, le patron de la Religion, on admire un plafond du Calabresé, où il a représenté, en plusieurs compartimens, les actions les plus éclatantes de l'Ordre de Malte, avec beaucoup de feu & d'expression, mais sans correction & précision de dessin, défauts ordinaires à ce Peintre.

Le pavé eſt un des plus beaux qu'il ſoit poſſible de voir : il eſt composé de marbre, de porphyre, de lapis-lazuli, & de pluſieurs autres pierres précieuſes, qui ſont toutes jointes d'une maniere admirable, & qui forment une moſaïque où ſont repréſentés les armoiries & les trophées des Chevaliers les plus illuſtres. Parmi les tombeaux, on diſtingue celui de Cottoner, qui a dirigé la plus grande partie des fortifications, auxquelles on donne encore le nom de *la Cottonera.* Cet ouvrage eſt en marbre noir & blanc ; mais quoique ſupérieur aux autres, il eſt aſſez médiocre.

Le palais du Grand-Maître frappe par ſa noble ſimplicité. Il eſt peu de Souverains en Europe qui ſoient logés d'une maniere plus commode & plus agréable. Le Grand-Maître actuel s'appelle Emmanuel Pinto Fonſéca : il eſt Portugais de naiſſance, & a été élu en 1741. Le Chevalier de M*** m'a préſenté à lui : j'en ai reçu l'accueil le plus diſtingué. C'eſt un petit vieillard plein de feu, d'eſprit & de bon ſens. Il gouverne ſa petite nation avec beaucoup de ſageſſe, n'a point de Miniſtre, conduit

tout par lui-même, & se fait instruire sur le champ des plus petites affaires. La force de son tempérament & sa sobriété doivent lui promettre encore de très-longs jours (1).

Vous imaginez bien, Madame, qu'un Ordre Religieux, qui, dans son origine, étoit destiné à servir les malades, n'a pas dû perdre entiérement de vue ce point essentiel de son établissement. Si les membres ne se livrent plus depuis long-tems à ces soins si touchans & si dignes d'honorer l'humanité, s'ils s'en déchargent sur des subalternes ou des mercenaires, ils tâchent au moins d'y suppléer par le faste, l'opulence, & la multiplicité des secours. Aussi l'hôpital de Malte est-il d'une magnificence sans égale : les malades y sont servis en vaisselle d'argent. J'avois cru, jusqu'à présent, qu'en changeant l'esprit pacifique de leur institution primitive contre le tumulte des armes, ces guerriers auroient entretenu des forces proportionnées à

(1) Il a eu pour successeur le Grand-Maître Ximenés, qui est remplacé aujourd'hui par Monseigneur de Rohan-Poldux.

l'immensité de leurs richesses; je vous avoue que j'ai été assez surpris de voir que les forces de terre ne montent qu'à cinq cents hommes de troupes régulieres qui appartiennent aux vaisseaux de guerre, & à quelques milices égales au nombre d'hommes qui sont dans l'isle en état de porter les armes. Ces forces sont bien insuffisantes pour garder une place & des fortifications qui demanderoient soixante mille hommes. Le nombre des vaisseaux de l'Ordre, que l'on voit dans un port particulier, est encore très-petit. Le tout consiste en deux vaisseaux de guerre de soixante pieces de canon, une frégate de trente-six, quatre galeres, trois galiotes, & quelques petits bâtimens légers, appelés *Scampavias*. Il faut cependant convenir que tous ces vaisseaux sont si bien armés, ils manœuvrent avec tant d'habileté, les Chevaliers qui les montent sont si braves, si intrépides, qu'ils causent eux seuls plus de dommage & d'effroi aux Barbaresques, que toutes les Puissances de l'Italie ensemble. Je dois encore ajouter un trait à leur éloge : c'est que ces Chevaliers si redoutables sur mer, sont très-

humains, dans leur isle, envers les esclaves qu'ils font pendant leurs courses. Leur zele pour la Religion est contenu dans de justes bornes, & ne les conduit pas à l'esprit de superstition, d'intolérance & de fanatisme : ils ont fait bâtir, depuis peu, une mosquée où ces malheureux peuvent pratiquer en paix tous les rites de leur croyance.

En passant dans une rue de la ville, j'ai été frappé de voir une vingtaine de croix peintes sur les murailles des maisons. J'en ai demandé la raison à mon ami. Il m'a répondu que c'étoit la rue affectée aux duels ; que ceux qui vouloient se battre, étoient obligés de s'y rendre pour vider leur querelle ; que s'ils osoient le faire ailleurs, ils étoient punis avec toute la sévérité de la loi ; & que les croix que je voyois, étoient mises sur la muraille opposée à l'endroit où l'un des combattans avoit été tué, en mémoire de sa mort. Quoi ! m'écriai-je, le duel seroit-il autorisé à Malte ? Oui, me répliqua-t-il, on l'y permet ; & non seulement cette permission est authentique, on punit même ici avec autant de rigueur ceux qui refusent un cartel, qu'on pu-

ıilleurs ceux qui le donnent. Mais
pendamment de la reſtriction dont je
; de vous parler, il eſt d'autres con-
ıns auxquelles on eſt aſtreint ſous les
es les plus ſéveres; c'eſt de mettre
les armes, lorſqu'une femme, un
:e, ou un Chevalier l'ordonnent.
là les duels ſont rarement meur-
s; & vous pouvez en juger vous-
ıe par le peu de croix qui ſont ſur
nurailles de la rue en queſtion,
que l'uſage de les y peindre ſoit
li depuis bien long-tems. D'ailleurs,
berté qu'on accorde de laver dans
ıng de ſon ennemi l'injure qu'on
: reçue, & les punitions qu'on in-
à ceux qui refuſent de ſe battre,
ent, ce me ſemble, plus contribuer
truire l'uſage barbare des duels,
la rigueur avec laquelle on les dé-
ailleurs. La crainte de la mort ne
:ien ſur celui qui met ſa gloire à la
riſer; & cette eſpece de gloire,
que fauſſe, abſurde en elle-même,
& doit avoir beaucoup d'imita-
;, pour les prétextes ſouvent les plus
ıles. Au lieu qu'ici, en provoquant
uel, on s'affiche, on ſe met en ſpec-

tacle. Un événement de cette nature fixe les yeux de tous les Chevaliers, bons juges de l'honneur. Si le motif paroît léger, s'il est dicté par le caprice, la fatuité, l'insolence, la dureté des mœurs, on est assuré d'encourir le blâme universel. Quoi de plus imposant que les arrêts d'un pareil Tribunal ! Quoi de plus capable de contenir tout le monde dans la regle des égards qu'on se doit les uns aux autres ! Quel est celui qui oseroit les violer, à moins que de s'exposer à devenir un objet d'aversion & d'horreur pour tout le monde ? Et ne devroit-il pas s'attendre à expier tôt ou tard, par son sang, la haine publique ? J'ai souvent entendu dire à nos Chevaliers les plus sensés, que c'est à cette loi qui permet les duels, si bizarre en apparence, mais si sage dans la réalité, qu'on doit cette paix & cette tranquillité qu'on remarque parmi cette multitude de jeunes gens qui se succedent ici toutes les années des différentes parties de l'Europe. De là la communication & la familiarité qui dissipent peu à peu les préjugés & les ridicules de chaque nation ; de là les défé-

rences, les manieres aisées, le ton enfin du grand monde, qui rendent ici les sociétés très-intéressantes & très-agréables.

Je vous rends, Madame, fidélement les raisonnemens du Chevalier. Je ne m'arrêterai pas à les discuter : mais je crois qu'ils sont vrais jusqu'à un certain point, & qu'on peut encore invoquer en leur faveur l'expérience, qui prouve que, lorsque les duels étoient autrefois autorisés par la Loi, ils étoient infiniment plus rares, que lorsqu'on les a défendus sous des peines si séveres & si ouvertement transgressées. Nous avons fait une tournée dans l'isle connue chez les Anciens sous le nom de *Mélite*. Ce n'est réellement qu'un rocher qui peut avoir soixante milles de circonférence, mais un rocher embrasé sous le climat brûlant de l'Afrique, dont il paroît avoir été détaché par quelque violent tremblement de terre, si l'on en juge par les masses de roc correspondantes. Le terrein qui couvre ce rocher n'a pas plus de cinq à six pouces d'épaisseur ; & dans certains endroits, le terrein manque même entiérement : mais l'industrie avec laquelle on sait en tirer parti, est véritablement admirable. On

va chercher de la terre en Sicile : si l'on n'en a pas une quantité suffisante, on enleve, avec des instrumens de fer, la premiere croûte du rocher; on la pile & on la délaye avec de l'eau; on la convertit en terre; &, par des soins infatigables, on vient à bout de mettre tout en valeur, & de ne laisser rien d'inculte. Le blé qu'on recueille suffit tout au plus, il est vrai, à nourrir les habitans quatre ou cinq mois de l'année : mais les récoltes abondantes de coton dont ils fabriquent différentes étoffes très-bien travaillées, leurs oranges si délicieuses & si recherchées dans toute l'Europe, leur procurent les denrées de premiere qualité qui leur manquent, & même beaucoup d'argent comptant.

Les Maltois comptent sept villes dans leur isle : mais il n'y en a que deux qui méritent réellement ce nom, la ville nouvelle ou la Cité Valette, qui est la plus considérable, & la ville vieille, ou de Mélite, appelée aussi Médina, du nom de Médinat, que lui donnoient les Arabes. Elle est près du centre de l'isle; & l'on prétend que de là on la découvre non seulement en

entier, mais que dans un tems clair on voit les côtes d'Afrique & de Sicile. Cette ville est assez bien fortifiée, & son Gouverneur est appelé *le Hahem*. C'est ici qu'est le siége épiscopal de Malte. L'église cathédrale, dédiée à Saint Paul, est très-bien bâtie : son architecture est du style le plus beau & le plus correct. Dans les environs de la ville, on voit une petite église dédiée encore à ce Saint Apôtre, & tout près de là sa statue, placée, dit-on, dans le même endroit où étoit la maison dans laquelle il se retira après son naufrage, & où il secoua, de sa main, un serpent qui s'y étoit attaché sans lui faire aucun mal. Ce fut alors, selon les habitans, qu'il maudit tous les animaux venimeux de l'isle, & qu'il les en bannit à perpétuité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'y en trouve d'aucune espece ; & l'on assure même que lorsqu'on y transporte des viperes de la Sicile, elles meurent presque aussi-tôt après qu'on les a mises à terre.

On montre encore, dans le voisinage, la grotte où Saint Paul fut mis en prison. Parmi les propriétés miraculeuses qu'on lui attribue, on doit

diſtinguer la poudre blanchâtre qui s'y trouve, regardée comme un remede ſouverain contre pluſieurs maladies, ſurtout contre la petite vérole. Cette poudre ne s'épuiſe jamais, quoiqu'on en retire tous les ans, depuis bien des ſiecles, une immenſe quantité. Non ſeulement il n'eſt perſonne dans l'iſle qui n'en faſſe une ample proviſion, mais on en envoie annuellement des caiſſes conſidérables dans les pays étrangers, juſque dans le Levant, & même les Indes orientales. On dit que lorſqu'on en a pris une cuillerée, on éprouve, une heure après, une ſueur abondante qui devient toujours ſalutaire. J'ai tout lieu de croire qu'elle ne peut pas au moins faire de mal.

La maiſon de campagne du Grand-Maître, appelée *la Boſchetta*, & ſituée près de l'ancienne ville, n'eſt remarquable que par le jardin, où l'on compte, dit-on, dix mille orangers. Mais ce qui eſt plus digne d'attention, ce ſont les catacombes qu'on voit encore auprès de cette ville. On prétend qu'elles ont quinze milles d'étendue ſous terre, & qu'elles ſe diviſent en un nombre infini de branches. Je n'ai pas été tenté

de vérifier ce fait, par la crainte de m'égarer dans ce vaste labyrinthe, comme il est arrivé à plusieurs personnes qui y ont malheureusement péri, pour avoir voulu s'avancer trop loin. Toujours est-il vrai que ces excavations, dans un rocher aussi dur, sont étonnantes ; mais cela me confirme dans mon sentiment, qu'elles n'ont été pratiquées que pour servir d'asile aux premiers habitans, qui n'avoient pas d'autres demeures.

Tout l'interieur de l'isle est couvert de villages appelés *Cazali*, & très-peuplés : ils sont construits de cette même pierre blanche qui compose le sol en entier. Chacun de ces villages a une église fort bien bâtie, & ornée de statues de marbre, de belles tapisseries, & d'une grande quantité de vaisselle d'argent. Ce sont les plus belles églises de campagne que j'aye encore vues. Les habitans sont extraordinairement forts & vigoureux. Il n'est pas rare d'en trouver qui rament dix ou douze heures sans interruption & sans paroître fatigués. Plusieurs autres sont constamment appliqués, depuis le matin jusqu'au soir, aux travaux de l'agricul-

ture, qui sont ici par eux-mêmes & par les chaleurs insupportables dont on est accablé, plus fatigans que par-tout ailleurs.

On évalue la population de l'isle, en y comprenant celle de Goze, à plus de cent mille ames. Les femmes sont petites, mais très-bien faites : elles ont les plus belles mains, le plus joli pied du monde, avec de beaux yeux noirs, vifs & perçans. On est frappé de leur blancheur, qui l'emporte de beaucoup sur celle des femmes Siciliennes : il est vrai qu'elles prennent de grandes précautions pour conserver leur teint : mais ce qui peut un peu les déparer, c'est qu'en général elles ont le nez écrasé & les levres relevées : ces traits annoncent le voisinage de l'Afrique. D'ailleurs elles ont du feu, de la vivacité, de la justesse dans l'esprit : ce seroient des femmes charmantes, si elles pouvoient s'attacher ; mais on les accuse de ne chercher que le vil intérêt en favorisant leurs amans, qui ne doivent pas s'attendre à leur inspirer de fortes passions, ni des sentimens bien délicats. L'empreinte du climat Africain se fait encore plus remarquer chez les

s hommes. Petits, mai[illegible]igoureux, ils nt tous de larges nez écrasés, de grosses èvres, le menton charnu, & les cheveux ort crépus. Les gens du peuple vont u pied en hiver comme en été : ils ne ortent jamais de chapeaux, & se contentent d'envelopper leur bonnet d'un mouchoir. Presque tous sont d'excellens matelots. Obligés de quitter leur le pour se procurer une infinité de hoses nécessaires à la vie, qui leur manquent, ils sont accoutumés à braver e danger, à faire les manœuvres les lus difficiles : ils sont plus lestes à moner sur les mâts, que les Anglois & les Iollandois. Leur sobriété est singuliere : a plupart ne se nourrissent que d'ail & l'oignons blancs tout crus, avec un peu le pain. Un homme ivre est un phénomene des plus extraordinaires.

La Langue du commun des habitans le Malte est l'arabe. M. le Chanoine Agio, l'homme le plus érudit de l'isle, & Bibliothécaire de la Bibliotheque publique de l'Ordre, a composé une Grammaire de la Langue maltoise, dans aquelle il démontre que toutes ses racines dérivent effectivement de l'arabe ; & ce qui le prouve encore mieux, c'est

que les habitans de cette isle, & tous ceux de la côte d'Afrique, sans en excepter même l'Egypte, s'entendent très-bien entre eux. Cependant on a cru retrouver, dans cette Langue maltoise, plusieurs mots de l'ancien carthaginois, qui probablement n'étoit qu'une altération du phénicien. Il paroît du moins certain que les Carthaginois avoient introduit leur Langue dans cette isle, s'il faut en juger par la grande quantité d'urnes de pierre qu'on a découvertes, lesquelles renferment des ossemens, & dont l'inscription, gravée dans l'intérieur, est, pour l'ordinaire, en caracteres puniques.

Quant aux mœurs des habitans, on ne sçauroit disconvenir qu'étant sujets de l'Ordre composé de Membres de diverses nations, ils n'aient perdu leur caractere original, & qu'ils n'en aient insensiblement adopté un nouveau, formé du mélange des caracteres de toutes ces nations différentes. Malgré cela, l'influence du climat est telle, qu'il seroit difficile de trouver ailleurs un peuple plus doux, plus patient & plus tranquille. Il travaille sans relâche; il vit dans le malaise; il se condamne à bien des priva-

tions ; il ſupportera même des traitemens injuſtes, & jamais il ne murmurera contre le Gouvernement. On l'accuſe d'être porté à l'uſure. Ses beſoins & la fréquentation des étrangers lui ont inſpiré un violent amour pour l'argent. L'intérêt & l'avarice ſont aſſez puiſſans, dit-on, ſur certains peres & ſur certains maris, quoique dominés par une exceſſive jalouſie, pour les engager à livrer, les uns leurs propres filles, les autres leurs propres épouſes, à ceux qui ont aſſez peu de délicateſſe pour acheter leurs plaiſirs. Quelques Chevaliers, ajoute-t-on, ſont de ce nombre. Je n'ai pas cherché à approfondir ſi ces célibataires ſont en effet de rigides obſervateurs de leur vœu de chaſteté. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il n'y a que la ville capitale qui leur offre, en général, ces plaiſirs faciles. Ils ne ſeroient pas bien venus auprès de l'habitant de la campagne ou du marinier, qui n'entendent pas raillerie ſur cet article. On prétend qu'ils ſeroient perdus ſans reſſource & aſſaſſinés ſans miſéricorde, ſi ces ruſtres s'appercevoient de quelque tentative de leur part pour ſéduire leurs femmes ou leurs filles. Les anciens Nobles de l'iſle

ne ſont pas moins intraitables. Ces gens-là, ſoit pour ſe préſerver de la corruption générale de la ville, ſoit pour ne pas être expoſés aux marques de mépris avec lequel l'Ordre les traite, ſe tiennent renfermés, eux & leurs familles, dans leurs maiſons, qui ſont principalement inacceſſibles pour tout Chevalier.

J'avois prolongé mon ſéjour à Malte beaucoup plus que je ne croyois. Je n'avois pu réſiſter aux inſtances de mon ami le Chevalier de ***. Enfin il fallut nous ſéparer, en nous promettant de nous rejoindre bientôt à Marſeille, moi, après avoir achevé mon voyage en Italie, & lui, après avoir terminé quelques affaires pour ſon Ordre, qui le retiennent encore à Malte. Je me ſuis remis ſur ma Spéranora, & j'ai dirigé ma route vers la Sicile. J'ai vu, en paſſant, la petite iſle de Commino, qui appartient à la Religion, ainſi que celle du Goze ou de Gozzo, ſituée au nord-oueſt de Malte, à quatre ou cinq milles de diſtance. Le vent me pouſſoit vers le Goze, & j'ai été obligé d'y relâcher. J'ai profité de ce contre-tems pour voir cette iſle, ou plutôt ce rocher, que j'ai eu bien de la peine à grimper. Les côtes

ſont couvertes de tours, de redoutes, de fortifications de toute eſpece. On y diſtingue ſur-tout la forteresſe de Chambrai, qui eſt un ouvrage moderne. Au premier aſpect, on croit que ce rocher eſt abſolument inculte : on eſt bien étonné d'y trouver par-tout des marques d'une fertilité ſinguliere. Outre les productions, qui ſont les mêmes que celles de l'iſle de Malte, on y voit des cannes à ſucre. Ces Inſulaires ſavent ſur-tout tirer un parti fort induſtrieux du coton, qui vient en très-grande abondance. Les femmes en font une ſorte de tapis qui approchent de ceux de Turquie, & qui ſe vendent très-bien. La population eſt auſſi nombreuſe qu'il eſt poſſible : elle eſt diſperſée dans une petite ville & dans pluſieurs villages, qui ſont bien bâtis & d'une grande propreté. Cette iſle a le titre de Marquiſat. On eſt généralement perſuadé que c'eſt la célebre iſle de Calypſo : mais il faut, ou qu'elle ait ſinguliérement dégénéré, ou qu'Homere & Fénélon, qui en ont fait de ſi brillantes deſcriptions, aient largement profité de la permiſſion accordée aux Poëtes, d'embellir tout ce qu'ils veulent. On n'y voit plus ni *la grotte de la*

Déesse taillée dans le roc, en voûtes pleines de cocailles & de coquilles; ni *les fontaines coulant avec un doux murmure, sur des prés semés d'amaranthes & de violettes, & formant, en divers lieux, des bains aussi purs & aussi clairs que le cristal;* ni *les isles bordées de tilleuls fleuris & de hauts peupliers qui portent leurs têtes superbes jusque dans les nuées.* Le vent étant devenu favorable, je me suis remis en mer, & bientôt j'ai apperçu les côtes de la Sicile. Je me suis fait conduire dans le port d'Agrigente, d'où je compte me rendre incessamment à Palerme.

Je suis, &c.

A Agrigente, ce 20 Novembre 1758.



LETTRE CCCLXVI.

SUITE DE LA SICILE.

LORSQU'ON voit, de quelques milles en mer, la ville d'Agrigente, appelée à présent Girgenti, elle présente la plus belle apparence. Elle est située sur le sommet d'une montagne, à quatre milles de distance du port, & à environ onze cents pieds au dessus du niveau de la mer. Ce fut la Reine Constance, mere de Frédéric II de Souabe, qui la fit rebâtir & environner de murs, vers la fin du douzieme siecle, dans le même endroit qu'occupoit la citadelle de l'ancienne Agrigente. Les maisons, placées en amphithéatre, ne se cachent pas les unes les autres : rien n'empêche qu'on ne découvre toutes les parties de la ville. Le chemin qui y conduit est bordé des deux côtés par une rangée d'aloès, hauts de vingt à trente pieds, & couverts de fleurs depuis le bas jusqu'au sommet. Mais quand on est arrivé dans

la ville, on eſt bien étonné de voir que l'intérieur ne répond pas au joli coup-d'œil dont on avoit été frappé dans l'éloignement : elle eſt mal bâtie ; les maiſons ſont baſſes ; les rues ſales, étroites & tortueuſes. Enfin on n'y trouve rien de bien remarquable, à l'exception du point de vue dont on jouit ſur la partie la plus élevée.

Je m'y ſuis rendu le lendemain de mon arrivée. Quel ſpectacle enchanteur ſe découvrit devant moi ! Une campagne ſuperbe qui s'abaiſſe inſenſiblement dans une longueur de quatre milles, & dans une largeur de ſix à ſept ; cette campagne, couverte de vignes, d'oliviers, de citronniers, d'orangers, de toutes les productions que la terre peut fournir, & qui, plantées alternativement, forment la plus agréable variété ; au milieu de tous ces objets raviſſans, les monumens les plus reſpectables de l'antiquité, des temples magnifiques, dont quelques-uns ſont très-bien conſervés ; l'immenſité de la mer qui ſe perd dans le lointain & qui termine l'horizon ; l'air pur & ſerein des montagnes qui entretient dans les eſprits une vivacité con-

inuelle; mille odeurs ſuaves qui s'exhalent de toutes parts : eſt-il de plus belle ſituation ? en eſt-il de plus propre à faire naître des ſentimens délicieux ? Je ne ſuis pas ſurpris que la ville d'Agrigente fût devenue autrefois ſi riche & ſi puiſſante; je ne ſuis pas ſurpris que les étrangers, attirés par la douceur du climat, par la fertilité du pays, par les avantages du commerce, vinſſent y fixer leur demeure, & que le nombre des habitans montât à huit cent mille. Après Syracuſe, c'étoit la ville la plus conſidérable de la Sicile.

Les Hiſtoriens nous rapportent pluſieurs traits du luxe & de la magnificence de ces habitans. Diodore dit que l'abondance de toutes choſes avoit jeté les Agrigentins dans un tel excès de molleſſe, que lorſque leur ville fut aſſiégée par les Carthaginois, l'an 406 avant notre ere, il fallut faire une ordonnance par laquelle il étoit défendu à tout citoyen, montant la garde à ſon tour dans la citadelle, d'avoir plus d'un matelas, d'une couverture, d'un traverſin, & de deux oreillers. On peut conclure de la gêne qu'ils éprouvoient par ces privations, quel étoit leur

genre de vie en tems de paix. Les plaisirs & la bonne chere en partageoient tous les instans. Leurs cuisiniers étoient les plus renommés de toute la Sicile, où la délicatesse des mets avoit donné lieu à ce proverbe : *Coquus Siculus, mensa Sicula.* Ælien nous a conservé des paroles de Platon, qui prouvent jusqu'à quel point la somptuosité des maisons & des tables étoit portée chez les Agrigentins : ils bâtissent, dit-il, comme s'ils ne devoient jamais mourir, & ils mangent comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre. Les courses des chevaux faisoient encore un de leurs plus grands amusemens. Ils en avoient d'excellens, qui étoient très-estimés dans toute la Grece, pour disputer le prix de la course aux Jeux Olympiques ; & Diodore nous apprend, à cette occasion, qu'un citoyen d'Agrigente, revenant vainqueur de ces Jeux, entra dans la ville suivi de trois cents chars traînés chacun par quatre chevaux blancs, richement caparaçonnés.

Cet amour du faste & du luxe n'inspiroit point aux Agrigentins ce vil égoïsme qui semble être spécialement

le partage des hommes opulens. Ils faisoient au contraire l'usage le plus généreux de leurs richesses. Ils se piquoient à l'envi d'exercer l'hospitalité, qui les rendoit recommandables par-dessus tous les habitans de la Sicile. Parmi les traits que l'Histoire a conservés de cette antique vertu, si peu connue aujourd'hui des nations policées, on doit sur-tout remarquer ce qu'elle rapporte d'un riche citoyen d'Agrigente, nommé Gélias. Il recevoit chez lui tous les étrangers, tant des environs que des pays éloignés; il les traitoit parfaitement, & ne les laissoit jamais partir sans leur faire quelque présent. Tous les jours il envoyoit plusieurs de ses domestiques aux portes de la ville, pour inviter ceux qui arrivoient, à venir loger dans sa maison. Il reçut une fois cent soldats de la ville de Géla, que la tempête avoit jetés sur les côtes d'Agrigente, & donna des habits à ceux qui n'en avoient point. Dans une autre occasion, il logea cent Cavaliers de la même ville de Géla, les traita splendidement à souper, & fit présent le

lendemain à chacun d'eux, d'un habit & d'une tunique. Cet homme ſi bienfaiſant n'oublioit pas ſes concitoyens : il faiſoit des aumônes ſecretes à tous les pauvres, marioit des filles, & ne manquoit jamais d'aller au ſecours de ceux qui eſſuyoient quelques revers. Il donnoit ſouvent des feſtins ſplendides & de brillans ſpectacles, auxquels il faiſoit participer tous les habitans. Enfin il éleva, à ſes frais, de magnifiques édifices publics, & fit de grandes dépenſes pour l'utilité & l'embelliſſement de la ville.

Un pareil exemple fut ſuivi par pluſieurs autres particuliers d'Agrigente : ils s'attacherent particuliérement à rendre leur ville une des plus belles qui ait jamais exiſté. Elle étoit bâtie ſur le penchant de la montagne Agragas, qui lui avoit donné ſon nom, ou peut-être le tiroit-elle du fleuve Agragas, qui couloit au pied de ſes murailles du côté du midi, & qui ſe réuniſſoit à l'Hypſa avant que de ſe jeter dans la mer. Il y avoit, dit-on, des ſouterrains pour établir la communication entre la ville & la citadelle. Des aqueducs,

pelés Phéaciens, à cause de Phéax qui
avoit fait construire, portoient de
au dans tous les quartiers. On avoit
ème pratiqué un lac artificiel, qui
urnissoit abondamment du poisson aux
bitans, quand ils vouloient se régaler.
uelques restes des murailles qui envi-
nnoient la ville, attestent sa vaste éten-
e : mais ce qui sert encore plus à don-
r idée de la magnificence de ses édi-
es, ce sont les temples qui subsistent.
Le temple de la Concorde est celui
tous qui s'est le mieux conservé. Il
encore entier, & l'on en a fait une
lise. Une colonnade, en forme de
rré long, regne tout à l'entour
une espece de chapelle, au dessous de
quelle répondent des souterrains où
tenoient sans doute les Ministres de
temple. Les colonnes sont de l'an-
en ordre dorique, c'est-à-dire, sans
se & sans renflement dans le milieu;
ur diminution va de l'extrémité in-
rieure jusqu'au chapiteau; ce qui
ur donne la forme d'un cône tron-
ié. Néanmoins, dit un Antiquaire,
t édifice met le spectateur à portée
juger distinctement du bel effet
la noble simplicité, & de la

ſobriété dans les ornemens. Il n'eſt aucun temple de moyenne grandeur, qui puiſſe être comparé à celui-ci, quant à la beauté; & l'œil s'extaſie en ſaiſiſſant l'accord avec lequel les parties, en petit nombre, mais pleines de nobleſſe & d'harmonie, concourent à la perfection du tout. Il eſt élevé ſur trois gradins : on n'a pris que la nef pour faire l'égliſe.

Le ſecond temple eſt celui de Junon Lucine, Déeſſe qui préſidoit aux accouchemens. Les proportions ſont les mêmes que celles du premier; il a la même grandeur; &, dans l'origine, il avoit le même nombre de colonnes, c'eſt-à-dire, trente-quatre dans le pourtour : mais actuellement il n'y a qu'un côté qui ſoit ſur pied. Un troiſieme temple eſt celui d'Hercule : il tombe préſentement en ruines. Anciennement il étoit très-célebre par la ſtatue de ce Dieu, qui paſſoit pour un chef-d'œuvre, & par un tableau dans lequel Zeuxis avoit peint Hercule au berceau, tuant les deux ſerpens. La terreur & l'étonnement d'Amphitryon & d'Alcmene, qui entroient dans la chambre, étoient rendus avec une expreſſion admi-

e. Pline rapporte que l'Artiste ne lut jamais le vendre, parce qu'il t ne pas en retirer un prix propornné au cas qu'il en faisoit, & qu'il na mieux le donner à la ville d'Aigente, pour le placer dans le temple Hercule. Tout près de là, l'on voit :s ruines d'un quatrieme, celui de upiter Olympien, qui a subsisté, dit-on, jusqu'en 1100; mais qui, depuis cette époque, a commencé si fort à se dégrader, que bientôt il ne sera plus reconnoissable. C'étoit le plus célebre de tous; & l'on prétend même que dans tout le monde païen, il n'y en avoit aucun qui surpassât sa vaste étendue. Pour vous en donner idée, je ne puis mieux faire que de vous rapporter la description qu'en trace Diodore.

» Les guerres renouvelées jusqu'à » la destruction entiere de cette ville, » ont toujours empêché qu'on n'ait » mis le comble au temple de Jupiter. » Ce temple a trois cent quarante pieds » de long, soixante pieds de large, & » cent vingt pieds de haut jusqu'à la » naissance de la voûte. Il est le plus » grand de tous les temples de la

» Sicile ; & on peut le comparer, de ce
» côté-là, avec les plus beaux qui se
» trouvent par-tout ailleurs : car, bien
» qu'il n'ait jamais été achevé, le des-
» sin en paroît tout entier. Mais au
» lieu que les autres temples se sou-
» tiennent seulement ou sur des murs,
» ou sur des colonnes, on a employé,
» dans celui-ci, ces deux pratiques
» d'architecture jointes ensemble, en
» plaçant d'espace en espace dans les
» murs, des piliers qui s'avancent en
» dehors en forme de pilastres taillés
» carrément. En dehors, les colonnes
» ont vingt pieds de tour ; & comme
» elles sont cannelées, un homme pour-
» roit se placer dans une de ces can-
» nelures. Les pilastres de dedans ont
» douze pieds de largeur. Les portes
» sont d'une beauté & d'une hauteur
» prodigieuses. Sur la face orientale,
» on a représenté, en sculpture, un
» combat de géans qui est admirable
» par la grandeur & par l'élégance des
» figures. Du côté de l'occident, est la
» prise de Troie, où l'on distingue
» tous les Héros, par la différence de
» leur habillement & de leurs armes «.

Cette description, que bien des per-

sonnes avoient regardée comme fabuleuse, est exactement conforme à la vérité, à l'exception de la longueur & de la largeur du temple, qui ne se trouvent pas tout-à-fait justes : ce qui fait présumer qu'il doit s'être glissé quelque erreur de Copiste dans le texte de l'Historien. Les gens du pays donnent à ce temple le nom de *Petri Giganti*, pierres de géans, parce qu'ils ne peuvent pas se persuader que des hommes ordinaires aient jamais pu placer, dans un édifice, des masses si énormes. Il est plus vraisemblable que cette dénomination, déjà ancienne, ne vient que des figures des géans qui étoient représentées sur la face orientale, comme le dit Diodore. On voit encore les ruines de plusieurs autres temples, tels que ceux de Vulcain, de Castor & Pollux, de Cérès & Proserpine, de Jupiter Polilée, qui sert à présent d'église, d'Esculape, de la Pudeur, & même de la Voracité, Divinité fort honorée par les Agrigentins. Tous ces temples étoient très-décorés ; & il n'y en avoit aucun qui ne renfermât quelque chef-d'œuvre de l'Art. Tel étoit ce fameux tableau de Zeuxis, qui repré-

ſentoit Vénus, ou, ſelon d'autres, Hélene, & qui ſe trouvoit, ſi je ne me trompe, dans un temple de Junon. C'étoit le plus parfait qui fût ſorti des mains de ce Peintre : les Anciens n'en parlent qu'avec enthouſiaſme. On dit qu'il obtint des plus belles femmes d'Agrigente, de paroître nues devant lui; qu'il en choiſit cinq; & qu'en réuniſſant les graces & les charmes particuliers à chacune, il conçut l'idée de la plus belle perſonne du monde, que ſon pinceau rendit admirablement. Dans le temple d'Eſculape, on voyoit une ſtatue d'Apollon, de la plus grande beauté. Lorſqu'Amilcar, Général des Carthaginois, s'empara de la ville d'Agrigente, il envoya cette ſtatue à Carthage, avec pluſieurs autres raretés, entre autres le taureau de Phalaris, qu'on regardoit comme un ouvrage ineſtimable. Mais Scipion ayant pris lui-même, long-tems après, Carthage, rendit aux Agrigentins tout ce que le tems n'avoit pas détruit, principalement ce même taureau, qui ſubſiſtoit encore du tems de Diodore, & cette ſtatue d'Apollon, que quelques Auteurs prétendent, ſans fondement, avoir été

transportée dans la suite à Rome, où elle est admirée sous le nom d'*Apollon du Belvedere.*

La ville moderne d'Agrigente possede encore, de nos jours, un autre monument trouvé dans les fossés de l'ancienne. C'est une urne funéraire qui sert à présent de fonts baptismaux dans la cathédrale. Quelques Savans prétendent y reconnoître une chasse de sanglier. La premiere face, disent-ils, contient les préparatifs de la chasse: la seconde représente la chasse elle-même; la troisieme, la mort du Roi qui tombe de cheval; & la quatrieme, le désespoir de la Reine & de sa Cour, en apprenant cette nouvelle. D'autres soutiennent que c'est l'histoire d'Hector, traîné par Achille autour des murs de Troie. D'autres enfin veulent, avec plus de vraisemblance, que c'est la fable d'Hippolyte. Pour lors, dit un de ces Savans, la partie du devant représenteroit, dans la figure principale, qui est un jeune homme parfaitement beau, & dans la vieille femme qui paroît être devant ce Héros dans l'attitude d'une suppliante, Hippolyte, que la nourrice tâche de gagner comme dans la Tragédie.

La partie de côté repréfenteroit le dé
fefpoir de Phédre, en apprenant le re
fus ou la mort d'Hippolyte; celle d
derriere, le jeune Héros à la chaffe
& la quatrieme, fa fin déplorable cau
fée par la fougue de fes chevaux épou
vantés à la vue d'un dragon forti d
la mer. Quoi qu'il en foit, ce bas-re
lief fur du marbre blanc, eft un des plu
excellens, peut-être même le plus bea
de tous ceux qui font parvenus de l'an
tiquité jufqu'à nous. La délicateffe &
le fini du travail y font admirables. L
Nature elle-même y eft mife en action
& l'Art l'imite dans la plus grande per
fection.

Voilà, Madame, les principales cu
riofités d'Agrigente. Je pourrois vou
en citer bien d'autres. Je pourrois vou
parler de tous ces tombeaux taill
dans le roc, dont on voit encore un
quantité prodigieufe. Ils étoient autre
fois un objet particulier de luxe dan
ce pays : aujourd'hui ils n'offrent rie
de bien remarquable, à l'exception d
celui de Téron, fecond Tyran d'Agr
gente, qui eft prefque entier, quoiqu'
ait plus de deux mille ans. Sa form
eft un quadrilatere pyramidal, d'un

rès-élégante ſimplicité. Je pourrois
ous ajouter, qu'on étoit même dans
uſage d'élever des tombeaux aux che-
aux qui avoient rendu de longs ſer-
ices : mais le détail de toutes ces an-
iquités vous cauſeroit peut-être à la
n de l'ennui. Je ne dirai plus qu'un
not ſur cette ville. Les Tyrans s'en
endirent les maîtres, comme de toutes
es autres villes principales de la Sicile.
Phalaris ſur-tout y donna des mar-
ques de cruauté qui rendront à jamais ſa
mémoire exécrable. Les Carthaginois,
dans la ſuite, la prirent & la détruiſi-
ent preſque entiérement. On la rebâtit
peu de tems après : mais elle fut de
nouveau pillée & détruite par les Ro-
mains, vers la fin de la premiere guerre
Punique. Ils vendirent, à l'encan, plus
de trente mille Citoyens. Agrigente ſe
rétablit encore, & fut déſolée à di-
verſes repriſes, d'abord par ces mêmes
Romains, enſuite par les Barbares. On
y fait aujourd'hui un commerce de
blé aſſez conſidérable. Le port que le
Roi actuel a fait conſtruire, eſt un des
ſept de la Sicile auxquels l'exportation
des grains eſt permiſe. On en a tou-
jours en réſerve, dans les magaſins,

plus de quatre-vingt mille ſalmes, dont chacune contient la nourriture annuelle d'un homme. Malgré cela, le cultivateur & l'habitant de la campagne ſont dans l'état le plus miſérable, parce que les Seigneurs & les Moines ſont les ſeuls poſſeſſeurs des terres : mais ſi une bonne adminiſtration rétabliſſoit l'ordre, la juſtice & l'égalité, il n'eſt pas douteux que ce canton ne fût un des plus fortunés de la terre. Les habitans de la ville conſervent encore cette politeſſe, cette urbanité, & ſur-tout cet accueil favorable envers les étrangers; qualités qui diſtinguoient ſi fort leurs ancêtres. On remarque parmi eux beaucoup de bon ſens & d'eſprit : ils peuvent cultiver avec ſuccès leur goût pour les Sciences, dans deux Bibliotheques publiques, dont l'une a été fondée par l'Evêque actuel. On prétend que les femmes d'aujourd'hui ne ſont pas moins renommées par leur beauté, qu'elles l'étoient anciennement : mais il ne m'a guere été poſſible d'en juger, parce que le démon de la jalouſie poſſede tellement les hommes, qu'ils les tiennent preſque toujours renfermées dans leurs maiſons.

J'avois beaucoup entendu parler, étant à Girgenti, d'une ſaline qu'on trouve en terre, à environ quatre ou cinq milles de la ville. J'ai été curieux de l'aller voir. Ariſtote, Pline, & pluſieurs autres Naturaliſtes, en font mention comme d'une choſe très-remarquable. Le ſel qu'on en retire ſe fond ſur le champ au feu; mais dans l'eau il ſe briſe, ſe caſſe, & ne ſe diſſout jamais. J'ai également vu dans les environs de cette ville, une fontaine qui contient une quantité conſidérable de matiere oléagineuſe, dont on prépare une huile pour les lampes, qui brûle auſſi bien que celle d'olive; mais cette propriété n'eſt pas particuliere à cette fontaine : on en trouve de ſemblables dans pluſieurs autres pays.

En pourſuivant ma route juſqu'à Palerme, je me rendis, dans une journée, de Girgenti à Sciacca, connue anciennement ſous le nom de *Thermæ Selinuntiæ*. Cette ville, admirablement ſituée dans une campagne charmante, & ſes bains qu'on prétend être l'ouvrage de Dédale, étoient autrefois fameux : elle fut la patrie d'Agathocle, qui, de ſimple Potier de terre, parvint

à devenir Roi de Syracuſe, par ſes talens, & ſur-tout par la ſupériorité de ſa politique. Près de là, ſe trouve le mont *di San Calogero*, très-remarquable par de vaſtes grottes qui ſont au ſommet, & des bains de vapeur qu'on y prend. On voit encore dans cette ville, qui eſt un des grands magaſins de blés de la Sicile, une quantité conſidérable de piſtachiers, arbre d'une nature ſemblable à celle du palmier, & qui ne porte jamais de fruits, à moins qu'il ne ſoit à côté d'un autre piſtachier mâle, qui eſt toujours ſtérile. Je traverſai enſuite Menfi & des campagnes ſuperbes, qui produiſent en abondance des vins & des huiles de la premiere qualité, & qui conduiſent juſqu'à Caſtel-Vétérano, ville épiſcopale, dont le Duc de Monte-Leone eſt Seigneur, ainſi que de tout ſon territoire. A huit milles au delà de cette ville, ſe trouvent, ſur les bords de la mer, les ruines de trois temples, qui ſont les débris de l'ancienne & magnifique Sélinunte, ou Selinus, bâtie par les Syracuſains. On appelle dans le pays ces ruines, *i Pilieri di Caſtel-Veterano*. Après le temple de Jupiter Olympien à Agrigente, ce ſont les

es plus grands édifices anciens, dont il
efte encore des veftiges auffi bien con-
ervés. Quoiqu'entiérement abattus, on
eut fort bien reconnoître l'architec-
ure, la grandeur & les proportions
le ces maffes énormes. Un de ces tem-
les a cent foixante pas ordinaires de
ong, & quarante de large. Le tems a
efpecté quelques colonnes qui s'éle-
ent comme des tours fuperbes. J'en
i mefuré une, & elle a plus de quinze
ieds de diametre. Une chofe très-
ligne de remarque, c'eft la maniere
lont les Anciens élevoient les groffes
ierres qu'on a employées dans ces
difices. On voit aux deux petits côtés
le chacune, une entaille de la forme
l'une ellipfe : ces entailles étoient def-
inées à recevoir le cable, au moyen
luquel on élevoit la pierre par des
oulies. A fix milles d'ici, dans un en-
lroit appelé Campo-Bello, fe trou-
ent les carrieres d'où ces maffes de
ierre ont été tirées. On peut y re-
connoître encore la maniere dont les
Anciens procédoient à ce genre de
ravail. On y voit des chapiteaux &
les parties de colonnes à moitié taillées

& faillantes hors du rocher, tand
le reste y tient encore.

Mazara est à douze milles des
de ces trois temples; & c'est à to:
les habitans prétendent que leur
est bâtie dans le même lieu qu'
poit l'ancienne Sélinunte : mais il
vent soutenir, avec quelque f
ment, que leur port servoit d'
pôt pour les marchandises des
nuntins. Cette ville devint si co
rable & si riche, qu'elle donn
nom à un tiers de la Sicile, appe
core *Val di Mazara*. Elle fut la
dence des Rois Sarasins & du C
Roger. Aujourd'hui elle a peu d
rence. On cultive dans les environs
coup de coton; & c'est un des
grands revenus du pays. Comme l
bitans sont très-exposés aux des
des Corsaires de Tunis, qui n'est
gné que de cent milles, & qu'i
trouve un grand nombre qui y o
même plusieurs fois conduits en es
ge, il s'est établi à Mazara, pour
chat de ces malheureux, une Cor
bien respectable, imitée par d'
villes de la Sicile. Les Membres de

rérie se cotisent en proportion de
facultés ; & dans le cas où les
viendroient à manquer, ils se
onnent personnellement pour la
ance de leurs compatriotes.
e Mazara on arrive, à travers un
stérile, à Marsala, mot sarasin,
signifie port de Dieu. C'est l'an-
e Lilybée qui fut détruite par les
s. On n'y voit que très-peu de
ges de l'antiquité. La grotte au
s de laquelle on a bâti une église
int Jean, passe pour avoir été l'ha-
ion de la Sibylle du lieu. Charles-
t ordonna de combler le port,
qu'il étoit trop à la bienséance
Barbaresques. Le cap Boéo, au-
is le cap Lilybée, une des trois
tes de la Sicile, est près de là. Il
pas élevé, comme on se figure
les promontoires : c'est une lan-
de terre qui s'avance dans la mer,
ui est exactement au niveau du
du terrein. Elle est vis-à-vis la
te d'Afrique, à cent vingt milles
Carthage, située au fond du golfe
forme cette pointe. Pline rapporte
n certain Strabon avoit la vue si
ante, que du cap Lilybée il dé-

couvroit, pendant la premiere guerre Punique, la flotte des Carthaginois sortant de leur port, & qu'il en comptoit les vaiſſeaux.

Drépanum, préſentement Trépani, eſt une des plus belles villes de la Sicile & des mieux habitées : elle renferme beaucoup de Nobleſſe. La rue principale, fort longue & aſſez large, appelée *Loggia* ou *Corſo*, a de part & d'autre de très-jolis bâtimens & quelques égliſes fort bien décorées. Les habitans y ſont induſtrieux, & font de beaux ouvrages en ivoire, & ſur-tout en corail, qu'on trouve abondamment ſur les côtes. Ils cultivent également avec ſuccès les Beaux-Arts, la peinture, la ſculpture & l'architecture. Les matelots ſont les meilleurs du royaume. C'eſt ici que ſe fait la plus grande pêche du thon. La Maiſon Palavicini de Gênes, qui l'a achetée autrefois, en retire, dans les bonnes années, près de 100,000 livres. Mais ce qui mérite ſur-tout d'être vu, ce ſont les vaſtes marais ſalans, où l'eau de la mer, conduite par des réſervoirs, eſt tellement évaporée par l'ardeur du ſoleil, qu'il n'y reſte que le ſel. Il s'en éleve un

millier de petits monceaux, qui forment un coup-d'œil très-agréable. On raffine ensuite ce sel, qui est un des plus blancs, des plus purs & des meilleurs de la Sicile. Ce n'étoit pas le seul endroit, dans ce pays, où l'on en trouvât autrefois d'une aussi bonne qualité. Les Auteurs anciens nous parlent de quelques mines d'un sel si pur & si solide, que les Statuaires & les Sculpteurs le préféroient au marbre, & qu'ils en faisoient différens ouvrages.

J'ai lu, Madame, dans un Auteur fort estimé, une anecdote qui vous prouvera jusqu'à quel point les Siciliens sont portés à la vengeance, & les traces profondes qu'a laissées chez eux l'ancien esprit Républicain. Du tems de Charles-Quint, il se forma, à Trapani, une Confrérie, sous le nom de *Confraternita di San Paolo*, dont l'institution & le vœu consistoient à prononcer des jugemens sur les actions & la conduite de leurs Magistrats, de leurs concitoyens, & de chaque habitant de la ville. Quiconque avoit été condamné par toute l'assemblée, étoit perdu sans ressource; & celui des Membres de la Confrérie que l'on chargeoit de l'exé-

crable fonction d'assassin, étoit obligé d'obéir sans réplique, & d'expédier en cachette cet homme, ainsi condamné secrétement par cet abominable Tribunal.

Presque en face de Trapani, du côté de l'ouest, sont les isles appelées anciennement Egades : elles ne sont connues dans l'Histoire que par la victoire navale que le Consul Lutatius Catulus remporta sur les Carthaginois, qui furent obligés de demander la paix ; événement qui mit fin à la derniere guerre Punique. La montagne, qui est à six milles de cette ville, & la plus haute de la Sicile après le mont Etna, est bien plus célebre. C'est celle qu'on appeloit autrefois le mont Eryx, sur le sommet duquel on avoit bâti la ville d'Eryx & le fameux temple de Vénus Erycine. Au rapport de Strabon, ce temple étoit toujours plein, autrefois, de femmes qui observoient exactement les cérémonies qu'exige le culte de la Déesse : mais à présent, ajoute-t-il, la ville & le temple sont en partie abandonnés. On en reconnoît encore quelques vestiges, qui consistent en des fragmens de colonnes de granit, & dans

une fontaine très-profonde qu'on prétend être celle qui étoit si célebre dans le temple de Vénus Erycine.

L'idée d'adresser sur cette montagne plutôt qu'ailleurs, dit l'Auteur moderne que j'ai cité plus haut, un culte particulier à Vénus, pourroit bien avoir tiré son origine de la beauté des femmes qui l'habitent, tout comme on regardoit, par la même raison, dans l'ancienne Grece, Gnide comme le séjour chéri de cette Divinité. Effectivement la ville de Trapani renferme encore aujourd'hui les plus belles personnes de la Sicile. Il s'en trouve même souvent dont la beauté fait la fortune, en leur procurant les mariages les plus avantageux. Elles sont aussi blanches qu'une Allemande ou une Angloise puissent l'être, & joignent à ces traits éclatans, de grands yeux noirs, les plus pleins de feu, les plus vifs du monde, avec des profils à la grecque de la plus grande régularité. C'est sans doute à un air plus pur, plus serein, plus subtil, qu'il faut attribuer la cause d'une conformation aussi heureuse.

Je quittai les rivages charmans de

Trapani, que les vers de Virgile rendront à jamais mémorables, par la description touchante qu'il fait des regrets d'Enée, lorſque ſon pere Anchiſe y mourut. A quelques milles au delà, on voit les ruines de l'ancienne Egeſte, fondée, dit-on, par ce même Enée, & détruite par les Carthaginois. Il reſte encore un temple très-bien conſervé, qu'on croit avoir été conſacré à Cérès. Tout ce pays préſente l'image d'une dépopulation affreuſe. Les environs d'Alcamo, petite ville voiſine, ne ſont remarquables que par des récoltes abondantes de manne. Pour gagner enſuite Palerme, il faut traverſer des montagnes très-élevées, grimper des rochers eſcarpés, deſcendre dans des vallons profonds, mais fertiles & pittoreſques. Enfin j'arrivai à Mont-Réal, petite ville ſituée ſur une montagne où l'on jouit d'un coup d'œil ſuperbe. La vue s'étend juſqu'à la capitale, qui n'en eſt éloignée que de quatre milles, juſqu'à la mer & aux iſles voiſines. C'eſt ici qu'eſt le ſiége d'un Archevêque, le plus riche, non ſeulement de la Sicile, mais de toute l'Italie. Il eſt fort queſtion

à préſent de le ſupprimer (1), & d'en employer les revenus à augmenter la marine de deux nouveaux chebecs, pour protéger les côtes contre les incurſions des Pirates Barbareſques. Me permettrez-vous, Madame, de vous rapporter les réflexions qu'un Auteur très-ſenſé fait à cette occaſion ? » En » examinant la diſpoſition preſque gé» nérale où ſont les Souverains Ca» tholiques de vouloir donner d'autres » formes à pluſieurs riches bénéfices » de leurs Etats, je n'entreprendrai » pas de peſer les raiſons qui peuvent » les y déterminer ; mais je ſens que » je n'en ſçaurois admettre d'autres que » la plus grande utilité des peuples ; » effets que ces changemens ne me » paroiſſent pas produire. Dans leur » premiere forme, ces richeſſes accu» mulées ſur une ſeule tête eccléſiaſ» tique, retournoient à leur ſource par » l'uſage qu'on en faiſoit dans le pays, » & même par les abus. Un nombre » de familles ſoulagées, pluſieurs mo» numens utiles érigés à la poſtérité,

(1) Ce projet s'eſt réaliſé il y a quelques années.

» ne fût-ce que par ostentation, ne
» nous laissent aucun doute sur cette
» vérité. En passant sous la puissance
» souveraine, ces biens dénaturés en-
» trent dans un vaste océan : ils ou-
» blient leur patrie; & à la faveur de
» l'aveugle fortune, ils vont souvent
» enrichir des terres étrangeres & sté-
» riles «.

La cathédrale de Mont-Réal est assez belle. On y voit sur-tout deux urnes funéraires de porphyre, très-grandes & bien travaillées, dans lesquelles on a déposé les cendres de Guillaume *Le Bon* & de Guillaume *le Mauvais*, tous deux Rois de Sicile. On conserve encore, dans cette église, plusieurs reliques ou restes de Saint Louis, dont le corps y fut apporté en 1270. Ses ossemens furent ensuite transportés en France. Cette cathédrale est la seule que les Bénédictins aient conservée en Italie. Tout le chapitre est régulier, & a pour chef un Religieux qui a le titre d'Abbé, quoiqu'il ne soit que Prieur. C'est, à proprement parler, l'Archevêque qui est le seul Abbé. On a pratiqué, sur le penchant de la montagne, un chemin facile & magnifique, qui

conduit à Palerme. Des deux côtés il est bordé, jusqu'à une certaine hauteur, de maisons de campagne charmantes. On est redevable de ce beau chemin à la magnificence de l'Archevêque actuel, Monseigneur Testa, qui l'a fait exécuter à ses frais.

Palerme, capitale de la Sicile, fut fondée par les Phéniciens. On découvrit, il y a plusieurs siecles, & l'on découvre encore aux environs de cette ville, quelques inscriptions Chaldéennes, qui la supposent bâtie au tems des premiers Patriarches. Elle eut dans la suite le titre de Colonie Romaine, & fut déclarée exempte & libre par les Romains. Le nom de *Panormus* qu'elle avoit anciennement, signifie, en chaldéen ainsi qu'en hébreu, *Paradis*, *jardin délicieux*; & parmi les épitheres qu'on lui avoit données, elle retint toujours celle de *Felix*, Heureuse. Rien en effet de plus agréable que sa situation. Elle est dans une vallée délicieuse, que les Poëtes modernes appellent *Conca d'oro*, *aurea valle*, formée par de hautes montagnes. Le mont Palegrino est le plus voisin & le plus élevé. Cette position doit exposer, il est vrai, la

ville à de grandes chaleurs pendant l'été : elles y ſont même quelquefois exceſſives. Le vent de ſiroc ſur-tout, plus accablant ici que par-tout ailleurs, jette dans un tel état de foibleſſe & de langueur, que s'il ſouffloit long-tems, aucun être vivant ne pourroit réſiſter à ſa terrible influence. Heureuſement il ne continue pas plus de trente-ſix ou quarante heures de ſuite. Des vents frais lui ſuccedent pour l'ordinaire, & ils rendent bientôt aux corps leur vigueur & leur élaſticité. Ces vents ſont même quelquefois d'une froideur piquante, & dans la même journée on eſt obligé de ſubſtituer aux vêtemens les plus légers, des habits étoffés ; inconvénient qui arrive encore pendant preſque toutes les nuits de l'été, où l'on éprouve tout-à-coup une fraîcheur qui rend les couvertures néceſſaires.

Le port, beaucoup plus vaſte autrefois qu'il ne l'eſt aujourd'hui, eſt cependant encore aſſez grand & aſſez ſûr. Le Roi actuel y fit faire, en 1738, de grandes réparations. Mais il s'en faut bien que les forces maritimes ſoient ſur un pied auſſi reſpectable qu'elles

l'étoient ſous le regne de Philippe II, Roi d'Eſpagne. Ce Prince avoit fait conſtruire, à Palerme un ſuperbe chantier, qui eſt maintenant entiérement abandonné. Il y avoit alors vingt-trois vaiſſeaux armés pour la défenſe de la Sicile. Préſentement il n'y a plus que trois galeres & trois ou quatre chebecs. L'entrée du port offre un coup d'œil charmant. À droite, l'on voit le mole & un rivage des plus agréables ; à gauche, une langue de terre qui s'avance dans la mer, & qui eſt ornée d'une très-jolie plantation d'arbres, à travers leſquels on découvre pluſieurs édifices. La citadelle ſe préſente enſuite ; ſa ſituation eſt des plus favorables pour une vigoureuſe réſiſtance : mais elle n'a ni baſtions, ni une artillerie ſuffiſante. Auſſi, en s'emparant du port, ce qui ſeroit très-aiſé, on ſeroit bientôt maître de toute la place.

La ville eſt une des plus régulieres que j'aye encore vues. Elle eſt diviſée en quatre quartiers par deux rues principales, appelées Caſſero & Maquéda, qui ſe croiſent réciproquement, & qui, ayant pour centre une place ma-

gnifique, aboutiſſent à quatre portes richement décorées. La diſtance de l'une à l'autre de ces portes eſt d'environ un demi-mille, & la ville n'a pas plus d'un mille de long ; ce qui vous prouve que ſon enceinte n'eſt pas bien conſidérable, ni que ſa population ne doit pas être auſſi nombreuſe qu'on le prétend. On fait monter le nombre des habitans à cent cinquante mille : je crois qu'il n'excede pas cent vingt mille. Il faut pourtant convenir qu'on eſt ſurpris de voir, preſque à toute heure dans les rues, un grand concours de monde : » C'eſt un tourbillon de populace, a dit » quelqu'un, qui, en épuiſant la cam» pagne, regorge dans la ville. Auprès » d'une abondance indolente, il mul» tiplie, comme ces inſectes ſur leſ» quels nous ne connoiſſons pas les » vûes de la Nature, & qui ſemblent » nés pour conſommer. On le voit en » effet fourmiller & bourdonner or» dinairement dans les marchés autour » des vivres «.

Les petites rues ſont, pour l'ordinaire, paralleles aux grandes ; ce qui forme une ſymétrie frappante au premier aſpect, mais dont l'effet mono-

tone n'eſt point relevé par l'architecture des maiſons des particuliers : elles ont peu d'apparence, du moins en comparaiſon de celles d'Italie. Les rues ſont en général aſſez mal entretenues, quoiqu'il y ait des fonds deſtinés pour les embellir. Cependant, depuis quelques années, elles ſont toutes éclairées pendant la nuit. Il paroît que toute la magnificence a été réſervée pour les édifices publics & pour les deux rues principales. Il eſt certain qu'elles frappent par leur longueur & par leur largeur, & qu'il eſt difficile d'en trouver de mieux décorées. On y voit pluſieurs égliſes très-belles, & des couvens, tant d'hommes que de filles. Ce qui vous ſurprendra, c'eſt que les derniers étages des maiſons occupées par les Religieuſes, ſont habités par des ſéculiers. La place qui eſt au centre de la ville, eſt environnée de quatre ſuperbes édifices, dont les façades, ornées de colonnes, préſentent au milieu quatre ſtatues, ſavoir, celles de Charles-Quint, de Philippe II, Philippe III, & Philippe IV, tous Rois d'Eſpagne & Souverains de la Sicile.

Au deſſous de ces ſtatues, il y en a d'autres repréſentant les quatre ſaiſons avec quatre fontaines. Je remarquerai ici, en paſſant, que l'eau eſt très-abondante dans cette ville. Preſque toutes les maiſons ont une fontaine qui devient extrêmement utile, ſurtout pendant l'été. On ſe ſert de l'eau qu'elle fournit, pour arroſer fréquemment les appartemens, & pour y entretenir un air auſſi frais qu'il eſt poſſible.

A côté du Caſſaro, eſt une autre place avec une très-belle fontaine de marbre de Carrare. Le deſſin eſt de Michel-Ange : il l'avoit fait pour le jardin Boboli de Florence. Autour de cette fontaine, on voit des ſtatues libres & obſcenes; & comme elles ſont vis-à-vis un couvent de Religieuſes, un Préteur de l'illuſtre Maiſon Caetani, dont une branche eſt établie en Sicile, y fit mettre, par-devant, une grille de fer. Ces ſtatues ont toutes le nez poſtiche : en voici la cauſe. Les Palermitains firent un affront aux Meſſinois : ils caſſerent les deux doigts annulaires & celui du milieu, à une

ſtatue de Meſſine, comme pour indiquer que les Meſſinois étoient tous C... Ceux-ci s'en vengerent, en arrachant le nez aux ſtatues de cette fontaine. Dans d'autres places, on voit auſſi des ſtatues de pluſieurs Souverains. La derniere qui a été faite, eſt celle de Dom Carlos, Roi des Deux-Siciles, auquel on a ici donné le ſurnom de Conquérant. Sa ſtatue eſt à la place Sainte-Anne. On y en a enchaîné quatre autres, repréſentant des eſclaves; idée ſemblable à celle de Louis XIV, à la place des Victoires à Paris. Cette même idée eſt répétée en bronze à la place du Vice-Roi, avec quatre eſclaves Turcs enchaînés à la ſtatue du même Prince.

Le palais du Vice-Roi, qui eſt à l'extrémité d'une des deux principales rues, n'a rien de bien remarquable. C'eſt un vieux édifice gothique, où l'on voit ſeulement les portraits de tous les Rois de Sicile, depuis Roger juſqu'à Ferdinand II, & ceux de tous les Vice-Rois. On y diſtingue ſur-tout le portrait de Conradin, décapité à Naples par ordre de Charles d'Anjou, & celui de Pierre d'Aragon, auteur

des loix & des priviléges de la Sicile, qui n'ont presque rien de commun avec ceux du Royaume de Naples, quoique ces deux Etats soient soumis au même Souverain. Deux chevres de bronze, que l'on voit dans ce palais, peuvent encore attirer la curiosité d'un étranger. Elles sont très-bien travaillées; & l'on prétend qu'elles étoient à Syracuse du tems des Denys. Le Roi Victor-Amédée de Savoie en emporta deux autres à Turin, en mémoire peut-être de sa souveraineté sur la Sicile, qui ne dura que cinq ans, mais pendant lesquels il fit des réglemens si sages, que ce pays auroit infailliblement acquis son ancienne splendeur, s'il eût joui plus long-tems du bienfait d'un pareil gouvernement.

Le nombre des églises ou chapelles de Palerme est très-multiplié. On y compte treize paroisses, huit abbayes où le Roi nomme, quarante-six couvens de Religieux, vingt-cinq monasteres de Religieuses, vingt-une confréries, dix-huit conservatoires pour les filles, deux pour les garçons, & huit hôpitaux. La plupart de ces églises sont pour le moins aussi surchar-

gées d'ornemens que celles de Naples. La cathédrale eſt un bâtiment gothique fort vaſte, ſoutenu en dedans par quatre-vingts colonnes de granit oriental. On voit dans le chœur les ſtatues des douze Apôtres, de marbre blanc : elles ſont de Vagino, qu'on appelle le Michel-Ange de la Sicile : mais il n'approche pas certainement de la maniere de ce grand Artiſte. Ses ſtatues ont le défaut d'être trop courtes, & outrées dans leurs attitudes. Quatre urnes funéraires, qui ſervent de mauſolées à autant de Rois de Sicile, ſont du porphyre le plus fin. Quoique le travail ne ſoit pas tout-à-fait dans le ſtyle grec, il eſt cependant très-beau, & peut-être même trop beau pour les tems où ces Rois ont vécu, c'eſt-à-dire, dans les douzieme & treizieme ſiecles ; & c'eſt ce qui fait penſer à certains connoiſſeurs, que ces urnes ont été priſes de quelques anciens tombeaux des Romains, pour être employées à leur uſage actuel. Vis-à-vis de ces monumens, eſt un tabernacle de lapis-lazuli, qui a dix-ſept pieds de haut. Pluſieurs chapelles de cette égliſe ſont très-bien décorées : mais il n'en

eſt aucune qui approche de celle de Sainte-Roſalie, la patrone de Palerme, & pour laquelle les habitans ont autant de vénération que les Napolitains pour Saint Janvier. Ses reliques, conſervées dans une boîte d'argent très-bien travaillée & enrichie de diamans, paſſent pour avoir la vertu d'écarter la peſte. On eſt intimement perſuadé qu'elle empêcha ce fléau, qui fit tant de ravages à Meſſine il y a quelques années, de parvenir juſqu'à Palerme. Par reconnoiſſance, on a fait à cette Sainte de riches préſens. On admire ſur-tout une croix de gros brillans que lui a donnée le Roi actuel des Deux-Siciles.

Sa fête ſe célebre le 12 de Juillet, avec une pompe extraordinaire : elle dure pluſieurs jours. Comme je ne l'ai pas vue, je ne puis en rien dire de poſitif; mais, d'après ce qu'on m'en a dit ici, & d'après les deſcriptions que j'en ai lues, je crois qu'il n'eſt pas poſſible de rien imaginer de plus brillant & de plus magnifique. Les deux grandes rues qui partagent la ville, ſont illuminées d'une infinité de lampions, ainſi que les quatre portes où elles aboutiſſent. Le Ma-

rino, promenade charmante, eſt rempli d'embelliſſemens & de décorations. On éleve deux vaſtes théatres pour les feux d'artifice, l'un placé vis-à-vis le palais du Vice-Roi, qu'il égale preſque en largeur; l'autre conſtruit ſur pilotis vis-à-vis le grand orcheſtre, qui eſt au centre du Marino. L'illumination de la cathédrale eſt ſur-tout ſuperbe. Des luſtres très-multipliés & garnis de bougies, réfléchiſſent la lumiere ſur des glaces entremêlées de papier d'or & d'argent & de fleurs artificielles, dont la voûte & les murailles ſont entiérement couvertes. Le char triomphal de Sainte Roſalie eſt traîné en proceſſion dans toute la ville, depuis le Marino juſqu'à Porto-Nuovo. En voici une deſcription qu'en a faite un Voyageur qui s'eſt trouvé à Palerme dans le tems de cette fête.

» Le char triomphal étoit précédé » d'un détachement de cavalerie avec » des trompettes & timbales, & tous » les Officiers de la ville en habit uni- » forme : c'eſt une machine énorme; » elle a ſoixante-dix pieds de long, » trente de large, & plus de quatre- » vingts pieds de hauteur, & elle eſt

» beaucoup plus élevée que les plus
» hautes maiſons de Palerme. La forme
» de ſa partie inférieure reſſemble à
» celle des galeres Romaines : mais elle
» ſe groſſit en s'élevant ; & le frontiſ-
» pice, qui eſt ovale, préſente une
» eſpece d'amphithéatre où il y a des
» ſiéges, ainſi que ſur les théatres :
» c'eſt la place du grand orcheſtre ;
» elle étoit remplie d'une troupe très-
» nombreuſe de Muſiciens, placés en
» rang l'un au deſſus de l'autre. Au
» deſſus & derriere cet orcheſtre, il y
» a un grand dôme ſoutenu par ſix
» belles colonnes d'ordre corinthien,
» & orné de figures de Saints & d'An-
» ges ; & au ſommet du dôme, on
» voit une ſtatue giganteſque, en ar-
» gent, de Sainte Roſalie. Toute la
» machine eſt ornée d'orangers, de
» pots à fleurs, & de gros arbres de co-
» rail artificiel. Le char s'arrêtoit tous
» les cent pas ; & alors l'orcheſtre
» jouoit un morceau de muſique ac-
» compagné de chants en l'honneur de
» la Sainte. Il reſſembloit à un grand
» château mobile ; il rempliſſoit en-
» tiérement la rue d'un côté à l'autre ;
» & il n'avoit pas, pour ſe mouvoir,

ι espace proportionné à sa grosur. Cet édifice prodigieux est traîné r cinquante-six mules très-fortes, paraçonnées d'une maniere cu- ɜuse, rangées sur deux files, & mones par vingt-huit postillons habils d'étoffes d'or & d'argent, & pornt des plumes d'autruche au chaɜau. Les fenêtres & les balcons des ɜux côtés de la rue étoient remplis e spectateurs bien vêtus; & le char :oit suivi par des milliers de perɔnnes de la populace «. Des joûtes mer, des courses de chevaux, des certs, des illuminations, des feux :tifice, se prolongent jusqu'à deux ıres du matin, & se renouvellent s les jours pendant cette fête, ɜ des plus brillantes & des plus rerquables qu'il y ait en Europe. Il aisé d'imaginer quelle impression ɜ doit faire sur un peuple animé, ısible, & passionné pour les speces.

Après la cathédrale, les églises qui :ritent le plus d'attention à Palerme, ıt celles des Peres de l'Oratoire, ; Théatins & des Jésuites, dans lesɛlles on voit de très-grandes richesses.

La premiere eſt la plus belle pour la régularité de l'architecture. Pour la peinture, on trouve quelquefois de très-bons tableaux dans certaines égliſes. On diſtingue ſur-tout ceux de Moréaleſe, qui a mérité d'être ſurnommé le Raphaël de la Sicile, de Zoppo Gangi & de Paladino, deux autres Peintres encore Siciliens. Leur réputation, il eſt vrai, n'a pas franchi les bornes de ce pays, & leurs ouvrages ne ſont pas ſans doute comparables à ceux des premiers Artiſtes pour le fini; mais on ne peut leur refuſer beaucoup d'expreſſion. On voit particuliérement pluſieurs morceaux de ces Maîtres dans le couvent de Saint-Martin, à ſix milles de cette ville. Ce monaſtere de Bénédictins, très-ancien & très-riche, poſſede encore quelques objets dignes de curioſité, tels qu'une bibliotheque aſſez bien compoſée, & un *muſéum*, où ſe trouve une belle ſuite de vaſes antiques. On commence à y former une collection d'Hiſtoire naturelle & d'inſtrumens en phyſique : mais tout cela n'approche pas du cabinet en ce genre que les Jéſuites de Palerme ont dans leur collége; c'eſt le plus beau

&

& le plus complet que j'aye vu en Sicile, après celui du Prince de Biſcari, à Catane. Il ne lui manque que d'être mieux en ordre. Les pieces intéreſſantes ſont, en quelque ſorte, enſevelies ſous un tas de petites miſeres.

Les promenades de cette ville ſont bien ſupérieures à celles de Naples. J'ai déjà fait mention du Marino : c'eſt la plus belle de toutes ; elle eſt bornée d'un côté par les murs de la cité, & de l'autre, par la mer, d'où il vient toujours une briſe très-agréable pendant l'été. Tout le monde s'y rend le ſoir, hommes & femmes, les uns à pied, les autres en voiture. La police en interdit l'accès à tous les flambeaux ; on eſt obligé de les éteindre à la *Porta felice*, par laquelle on y arrive. Y a-t-il jamais eu de loi plus commode pour favoriſer les intrigues amoureuſes ? Auſſi la renommée veut qu'elles ſoient très-fréquentes dans ces aſſemblées nocturnes, où regne la plus ſombre obſcurité. Les femmes ont encore la précaution de s'envelopper de grands voiles noirs, qui les cachent entiérement ; habillement ancien, reſte du coſtume Eſpagnol, particuliérement

affecté aux bourgeoises de cette ville, ainsi qu'à celles de tout le royaume. A minuit commence une symphonie exécutée par des Musiciens, qui se placent dans une espece de temple qu'on a érigé depuis peu au milieu du Marino : elle dure jusqu'à deux heures; & alors tout le monde se retire.

La journée qui commence très-tard, parce qu'on change la nuit en jour, est occupée par d'autres plaisirs. Ceux de la table ne sont pas les plus piquans, parce qu'en général les Siciliens ont beaucoup de frugalité dans leurs repas. Cependant leur cuisine, qui est un mélange de la Françoise & de l'Espagnole, est bien supérieure à celle des Napolitains. Le luxe des gens riches se montre particuliérement dans les desserts & dans les glaces, qui sont ici plus délicieuses que par-tout ailleurs. On ne manque jamais d'en servir dans toutes les *converzationi*, ou assemblées qu'on tient dans les maisons particulieres, à l'occasion de quelque événement qui les intéresse, & surtout lorsque les femmes sont en couche. Dans cet heureux climat, comme à Naples, l'accouchée reçoit, le jour

même, toutes les visites dans sa chambre, & fait les honneurs de la compagnie. La Noblesse entretient, par le moyen d'une souscription, une *conversation* générale, qui commence chaque jour au coucher du soleil, & qui dure jusqu'à minuit. J'ai assisté à quelques-unes de ces assemblées ; & j'avoue qu'elles m'ont fait infiniment plus de plaisir que celles d'Italie. Ce n'est point seulement un simple rendez-vous pour jouer, pour manger des sucreries, pour prendre des glaces : on y converse réellement ; & comme les Siciliens ont beaucoup d'esprit, qu'ils sont très animés dans leurs discours, on entend souvent des réparties fines, agréables, ingénieuses.

Les spectacles contribuent encore à mettre de la variété dans les plaisirs. On fait de grandes dépenses pour avoir un Opéra magnifique, & pour se procurer les meilleurs sujets du continent. C'est dommage que la salle ne réponde point à leurs talens : elle est mesquine, & ne fait nullement honneur à cette capitale. Mais ce qui l'emporte au dessus de tout, ce sont les divertissemens de l'automne. Les Nobles & les

gens aisés ont des maisons de campagne dans les environs de la ville, particuliérement à *Colli*, à *la Bagaria*, & du côté de Mont-Réal. Représentez-vous, Madame, à Colli, un vallon environné de hautes montagnes, où l'air est excellent; à la Bagaria, une plaine charmante, couronnée de petites collines qui s'abaissent insensiblement vers la mer; par-tout des maisons bien bâties & bien meublées, quelquefois des palais superbes; mille ruisseaux serpentant dans les plaines; des jardins bien entretenus, des arbres fruitiers de toute espece; la gaîté animant tous les habitans, les charmes de la société réunis, des fêtes splendides, des concerts excellens, des feux d'artifice très-agréables. Mais au milieu de tous ces objets enchanteurs, quelle est cette espece d'édifice qui s'éleve, monument de la folie, mélange bizarre de toutes les beautés & de tous les écarts que l'imagination peut enfanter? Avez-vous lu ces Contes des Fées, ces Romans de Chevalerie, où les Auteurs se plaisent à créer des chimeres, à raconter des choses plus extraordinaires les unes que les autres? Eh bien! il se

trouve ici un homme, le Prince de Palagonia, qui a réalisé toutes ces extravagances dans un vaste palais qu'il possede à la Bagaria. J'avois lu quelques descriptions qu'on en a faites, & j'avois peine à me persuader qu'elles fussent conformes à la vérité. J'ai eu lieu de me convaincre qu'il n'y a aucune exagération. Je vous envoie une de ces descriptions donnée par un Auteur Italien, parce qu'elle joint à la précision le mérite de l'exactitude.

» Peignez-vous, pour un moment,
» les songes les plus extraordinaires.
» Prenez le regne animal, & le dé-
» composant à votre fantaisie, créez
» de nouveaux êtres : que le quadru-
» pede ait des ailes, que l'oiseau soit
» hérissé d'écailles, que le poisson
» marche sur des pattes : quand vous
» aurez fait quelques milliers de ces
» créations, entassez-les sur le comble
» de deux murailles paralleles; vous
» aurez l'allée des statues. Le corps de
» l'édifice n'est pas l'ouvrage du Prin-
» ce; mais cet édifice n'est pas moins
» singulier pour cela. Son génie in-
» venta les embellissemens. Parmi toutes
» les figures bizarres qu'il a trouvées,

» il paroît avoir aimé, de préfé-
» rence, la figure pyramidale. Il a
» imaginé une singuliere espece de
» meubles qu'il a placés de toutes parts :
» ce sont des pieces de porcelaine de
» mille différentes vaisselles qu'il a en-
» tassées les unes sur les autres, sur
» des piédestaux isolés, & qui vont
» en diminuant de grandeur à mesure
» qu'elles montent. Dans sa chapelle,
» les cordes qui suspendent les lampes
» sont revêtues, dans toute leur lon-
» gueur, d'une file de Saints, dont le
» premier, qui fait la base de la ma-
» chine, se trouve immédiatement sur
» la flamme, & paroît très-indécem-
» ment toujours sur le point d'être
» brûlé. Un autre genre d'ornemens,
» ce sont les glaces & les verres, dont
» il a enduit les tables, les siéges, les
» plafonds, & quelquefois les parois.
» Ces verres recouvrent entre autres
» toute la muraille d'un charmant sal-
» lon, qu'il a incrustée des plus beaux
» marbres du pays. Il a eu soin d'em-
» ployer des marbres bruts, afin que
» tout le mérite de leur poli & de
» leur luisant fût dû à ses verres. Il a
» sans doute été enchanté de relever

» le prix de cet ornement par la fra-
» gilité qu'il s'est plu à lui donner. L'ex-
» térieur du palais est décoré en bas-
» reliefs. Comme ces reliefs environ-
» nent le lambris de la muraille, à
» hauteur d'appui, il a placé au dessous
» d'eux, des banquettes dont on se-
» roit en vain tenté de se servir : les
» parties saillantes de la sculpture qui
» se trouvent dans le dossier, oblige-
» roient la personne assise à se tenir
» courbée la poitrine sur les genoux.
» Vous imaginerez aisément que, dans
» la disposition de ces sculptures, on
» n'a suivi ni ordre de tems, ni ana-
» logie du sujet. A côté d'une Sainte
» Vierge est un Satyre ou une Vénus; &
» l'austérité d'un Pénitent fait le pen-
» dant d'une Bacchanale. Il paroît qu'il
» a eu intention de joindre ainsi à ces
» saints personnages, les tentations qui
» ont dû les tourmenter le plus pen-
» dant leur vie «.

L'hôtel du Prince de Palagonia, à Palerme, est aussi bizarre, ou, pour mieux dire, aussi ridicule que sa maison de campagne. Toutes ces folies lui coutent plus de 450,000 livres. Comme il est immensément riche, il

peut aisément fournir à cette dépense. Le Gouvernement avoit eu le projet de détruire entiérement cet amas de monstres & d'absurdités ; mais il ne l'a pas exécuté, parce qu'on auroit infailliblement causé la mort de cet homme, qui, d'ailleurs est humain, qui ne fait de mal à personne, qui traite ses gens avec bonté, qui fait vivre une infinité d'ouvriers, & qui raisonne même assez bien sur plusieurs articles. Il peut se flatter d'être vraisemblablement le seul, dans l'Univers, qui ait des goûts pareils. Du moins les Nobles de Palerme, qui sont en très-grand nombre, ne lui ressemblent pas. Ils font un autre usage de leurs richesses : ils cherchent à briller ici comme à Naples, par un nombreux domestique, par des voitures superbes, par des chevaux d'un grand prix. Le luxe, sur ce dernier objet, étoit autrefois monté à un si haut degré, que le Roi Victor-Amédée fut obligé de porter une Loi, qui subsiste encore, par laquelle le Vice-Roi seul peut avoir six chevaux à son carrosse ; l'Archevêque, le Préteur de la ville & le Président du Parlement, quatre : tous les autres

Nobles sont réduits à deux. Cette Loi n'est que pour Palerme : par-tout ailleurs ils peuvent se livrer, là-dessus, à leurs fantaisies. Du reste, ils se dédommagent, dans la capitale, de cette contrainte, par le nombre des équipages : ils en ont de diverses sortes pour eux-mêmes, pour leurs femmes, pour leurs enfans ; ils les regardent comme tellement essentiels à leur dignité, que ce seroit pour eux le comble du ridicule, & peut-être du déshonneur, s'ils alloient à pied dans les rues.

Ils ne sont pas moins flattés de leurs titres. Tout fourmille ici (passez-moi ce terme familier) de Princes, de Ducs, de Comtes, de Marquis. Cependant leur véritable prérogative consiste dans celle d'être Barons du royaume, laquelle leur donne entrée dans le Parlement. On en compte trois cent soixante-huit, établis par le Comte Roger, qui, le premier, posa dans cette isle les fondemens de la féodalité. Elle y subsiste encore presque dans toute sa vigueur ; & ces Barons se vantent d'avoir su la maintenir beaucoup mieux qu'on n'a fait dans le reste de

l'Europe. Je vous ai fait connoître, Madame, en vous parlant des Barons du royaume de Naples, les abus du systême féodal : ils pourroient être les mêmes en Sicile. Les Barons de ce pays jouissent de priviléges pour le moins aussi étendus : ils ont également droit de vie & de mort sur leurs sujets ; ils profitent de leurs travaux pour se procurer des richesses, & plusieurs d'entre eux en ont d'immenses ; ils peuvent même se permettre d'autant plus facilement des vexations, qu'éloignés de la résidence du Souverain, ils auroient le moyen de les tenir secretes : il feroit difficile d'en faire parvenir la connoissance au Ministere, de les prouver à des Juges éloignés, & d'en obtenir justice. J'ignore si quelques-uns d'entre eux donnent lieu à des plaintes bien fondées. Tout ce que je sais, c'est que leurs priviléges abîment cette isle, qu'ils y étouffent l'émulation & l'industrie des habitans, & qu'il seroit à désirer que le Gouvernement mît des bornes à leur pouvoir trop étendu, & à leur jurisdiction absolue. Je dois cependant dire, à l'éloge de plusieurs de ces Seigneurs, qu'ils sont bien

éloignés de se porter à des abus tyranniques. Généreux & sensibles, ils ont naturellement en horreur l'oppression & les violences. L'éducation contribue à développer ces heureuses inclinations. Il est certain qu'elle est ici, parmi les Nobles, beaucoup plus soignée que dans le continent. Aussi leurs mœurs sont-elles plus douces, plus polies, & leurs sociétés infiniment plus agréables. Ils ont des connoissances en divers genres : mais c'est sur-tout dans la Littérature qu'ils brillent; en voici la raison.

Tout Sicilien est Poëte, parce que tout Sicilien est amoureux, parce qu'il a une imagination vive & beaucoup de sensibilité dans les organes, parce qu'il habite un pays enchanteur qui réveille sans cesse ces deux puissans mobiles de la poésie par les objets les plus rians. Le grand Seigneur comme le simple particulier, le riche comme le pauvre, le citadin comme le villageois, tous chantent les beautés de la campagne & les divins appas de leurs maîtresses; ils vont, pendant la nuit, sous leurs fenêtres, exprimer leurs transports dans des vers qu'ils composent or-

dinairement *im-promptu*, & qu'ils accompagnent du son de la guitare ou de la mandoline. On voit encore, comme au tems de Daphnis ou de Théocrite, des Bergers se disputer entre eux le prix du chant, & déposer une houlette ou une pannetiere pour le vainqueur. Ce goût, qui rend si sensibles les habitans de la Sicile aux charmes de la poésie, n'est pas nouveau. L'Histoire nous apprend que dans la malheureuse expédition des Athéniens contre Syracuse, les prisonniers trouverent des adoucissemens à leur infortune, en chantant des vers d'Euripide. Les Syracusains étoient tellement enchantés de la beauté de ces vers, qu'ils quittoient tout pour les entendre : ils rendirent même la liberté à la plupart des captifs. Jamais la poésie n'a eu un aussi beau triomphe. Je ne voudrois pas assurer qu'elle pût aujourd'hui en obtenir un semblable. La manie des vers, la rage des sonnets, qui possede tout le monde, en fait produire de bien mauvais, de bien détestables. La Nature n'agit pas ici dans ce juste milieu qui constitue les belles imaginations. Toutes les têtes sont emportées par des fougues vio-

lentes. On veut créer, & on donne dans l'extravagant : on s'extaſie pour des pointes, des jeux de mots, des penſées fauſſes. J'ai vu pluſieurs pieces compoſées par des Poëtes à grandes prétentions, & je ne les ai pas trouvées exemptes de ces défauts : mais je dois auſſi convenir que dans une Séance de l'Académie des Belles-Lettres établie à Parme, j'en ai entendu de charmantes, pleines de traits fins & délicats, particuliérement des deſcriptions champêtres, qui ne ſeroient pas indignes de Théocrite.

L'habillement des Nobles à Palerme, pour l'un & l'autre ſexe, eſt comme celui de tout le reſte de l'Europe, c'eſt-à-dire qu'on y ſuit avec empreſſement les modes Françoiſes. Le peuple a un habillement particulier, qui, dans toute la Sicile, eſt le même. Les hommes ne portent jamais de chapeaux, mais des bonnets de couleur, & ſont enveloppés d'une eſpece de cape ou capote, avec un capuchon ſemblable à ceux des Capucins. Cet uſage paroît d'abord abſurde dans un pays où la chaleur eſt exceſſive : mais quand on ſait qu'il y a des variations

continuelles dans l'air, qu'on passe brusquement du chaud au froid & du froid au chaud, le soin qu'on prend de se couvrir est très-naturel & fondé en raison. Malgré ces précautions, on n'est encore que trop souvent exposé à être saisi d'un froid subit, & à gagner une pleurésie, maladie très-fréquente en Sicile. Les femmes de la campagne ont conservé quelque chose de l'habillement Grec : elles portent un voile dont elles entourent la tête, & se ceignent d'une large ceinture. La ressemblance entre les anciennes Siciliennes & celles de nos jours, est encore assez frappante. On rencontre souvent, sur-tout le long des côtes orientale & septentrionale, des physionomies grecques; c'est vous donner une idée de leur beauté. On vante beaucoup leur constance & leur sincérité en amour. Je suis bien persuadé que dans un climat aussi chaud, elles doivent aimer avec violence. La jalousie des hommes ne les tourmente plus tant aujourd'hui qu'autrefois, au moins parmi les personnes de qualité. Les dames de Palerme & des grandes villes jouissent de la même liberté que dans les autres pays policés de l'Europe. On ne craint

pas de recevoir les étrangers dans les maisons, & les maris semblent faire actuellement tous leurs efforts pour détruire l'idée que l'on avoit de leur jalousie.

Il en est résulté que les excès auxquels cette sombre passion portoit autrefois les Siciliens, sont devenus beaucoup plus rares. On n'entend pas parler aussi souvent d'assassinats; & je doute que l'on trouvât actuellement, comme dans les tems passés, des assassins, en quelque sorte à titre d'office, qui se chargeoient d'expédier un homme pour la valeur de cinq à six louis d'or. La dureté du Gouvernement Espagnol & la sévérité de l'Inquisition avoient beaucoup contribué à jeter de la méfiance dans la nation, & à multiplier ces crimes atroces : mais depuis qu'elle a été délivrée de l'un, & qu'elle a mis des bornes à la jurisdiction de l'autre, les esprits se sont bien adoucis; la grossiéreté, la férocité même qu'on reprochoit aux habitans, deviennent moins sensibles; & si l'on en reconnoît encore quelques traces dans le peuple, toutes les classes qui sont au dessus en sont

presque entiérement dégagées. Ce qu'on appelle ici, comme à Naples, *la Civilta*, c'est-à-dire, la Bourgeoisie, se distingue, à l'exemple de la Noblesse, par des manieres aisées & polies.

Il faut cependant convenir que la violence & l'impétuosité font toujours la base du caractere des Siciliens. Un sel âcre, dit un Auteur qui paroît les bien connoître, agit sans cesse dans leurs nerfs; & rien n'est si commun en Sicile, qu'une maladie qu'on nomme *Umori salsi*, humeur salée; ce qui pourroit bien au reste n'être qu'une suite de la façon dont ils vivent, & sur tout des excès qu'ils font en sucreries. Quoi qu'il en soit, cette âcreté d'humeurs les rend inquiets, impatiens; & cette disposition, jointe au feu immodéré qu'ils portent au dedans d'eux, se manifeste souvent par les actes les plus violens. C'est sur-tout dans les premiers momens qu'ils sont terribles: ils sont alors capables de tout. Il est toujours dangereux de les contredire, encore plus de les irriter. J'ai vu un homme grave qui faisoit à la vérité des remontrances un peu vives à un jeune homme. La colere étoit peinte sur le visage de celui-ci. Finissez, dit-il,

ſans quoi je pourrois bien vous manquer de reſpect. Je demandai à quelqu'un, en quoi pouvoit conſiſter ce manque de reſpect : mais ce jeune homme, me dit-on, auroit bien pu donner au moniteur quelques coups de coutèau. On accuſe encore les Siciliens d'être portés à l'indolence, à la molleſſe, à la volupté, à cet eſprit de ruſe & d'artifice, dont les nuances paroiſſent devenir plus ſenſibles à meſure qu'on avance dans le midi. Ces vices ont donné lieu à un proverbe qu'on entend répéter à tous les Italiens : *Omnes Inſulani mali, Siculi autem peſſimi :* tous les Inſulaires ſont méchans ; mais les Siciliens ſont les plus méchans de tous. On doit néanmoins obſerver que la rivalité, la jalouſie, la haine, peuvent infiniment contribuer à exagérer ces vices, ſurtout de la part des Napolitains, qui déteſtent les Siciliens, & qui en ſont déteſtés à leur tour. Mais ils devroient également rendre juſtice à leurs qualités. On ne peut diſconvenir que ces Inſulaires n'en aient d'excellentes. Ils ſont ſobres, généreux, empreſſés à exercer l'hoſpitalité envers les étrangers. Leur caractere ardent, qui les

jette quelquefois dans des écarts nuisibles à la Société, les rend aussi capables d'une grandeur d'ame, d'une fermeté, d'une constance, d'une fidélité, dont on pourroit tirer le plus grand parti. Ce sont des vertus Grecques & Romaines qui se sont transmises aux Siciliens, & dont le récit paroît incroyable à des peuples dégradés par la servitude. Je pourrois en citer plusieurs traits. Je ne rapporterai que le suivant, que je viens de lire dans un Auteur moderne : c'est un bel exemple d'un véritable amour mis à la plus forte épreuve.

» Un Prince, d'une des premieres » familles de Palerme, vivoit depuis » quelque tems dans un commerce » secret & très-intime, avec une de- » moiselle de même condition que lui. » Cette intrigue aboutit au mariage, » mais un peu tard, puisque la dame » accoucha d'un fils deux mois après » les noces. La honte, dans un pays » où les impressions de l'honneur sont » si fortes, le désir de se mettre à » couvert des propos que cet événe- » ment feroit tenir à toute la ville, » l'espoir enfin de voir bientôt d'autres

» enfans succéder à celui-ci, engagerent les deux époux à le soustraire » à la connoissance du public, & à » remettre le soin de son éducation » & de sa subsistance à un paysan. La » chose demeura secrete jusqu'au moment que la mere, se voyant à » l'article de la mort, se crut obligée, pour l'acquit de sa conscience, » de révéler tout le mystere. On fit » aussi-tôt revenir de la campagne ce » fils, qui parut plus étonné que réjoui de son changement d'état. Il » déclara d'abord qu'il ne s'y soumettroit qu'à condition qu'on lui permettroit d'épouser une paysanne » charmante qu'il aimoit. Cette demande n'ayant pas pu lui être accordée, il renonça à toutes ses prétentions en faveur de son frere, & » reprit joyeusement l'état dans lequel » il avoit été élevé. Il y vécut content avec l'objet de sa tendresse, » dans une obscure, mais heureuse » médiocrité «.

On reproche aux Siciliens d'être fort superstitieux. Cet excès, dans la pratique de la Religion pour laquelle ils sont d'ailleurs très-zélés, leur est

commun avec tous les Italiens. Ce qui leur eſt commun encore avec eux, c'eſt la quantité de Prêtres, de Religieux & de Religieuſes : on en compte environ quatre-vingt mille. Ce nombre eſt aſſurément exceſſif dans un pays où la population ne va guere au delà de douze cent mille ames : mais pluſieurs cauſes contribuent à multiplier tous ces célibataires : d'abord la pareſſe des habitans ; ils ſont diſpenſés de travailler en embraſſant l'état eccléſiaſtique : en ſecond lieu, les priviléges qu'on leur accorde ; ils ſont exempts des droits d'entrée pour les marchandiſes & pour les denrées de leurs terres. Cette exemption, il eſt vrai, ne regarde que ceux qui n'ont pas aſſez de bien pour ſubſiſter, eux & leurs familles ; mais il eſt peu de perſonnes qui ne prétendent être dans ce cas. Ainſi il n'y a preſque point de famille qui n'ait un Prêtre, pour pouvoir jouir de cette franchiſe ; & les familles qui n'en ont pas, achetent ce privilége des Prêtres qui ne peuvent point réclamer des parens. Le nombre en eſt aſſez conſidérable, à cauſe de la multitude d'enfans naturels qu'on trouve

dans toute l'isle. La plupart de ces enfans se font Prêtres ou Moines, & obtiennent aisément des dispenses. Troisiémement, les loix féodales qui accordent tout à l'aîné, forcent les cadets & les filles, qui ne peuvent prétendre à aucune succession, à se dédommager, par les biens ecclésiastiques, de cette exclusion barbare. De là le grand nombre de personnes, même de qualité, qu'on trouve dans les maisons religieuses, sur tout parmi les Théatins & les Jésuites, les deux corps les plus distingués. Enfin, les grandes richesses du Clergé sont un attrait bien puissant pour une infinité d'individus. On prétend qu'il possede près d'un tiers des terres de l'isle. Il est vrai que le partage est assez inégal, Le Clergé séculier en possede la plus petite partie. Il n'y a que trois Archevêques & huit Evêques ; & ce n'est pas beaucoup pour un pays si rempli de villes. Les autres bénéfices sont d'un revenu médiocre, en petit nombre ; & les postulans sont très-multipliés. Aussi la plupart des Prêtres séculiers sont-ils dans une misere ignominieuse pour leur état ; ils ne jouissent

d'aucune conſidération : elle eſt toute réſervée pour les Moines, qui ont en général des biens très-conſidérables, qui les augmentent ſans ceſſe, qui dominent ſur tout le monde, & par leurs intrigues, & par les ſervices même qu'ils rendent. Leurs égliſes ſont à peu près les ſeules fréquentées ; ils ſont les ſeuls qui prêchent, qui confeſſent & qui rendent tous les ſecours ſpirituels : ils ſont même preſque les ſeuls qui parviennent aux places éminentes. Le Roi leur confere, pour l'ordinaire, les évêchés, les abbayes, les prieurés, & les autres bénéfices auxquels il nomme ; & c'eſt la raiſon pour laquelle tant de gens s'empreſſent de ſe jetter dans ces aſiles, qui, au pis-aller, ſont bien propres à entretenir leur fainéantiſe & leur indolence.

Selon l'opinion de bien des perſonnes ſenſées, la multitude innombrable de gens de Loi qui ſe trouvent dans cette iſle, n'eſt pas un moindre fléau pour elle. Les Loix féodales ſont naître des procès à l'infini ; & comme la nation aime beaucoup la chicane, les Avocats & les Procureurs ne manquent pas de profiter de ce goût général

pour ruiner les plaideurs & s'enrichir à leurs dépens. On compte plusieurs Tribunaux établis à Palerme. Le Vice-Roi préside à tous; il nomme à toutes les charges municipales & militaires; &, comme Capitaine-Général, il commande toutes les troupes de terre & de mer. Il est assisté d'un Ministre, qu'on appelle Consulteur, & qui doit être Jurisconsulte, parce qu'il se trouve de droit dans tous les Tribunaux, & prend particuliérement connoissance des causes fiscales, en qualité de défenseur & de protecteur du trésor royal. Le Tribunal de la grande Cour Royale est le premier de tous. Il connoît, en derniere instance, de toutes les causes civiles & criminelles, & est composé d'un Président à vie, d'un Avocat Fiscal & de six Juges qui changent tous les deux ans. La Chambre Royale dirige l'administration de tous les revenus du Roi. Le Tribunal de *la Giunta* exerce, à Messine, la même jurisdiction que la Chambre Royale à Palerme : il décide encore des différens entre les Tribunaux de l'Eglise. Le Consistoire juge les causes qui, par voie d'appel ou de révision, y sont

portées d'après les deux premiers Tribunaux. J'ai déjà parlé du Tribunal de la Monarchie, par lequel les Officiers du Roi, en sa qualité de Légat né du Saint-Siége, décident de toutes les causes ecclésiastiques. Enfin il existe le Tribunal de la Croisade, établi pour recevoir l'argent que le Roi retire des permissions qu'il accorde de manger du laitage & des œufs pendant le Carême, en vertu des Bulles données par les Papes. L'Archevêque de Palerme est Commissaire-Général de ce Tribunal, auquel ressortissent les Tribunaux subalternes de toutes les villes de l'isle, & même de Malte. Ces dispenses produisent annuellement une somme de 525,000 livres, destinée à l'entretien des galeres & des schebecs, pour garder les côtes & les défendre contre les Corsaires.

La ville de Palerme a des Magistrats particuliers. Le Capitaine-Justicier, Chef de la Noblesse, rend la justice criminelle. Cette charge, quelque importante qu'elle soit, le cede à celle de Préteur, chargé de l'administration de la ville & des provisions. Il est député du royaume, chef de l'ordre domanial dans le Parlement, & jouit de

toutes

toutes les prérogatives du Vice-Roi, pendant son absence. Le Roi nomme tous les ans à cette place extrêmement briguée. La Cour Capitanale & Prétorienne, composée de trois Juges, citoyens de Palerme, est le Conseil du Capitaine-Justicier & du Préteur, dans leurs affaires respectives. On s'occupe principalement dans le Sénat, de ce qui concerne la police des grains & des vivres. Le Préteur est à la tête de ce Tribunal, formé de six Praticiens, que le Roi change tous les ans.

Les loix de la Sicile consistent principalement dans les réglemens que le Parlement propose, & qui, revêtus de la sanction royale, sont regardés comme les loix fondamentales de l'Etat. On les appelle *Constitutioni e Capitoli del Regno*. Outre cela, on a le Droit Romain, les Loix royales, & les Coutumes des villes, qui servent de regle pour les procédures. Toutes ces Loix ont été recueillies dans des volumes *in-folio*. Celles qui concernent les criminels, n'ont pas cette barbarie qu'on peut reprocher à des pays qu'on regarde comme plus policés que la Sicile. Il est permis à tout le monde de les visiter

dans les prisons. Ceux qui sont arrêtés pour dettes, peuvent se retirer tous les soirs chez eux. Les femmes peuvent passer la nuit avec leurs maris, qui, pour des crimes plus graves, sont retenus en prison. Si les prisons de cette isle n'avoient pas été un point insensible du globe pour Montesquieu, il n'auroit pas manqué de rapporter cet usage au climat, qui rend les Siciliens très-amoureux. Les coupables condamnés à mort, ne sont pas effrayés, pour l'ordinaire, à la vue des supplices : ils meurent avec une constance Romaine, & haranguent le peuple. Le Bourreau, habillé moitié vert, moitié jaune, est obligé de les exécuter avant le coucher du soleil. S'ils sont bien vîte expédiés, le peuple bat des mains, pour applaudir le Bourreau de s'être bien acquitté de son devoir.

Les troupes de terre, tant infanterie que cavalerie, sont ordinairement sur le pied de dix mille hommes : mais en cas de besoin, on peut les augmenter jusqu'à vingt-deux mille. Pour les revenus, ils ne montent pas au delà de neuf millions de livres : ils consistent principalement dans les impositions sur les terres, les dons ordinaires & extraordinaires,

is anciens dons gratuits, les fermes,
gabelles, les droits & traites. La plus
nde partie eſt employée à payer les
ibunaux, à entretenir le Vice-Roi,
forteresses, les garniſons, &c. Les
is que tous ces objets demandent étant
luits de la ſomme, on peut juger
: le reſte, qui entre dans les coffres
Roi, n'eſt pas bien conſidérable.
uis il ſeroit facile, en opérant même
bien de l'Etat, de porter ces reve-
; beaucoup plus haut. Il ne faudroit
exciter l'induſtrie des habitans, pour
:r le plus grand parti des richeſſes que
Nature libérale donne dans ce pays. Je
répéterai pas ici ce que j'ai dit de ces
oltes abondantes en blé, qui avoient
:, avec raiſon, appeler la Sicile, par
Romains, *le Grenier de Rome*; de
variété prodigieuſe des fruits, des
s excellens, de l'huile, des cannes à
re, des mûriers en grand nombre
ır la nourriture des vers à ſoie, de la
nne, du ſafran, enfin des ſimples
plus rares. J'ajoute que les pâturages
plus gras ſont arroſés d'une immen-
d'eaux de ſource, dont quelques-unes
t minérales & ſalutaires pour la gué-
ın de différentes maladies; que les

bêtes à laine & à corne s'engraissent tellement, qu'on est, en certains endroits, obligé de les saigner, pour qu'elles ne suffoquent pas; que les chevaux, anciennement très-renommés, sont encore d'une belle espece; que les montagnes renferment des mines de plomb, de fer, de cuivre, peut-être d'or & d'argent; qu'on trouve des carrieres de marbre de plusieurs sortes différentes, une infinité de porphyres, de jaspes, de béril, des émeraudes, des agates, & autres pierres précieuses; que l'isle abonde en alun, en vitriol, en soufre, en salpêtre; que les mers sont très-poissonneuses, & qu'il y a plusieurs especes de poissons d'un goût exquis, tels que l'empereur ou *spada*, le thon, les anguilles, & sur-tout celles du Phare.

Cependant, au milieu de cette abondance de toutes choses, le peuple est dans la misere. Le commerce, qui pourroit dominer sur tout le Levant, est presque réduit à rien, à l'exception du blé, dont on exporte, année commune, trois cent mille salmes, chaque salme valant environ cinq setiers de Paris. Encore n'en revient-il qu'un profit médiocre aux cultivateurs, qui n'ont pas le

droit de le vendre eux-mêmes : ils sont obligés de le donner à leurs Seigneurs sur le pied de la taxe. Ceux-ci sont obligés, à leur tour, de le faire porter dans des magasins appelés *Caricatori*, qui tous se trouvent au bord de la mer. On compte cinq magasins royaux, Girgenti, Sciaccia, Alicata, Jermini, & Castel-a-Mare : le blé y est reçu & conservé par des Officiers du Roi, qui prélevent des droits considérables : ils prennent deux grosses salmes sur chaque cent ; mais ils se rendent cautions de la bonté de la denrée, tandis que dans deux autres magasins qui ne sont pas royaux, Siculiana & Terra-Nuova, où l'on ne prend que deux petites salmes, valant un dixieme de moins, on n'est pas à l'abri des fraudes. On doit encore remarquer que, comme il n'y a point de chemins faits en Sicile, & que tout doit être transporté à dos de mulet, le transport du blé y est très-cher ; ce qui, réuni aux autres difficultés que le cultivateur éprouve, le dégoûte d'un travail infructueux pour lui-même, & l'empêche de retirer le double & peut-être le triple des moissons actuelles.

Palerme, qui, avec Messine, est

l'entrepôt de tout le commerce extérieur de la Sicile a peu, ou même point de grands Négocians nationaux. Ce sont les Génois qui l'ont envahi presque entiérement. Leur pavillon est le plus connu dans le port. Ils exportent toutes les productions du pays, & importent toutes les marchandises étrangeres. Le Sicilien voit ainsi passer ses propres richesses dans des mains étrangeres : il végete dans l'indolence, & se détruit lui-même insensiblement. La population, autrefois si nombreuse, est allée depuis long-tems toujours en diminuant. Selon une carte de la Sicile, faite en 1714, & refaite en 1744, laquelle indique exactement le nombre des habitans en chaque endroit, on voit qu'il n'y avoit, à cette derniere époque, que deux cent soixante-huit mille cent soixante-trois feux, qui s'expliquent ici à la lettre, c'est-à-dire, par autant de familles. En comptant environ quatre individus par chaque feu, le total ne monte qu'à un million cent vingt-trois mille cent soixante-trois habitans. La Nature néanmoins semble favoriser la population d'une maniere spéciale dans ce pays. Les femmes y sont d'une fé-

condité ſinguliere. Il n'eſt pas rare d'en voir, ſur-tout à Palerme, qui ont eu juſqu'à vingt-huit enfans. A quoi donc faut-il attribuer le dépériſſement de l'eſpece humaine? A la conſtitution vicieuſe de l'Etat, aux loix féodales, au partage inégal des biens, dont la plus grande partie eſt poſſédée par les Seigneurs & par les Moines, à la multitude exceſſive des célibataires qui vont engloutir dans les cloîtres les générations futures, à l'influence du gouvernement Eſpagnol qui a tout engourdi. Qu'on donne de bonnes loix à la Sicile, & l'on verra ce pays, ſi beau, ſi vaſte, ſi fertile, monter rapidement au même degré de richeſſes, de puiſſance, de gloire où il étoit anciennement parvenu. Il ſemble n'attendre que le génie d'un Légiſlateur.

C'eſt à Palerme que j'ai terminé, Madame, mes courſes dans la Sicile. Je n'ai pas vu le reſte de la côte ſeptentrionale juſqu'au Phare. Toutes mes connoiſſances ici m'ont aſſuré qu'elle n'offre rien de bien intéreſſant. L'agriculture y eſt très-négligée, & aucun monument antique digne de curioſité ne s'y eſt conſervé. On n'y trouve que très-peu de villes; & les plus conſidé-

rables, telles que Céfalu, Patti, Milazzo & Termini, ne méritent pas grande attention. J'aurois bien plus désiré de parcourir l'intérieur de l'isle; mais je vous avoue que j'ai été effrayé de la difficulté des chemins qu'on m'a dit être impraticables en plusieurs endroits, sur-tout dans cette saison. S'il faut en croire un Voyageur qui prétend connoître cet intérieur, » il est » moins déchu de son ancien état, que » les côtes : il a même beaucoup gagné » sur ce qu'il étoit du tems de Strabon. » Les guerres, qui ont tant ravagé les » côtes, l'ont épargné. Les ennemis » ont toujours attaqué les villes situées » sur les côtes; & après que celles-ci » furent désolées & détruites, celles » de l'intérieur du pays changerent de » maître, sans éprouver le fléau de la » guerre, parce que les villes dépen- » dantes reçoivent, sans résistance, les » maîtres que les métropoles ont reçus » après s'être ruinées en leur résistant. » Outre cela, durant ces guerres, quan- » tité d'habitans des villes se réfugioient » dans les terres avancées & dans les » montagnes de l'intérieur : ainsi la po- » pulation s'y maintenoit, tandis qu'elle

» dépérissoit sur les bords de la mer.
» De plus, les Barons qui possédoient
» des terres dans l'intérieur, en fai-
» soient des asiles pour les scélérats des
» grandes villes assises sur les côtes, où
» il se commettoit, comme il arrive
» toujours, plus de crimes qu'à la cam-
» pagne. Enfin, quantité de personnes,
» qui, après les guerres, après les im-
» pôts, & après les duretés de chaque
» nouveau maître, ne pouvoient plus
» soutenir le luxe & les autres inconvé-
» niens des grandes villes, se sont reti-
» rées dans les petites, dans les bourgs
» & dans les villages du milieu de l'isle.
» Il y a plusieurs terres seigneuriales,
» où l'on compte depuis douze jusqu'à
» cinquante mille ames. La ville de Ni-
» cosia, qui est au milieu des montagnes
» de la vallée de Demona, renferme
» plus de vingt mille ames, tandis que
» Messine, qui est la capitale de cette
» province, en contient à peine autant,
» malgré la beauté de sa situation & la
» commodité de son port. La ville de
» Piazza, dans la vallée de Noto, a dix-
» huit mille habitans : ainsi sa popula-
» tion surpasse celle de Catane, la prin-
» cipale ville de cette vallée. Il en est

» de même de plusieurs autres ville
» l'intérieur «.

Un vaisseau Anglois, qui se tr
dans la rade de Palerme, doit p
incessamment pour Civita-Vecchia.
Capitaine m'a offert un passage : je
accepté avec plaisir, parce que d
je serai très à portée de visiter t
la Toscane.

Je suis, &c.

A Palerme, ce 10 Décembre 17



LETTRE CCCLVIII.

LA TOSCANE.

QUATRE jours de navigation m'ont suffi pour me rendre de Palerme à Civita-Vecchia. Cette ville épiscopale, sur la mer de Toscane, appartient au Pape. Avant Trajan, il n'y avoit dans ce lieu, appelé *Centum Cellæ*, qu'un château magnifique, environné de très-belles campagnes. Mais cet Empereur y fit faire des jetées pour contenir la violence de la mer, & pour y construire un port. C'est un des meilleurs de l'Etat Ecclésiastique, & depuis 1741, il est libre. Les galeres du Pape s'y tiennent ordinairement. La ville est assez bien fortifiée; mais elle est très-peu peuplée, à cause du mauvais air qu'on y respire. J'en partis bientôt pour aller joindre la grande route qui conduit de Rome à Florence. Viterbe est la premiere ville que je rencontrai. Elle est encore du domaine du Pape, & la capitale de la province qu'on

appelle le Patrimoine de Saint Pierre. Les maiſons bien bâties, les rues pavées de larges dalles, la cathédrale où ſont enterrés ſix Papes, le palais, l'hôtel de ville, la place & les fontaines ornées avec goût, tout rend cette ville une des plus remarquables & des plus jolies de l'Etat Eccléſiaſtique : elle eſt ſituée au pied de l'ancien mont Cyminus, auquel elle a donné ſon nom, & formée des débris d'anciennes cités Etruſques, détruites par les Lombards. Les environs ſont couverts de maiſons de campagne très-belles, appartenantes à des Cardinaux & aux premieres Maiſons de Rome.

Monteſiaſcone, capitale des anciens Faliſques, & ſituée ſur une haute montagne, eſt célebre par ſes bons vins muſcats, & par l'épitaphe d'un Prélat Allemand, de la famille des Fugger établis à Ausbourg, & que l'on a nommé ici de Foucris. Quand il voyageoit, il avoit coutume de ſe faire précéder par un de ſes domeſtiques, qui goûtoit le vin des cabarets, & qui écrivoit ſur la porte de celui où il avoit trouvé le meilleur, le mot *eſt*. Il trouva celui de Monteſiaſcone ſi excellent,

qu'il écrivit trois fois le mot *eſt* en gros caractere ſur la porte du cabaret où il s'étoit arrêté. Le maître fut du goût du domeſtique, & but une ſi grande quantité de vin, qu'il en mourut ſur la place. On l'enterra dans l'ancienne égliſe de *San Flaviano*, & le domeſtique fit graver ſur ſa tombe ces paroles, *eſt*, *eſt*, *eſt*. *Propter nimium eſt*, *Johannes de Foucris*, *dominus meus*, *mortuus eſt*. Il deſtina encore la dépouille de ſon maître à une fondation annuelle de deux barrils de vin, que l'on alloit répandre ſur la tombe tous les mardis après la Pentecôte. Cet uſage a duré pendant long-tems : mais le Cardinal Barberigo, Evêque de cette ville, a converti, dans ce ſiecle, le prix de ce vin à l'achat de pains que l'on diſtribue aux pauvres. Du reſte, le cabaret où l'on prétend que cette aventure eſt arrivée, ſubſiſte encore : il a pour enſeigne un gros homme à table, avec cette inſcription, *eſt*, *eſt*, *eſt*; & l'on a donné le nom d'*Eſt* au vin du canton, dont l'excès devint ſi fatal au Prélat Allemand.

La ville de Bolſena, preſque entiérement ruinée, & dont on a transféré

le siége épiscopal à Orvieto, n'est remarquable que par le miracle du corporal ensanglanté à la fraction de l'hostie, pour convaincre un Prêtre qui doutoit de la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie. Ce fut à l'occasion de cet événement que le Pape Urbain IV, qui en étoit témoin, institua la Fête-Dieu, qu'on célebre depuis chaque année. Bolsena est bâtie sur les bords d'un lac très-poissonneux du même nom, qui a environ trois lieues de diametre, & dans lequel on voit deux petites isles habitées, l'une appelée Martina, & l'autre Bisentina. La célebre Reine Amalasonte, mere d'Atalaric, Roi des Goths, fut enfermée dans la premiere, & mise ensuite à mort par les ordres de Théodat. Aquapendente tire son nom d'une cascade naturelle qui tombe d'un rocher, sur lequel cette petite ville est située, dans la province d'Orvieto, l'une des treize provinces de l'Etat Ecclésiastique. Radicofani a long-tems appartenu aux Papes : c'est aujourd'hui la premiere place des Etats de Toscane. Tout consiste dans un château que sa position, sur une montagne élevée, met

encore plus à l'abri de toute insulte, que ses fortifications qui tombent en ruines. Jusque-là la route que l'on fait en grande partie sur les montagnes de l'Apennin, en venant de Rome, n'est véritablement intéressante que pour un Naturaliste. On trouve sur ces montagnes plusieurs volcans éteints, de la lave, des substances vitrifiées, des pierres ponces, & d'autres indices de l'existence de ces volcans. La montagne même sur laquelle est le château de Radicofani, n'est qu'un rocher volcanique, élevé, isolé, environné de tous côtés de marne, & composé de différentes sortes de laves. Montepulsiano n'en est pas éloigné. Cette ville épiscopale, bâtie près de la riviere de Chiana, anciennement le *Clanis*, est renommée par ses bons vins. Elle a vu naître Ange Politien, un des Savans qui ont le plus contribué, par leurs Écrits, au rétablissement des Lettres en Europe, & le célebre Cardinal Bellarmin, neveu, par sa mere, du Pape Marcel II. De là jusqu'à Sienne, le trajet est fort court.

Les environs de cette ville sont très-fertiles & très-bien cultivés; les cam-

pagnes sont riantes, & les habitans vifs & enjoués. La ville elle-même, située dans les montagnes de l'Apennin, est une des principales de la Toscane. Selon l'opinion la plus commune, elle doit son origine aux Gaulois Sénonois, lorsqu'ils pénétrerent en Italie sous la conduite de Brennus. Quoi qu'il en soit, elle devoit être anciennement très-considérable, puisque les Etruriens la comptoient parmi leurs douze cités principales. Les Romains y envoyerent, du tems d'Auguste, une colonie sous le nom de *Sena-Julia*. Après la chute de l'Empire Romain, divers Tyrans s'en emparerent : mais elle brisa leur joug, & s'érigea en République libre & indépendante, qui se soutint contre les forces de Florence & de Pise. Elle devint dès-lors célebre par le nombre de ses habitans, par leur industrie, par leur commerce, & par leurs richesses. Mais la manie d'innover dans le gouvernement, porta la premiere atteinte à leur liberté. En 1200, ils avoient établi un Conseil des Neuf, qui fut bientôt cassé. Les intrigues de quelques particuliers le firent rétablir quelques ans

nées après. Il se trouva parmi eux un homme adroit & ambitieux, qui se rendit maître des affaires : c'étoit Pandolfo Petrucci. Usurpateur de la liberté de sa patrie, il laissa son espece de souveraineté à ses descendans, qui ne la retinrent qu'autant de tems qu'ils furent en état d'étouffer les divisions entre la Noblesse & le peuple. Elles éclaterent enfin au point, que les mécontens appelerent des Princes étrangers pour soutenir leurs prétentions. Les Espagnols s'en rendirent d'abord les maîtres, ensuite les François commandés par le brave Montluc, qui y fut bientôt assiégé par une armée nombreuse. Il se défendit pendant dix mois, avec le courage le plus intrépide, quoiqu'il n'eût que peu de troupes, la plupart étrangeres, peu de vivres & de munitions, & ne se rendit qu'après avoir obtenu la capitulation la plus honorable & la plus sûre pour la garnison & pour les habitans. Il exigea encore qu'il se retireroit librement sans signer le traité, ne voulant pas, disoit-il, qu'on vît jamais le nom de Montluc dans aucune capitulation. Philippe II, Roi d'Espagne, étant maître paisible de Sienne,

la céda, avec ſes dépendances, en 1557, à Côme I de Médicis, Grand-Duc de Toſcane, ſous la clauſe de la tenir de lui en fief. Quelque doux qu'ait été l'empire des Princes de la Maiſon de Médicis, Sienne s'eſt dépeuplée peu à peu, en perdant ſa liberté. Les factions ont ceſſé ; mais la langueur & l'inſouſiance ont ſuccédé à l'amour de la patrie. On y comptoit plus de cent mille habitans : elle n'en a pas aujourd'hui vingt mille. Quoique ſoumiſe aux Grands-Ducs de Toſcane, on y a cependant laiſſé ſubſiſter une ombre de ſes droits républicains. Elle a conſervé des Sénateurs, un Capitaine du peuple, & des Juges particuliers.

Sienne eſt bâtie ſur le penchant d'une montagne, dans laquelle on a creuſé des ſouterrains qui ſont fort curieux. Pluſieurs maiſons avec des jardins, ſont adoſſées à cette montagne, ce qui en rend l'aſpect fort agréable. Mais cette poſition rend les rues de la ville inégales & tortueuſes ; & comme elles ſont pavées de briques poſées ſur champ, il arrive ſouvent qu'elles ſont mal-propres. La plupart aboutiſſent à une place qui eſt au centre de la ville, & la ſeule qu'on ait pu y ménager. On l'appelle *la*

Piazza del Campo. Elle eſt entourée, en grande partie, de portiques couverts, du palais de la Seigneurie, ou hôtel de ville, bâtiment décoré de fort bons tableaux, & de quelques principaux édifices. Sa forme intérieure reſſemble à une coquille. Tout à l'entour on a pratiqué une terraſſe aſſez large pour laiſſer paſſer les voitures, & où le peuple peut ſe placer comme ſur un amphithéatre, lorſqu'on donne quelque ſpectacle dans la place. Les plus fréquens ſont ceux de la courſe & de la lutte des *Pugni* ou des coups de poings. Ce vilain jeu expoſe ſouvent les plus foibles à ſe retirer avec les yeux pochés & des contuſions au viſage. On inonde la place, quand on veut, par le moyen d'une fontaine abondante, revêtue de marbre, ornée de ſtatues, & ſituée à une des extrémités. Malgré l'ancienneté de la ville, on n'y trouve point de monumens antiques. Pluſieurs bâtimens, revêtus de marbre, annoncent une certaine magnificence; mais c'eſt dans le goût gothique : ils n'approchent pas de ceux de Florence.

Le plus beau ſans contredit, & le

ſeul vraiment beau, eſt la cathéd
Après Saint Pierre de Rome, c'eſt
difice le plus curieux en ce genre. Q
que gothique, ce vaſte vaiſſeau
très-majeſtueux. Il fut commencé
le treizieme ſiecle, par Giovann
Piſa, & achevé en 1333 par Ago
& Agnolo, habiles Architectes
nois. Je ne finirois pas, Madame, ſ
treprenois de vous en faire la de
tion. Il me ſuffira de vous dire
cette égliſe eſt revêtue, en deho
en dedans, de marbre noir & bl
que le portail eſt percé de trois
avec un ordre de colonnes bien
tendu, & chargé dans la partie
rieure d'une multitude de ſtatue
buſtes, de pointes ou campanille
thiques, d'arabeſques, & d'autre
nemens de ce genre, dont plusieu
été dorés; que la voûte de l'int
eſt azurée; qu'à chaque pilier ſo
ſtatues d'Apôtres & de Papes
nois, en marbre blanc, plus gr
que le naturel; que la coupole eſ
tenue par des colonnes de marb
maître-autel composé de diffé
eſpeces de marbre d'un très-bea
vail, ainſi que le tabernacle de l

doré, & les grands candelabres qui sont au devant. Une des choses les plus singulieres, c'est une suite de bustes de Papes ou d'Anti-Papes en terre cuite, que l'on voit autour de la nef, sur une espece de galerie. Ils sont au nombre de cent soixante-dix, & finissent à Alexandre III. La chapelle Chigi est d'une magnificence que rien n'égale. Construite par les ordres du Pape Alexandre VII, elle est incrustée en grande partie de lapis-lazuli, avec des ornemens de bronze doré, sur les dessins du Cavalier Bernin. La coupole est soutenue par des colonnes de marbre vert; & dans quatre niches, on a placé des statues de marbre blanc, dont deux très-belles, la Magdeleine & le Saint-Jérôme, sont du même Bernin. On voit aussi dans la même chapelle, deux bons tableaux de Carle Maratte, la fuite en Egypte, & la Visitation. Mais ce qui captive sur-tout l'admiration, dans la cathédrale, c'est le pavé en mosaïque, & représentant les traits remarquables de l'ancien & du nouveau Testament, les Prophetes, les Sibylles, les Apôtres, ou d'autres sujets historiques. Le sacrifice d'Abra-

ham, le passage de la mer Rouge, & l'histoire de Moïse, qui ornent le pavé du chœur, ont été dessinés par Becafumi. L'exécution répond à la beauté du dessin. Ce sont des tableaux d'aussi grande maniere que les plus beaux de Raphaël. Une partie de l'ouvrage a été faite en 1424, & une autre en 1521. Des chef-d'œuvres de peinture & de sculpture ajoutent à la beauté de cette église. On y voit des tableaux de Pérugin, de Raphaël, de Pinturicchio, du Calabrese, &c. & des statues précieuses de Michel-Ange, de Donatelli, de Mazzuoli. On voit même dans une grande salle, appelée la Bibliotheque, à côté de la croisée à gauche, un groupe représentant les trois Graces, qu'on prétend avoir été trouvé dans les ruines de la citadelle d'Athenes, & qu'on attribue au Sculpteur Sophronisque, pere de Socrate. Cet antique, vrai ou faux, ne fait pas la gloire de l'auteur.

Je pourrois citer encore plusieurs autres églises de Sienne, décorées par des tableaux & des statues des meilleurs maîtres. Le morceau le plus remarquable est un tableau qu'on con-

e aux Dominicains : il a été peint
bois par Gui de Sienne en 1221,
ıme l'annonce l'inſcription qu'on
au bas, & repréſente la Vierge
ıt l'enfant Jéſus entre ſes bras. Le
in eſt d'aſſez bonne maniere, &
couleur encore fraîche. Les Sien-
s prétendent que ce Gui eſt le reſ-
:ateur de la peinture, & diſputent
:itre à Cimabué, à qui les Florentins
compatriotes l'attribuent de con-
: avec le reſte de l'Europe. Il eſt
:ain que le Cimabué n'eſt venu au
nde qu'en 1240 ; par conſéquent il
poſtérieur à Gui de Sienne ; mais
ui-ci n'a fait qu'un tableau au ha-
d ; & Cimabué en a pluſieurs qui
firent, de ſon tems, une grande
ıutation, & qui lui méritent juſte-
ınt la gloire d'être regardé comme
véritable reſtaurateur de la peinture
Italie. J'ai lu cependant dans la *Ve-
ıa illuſtrata* du Marquis Maffei, un
it qui prouve, ce me ſemble, aſſez
:torieuſement que la peinture, &
ème la peinture à l'huile, étoient
ercées en Italie, non ſeulement
ant Cimabué, mais encore avant Gui
Sienne. Cet Auteur rapporte, qu'il

existe à Vérone des tableaux du douzieme & du treizieme siecle, peints à l'huile & assez bien exécutés. Il prend de là occasion de s'élever contre les Ecrivains de la Toscane, qui, dans la vûe d'exalter leur patrie & de lui attribuer la renaissance de tous les Arts, ont affecté de ne pas parler des heureuses tentatives que l'on avoit faites dans d'autres pays, pour arriver au même but. On pourroit lui répondre, que c'est un malheur pour les peuples de ne pas avoir de pareils Ecrivains, parce qu'ils sont, en quelque sorte, maîtres des réputations. D'ailleurs les Toscans, témoins de la protection éclatante accordée par leurs Souverains à la peinture, de l'émulation excitée parmi les Artistes, des principes qu'ils ont créés ou perfectionnés, des chef-d'œuvres sortis de leurs mains, n'ont-ils pas eu raison de les regarder comme les restaurateurs de cet Art enchanteur?

Vous imaginez bien, Madame, que me trouvant à Sienne, je n'ai pas négligé d'aller voir la maison qu'habitoit Sainte Catherine, qui a si fort illustré cette ville, & qui n'est pas moins célebre dans l'Histoire civile que dans

celle de l'église. Née en 1347,
Teinturier nommé Jacques Benin-
, elle embrassa de bonne heure
:itut des Sœurs de la Pénitence de
t Dominique. La réputation de sa
:eté éclata bientôt. Elle fut choisie
: aller à Avignon réconcilier les
entins avec le Pape Grégoire XI;
'on assure que ce fut elle qui dé-
ıina ce Pontife à quitter cette ville,
ı fixer sa résidence à Rome. Elle
rit contre le grand schisme qui
ımençoit à se former, & mourut
.ome en 1380, âgée seulement de
te-trois ans. Le Pape Pie II la ca-
isa en 1461. Sa maison de Sienne
té convertie en une chapelle. La
grande piece est remplie de grands
eaux, où l'on voit les principales
onstances de la vie de la Sainte,
ses miracles les plus signalés. A
:, est une petite chambre dans la-
lle J. C. lui apparoissoit, & par
:iere, un cabinet où elle couchoit à
e-terre. On a revêtu d'argent les
ques sur lesquelles elle reposoit sa
. Dans un oratoire tout près de là,
:onserve le tableau du Crucifix qui

imprima les ſtigmates à Sainte Catherine. Les Magiſtrats de la ville le tiennent ſous la clef, & l'on ne peut le voir qu'avec une permiſſion expreſſe de leur part. Ces apparitions de J. C. à la Sainte étoient très-fréquentes : elle étoit inſtruite immédiatement par lui-même, & faiſoit part des converſations qu'elle avoit avec lui à ſon Confeſſeur Raimond de Capoue, Dominicain, qui fut enſuite Général de ſon Ordre. Les choſes extraordinaires qu'il apprenoit, lui donnerent des ſoupçons : il ſe méfioit de l'imagination d'une fille, que les auſtérités pouvoient enflammer encore davantage. Mais un jour qu'il étoit avec elle, il vit tout à coup le viſage de Catherine transformé en celui d'un homme de moyen âge, ayant une barbe médiocre, & dont le regard étoit ſi majeſtueux, qu'il ne pouvoit être que celui du Sauveur. Il ne fut plus alors poſſible au Confeſſeur de douter : il crut à toutes les révélations de ſa pénitente, dont il a écrit la vie.

L'hôpital de *S. Maria della Scala* eſt un édifice vaſte, bien bâti, & décoré de quelques bons morceaux de peintures

On y reçoit des malades, des pélerins, & des enfans-trouvés. Cette ville eſt le ſiége d'un archevêché, que le Pape Pie II, Æneas-Sylvius Piccolomini, qui en étoit originaire, érigea en 1459. Elle a encore une Univerſité érigée en 1357, dans laquelle eſt une bibliotheque publique. Le goût des Sciences & des Belles-Lettres eſt répandu ſi généralement à Sienne, qu'on y a formé pluſieurs Académies. Il y en a de toutes ſortes, & ſous des noms qui vous paroîtront bien bizarres, peut-être même ridicules. L'Académie des Foudroyés, ou Hébêtés, *Academia degli Intronati*, qui fut une des premieres de l'Italie, & qui joint la morale à la littérature; l'Académie des Groſſiers, *Academia degli Roſſi*, qui s'occupe ſpécialement de la poéſie dramatique; l'Académie ſans nom, *Academia degli innominati*, qui a encore pour objet les Belles-Lettres; l'Académie des Sciences, *Academia Fiſico-critica*, dont on a des Mémoires très-eſtimés; l'Académie de Botanique, *Academia degli Ardenti*. Enfin les Théologiens, les Médecins, les Juriſconſultes tiennent des aſſemblées qui ſont des eſpeces d'Académies. Tout le monde a

ici la rage d'appartenir à quelque Corps Littéraire, comme si les Sciences gagnoient beaucoup à ces associations; & tout le monde se pique d'être savant, bel-esprit, ou a des prétentions à l'être. Mais ce sont sur-tout les Improvisateurs, *Poeti Improvisatori*, qui dominent.

Savez-vous, Madame, ce que c'est qu'un être de cette espece? Représentez-vous un homme possédé du démon de la poésie, doué de la malheureuse facilité de parler en vers sur le champ, & sur toutes sortes d'objets sérieux, plaisans, héroïques, burlesques. Se trouve-t-il dans les rues, dans les promenades, sous le masque? il défie un adversaire, vomit des tirades de vers, écoute à son tour, riposte jusqu'à ce que ce combat poétique les lassant l'un & l'autre, ils se retirent applaudis ou hués par les assistans. S'il n'est pas toujours à portée d'être animé au combat par des rivaux, ou s'ils ne sont pas dignes de lui, il ne laissera pas que de se livrer à l'impression de son enthousiasme: il récitera seul des vers; & le premier inconnu qui lui proposera un sujet quelconque, lui en fera produire trois ou quatre cents tout de suite. La fureur

poétique dont il eſt tranſporté, le met hors de lui-même : on le voit ſuant, haletant, privé même quelquefois de connoiſſance. Pendant pluſieurs jours il perd l'appétit & le ſommeil, & a beſoin de meilleurs reſtaurans pour rétablir le calme dans ſes ſens agités. Vous m'avouerez que ſon Apollon lui fait payer un peu cher ſes faveurs. Ces eſpeces de fabriques à vers ambulantes, ſont fort communes dans la Toſcane, particuliérement à Sienne. On y parle beaucoup d'un Chevalier Bernardino Perfetti, qui s'acquit une ſi grande réputation dans la poéſie im-promptu, *poeſia extemporanea*, que non ſeulement il obtint les ſuffrages de ſa Patrie & de l'Académie des *Intronati*, mais qu'il reçut à Rome, dans le Capitole, la couronne de laurier en 1725. On voit dans la cathédrale de Sienne, le monument qui fut érigé à ſa gloire.

La haute idée que les Italiens ont du talent des Improviſateurs, n'empêche pas que la plupart du tems ces vers produits à la hâte, ne ſoient pitoyables. Ils peuvent plaire dans le moment; mais ſi on les écrivoit, ils paroîtroient, à coup ſûr, découſus, extravagans,

plats, ridicules, & du plus mauvais goût. Le génie a une marche bien différente : il se contente difficilement ; il corrige, il efface jusqu'à ce qu'il ait saisi le vrai, le beau, le naturel, qui semble ne se rendre qu'à des efforts multipliés. Horace sentoit bien les peines qu'il en coute pour y arriver, lui qui ne déguisoit pas la difficulté qu'il éprouvoit à faire des vers : mais voyez aussi avec quelle finesse il se moque de cette espece d'Improvisateur de son tems, qui le défioit à qui en composeroit plus promptement, & qui se vantoit d'en produire des centaines, *stans pede in uno*. Heureusement pour la ville de Sienne, elle peut se glorifier d'avoir donné naissance à des hommes d'un mérite plus réel que tous ces Improvisateurs dont elle fourmille. Je ne mettrai pas dans le nombre de ses illustres habitans, Fauste Socin, chef de la secte des Sociniens qui nient la divinité de Jésus-Christ, & qui soutiennent qu'il n'étoit qu'un homme choisi de Dieu. Mais cette ville a donné sept Papes à l'Eglise Romaine, parmi lesquels on compte les deux qui ont le plus contribué à la

grandeur & à la puissance temporelle du Saint-Siége, Grégoire VII & Alexandre III. Elle a produit d'autres personnages célebres en plusieurs genres, des Savans, de bons Peintres, d'habiles Architectes. On y voit encore aujourd'hui un assez grand nombre de gens d'un mérite réel. La Noblesse est une des plus distinguées de l'Italie. Les habitans sont affables, polis, obligeans, d'une société très-agréable. Les femmes y sont charmantes : à la blancheur du teint elles réunissent la vivacité des plus vives couleurs. Elles jouissent d'une plus grande liberté que dans aucun autre endroit de l'Italie. La prononciation de la Langue est douce, harmonieuse, & on la parle très-correctement. C'est ici proprement qu'on a lieu de dire, *Lingua Toscana in bocca Romana ;* c'est-à-dire que les habitans ont la pureté de la diction de Florence, avec l'agrément de la prononciation Romaine. Tous ces avantages joints à la beauté du climat, à la pureté de l'air, à la salubrité des eaux, à l'abondance de tous les objets de consommation, attirent beaucoup d'étrangers à Sienne, où on leur con-

ſeille de ſéjourner le plus qu'ils peuvent pour apprendre à bien parler l'italien. Ils y ſont accueillis, & ne peuvent que ſe féliciter des agrémens qu'ils trouvent dans les ſociétés.

Sienne eſt la capitale d'un pays appelé le Siennois ou l'Etat nouveau, qu'on diviſe en province ſupérieure & en province inférieure. Cette ville eſt dans la province ſupérieure. On y compte encore Caſolé, petite ville aſſez jolie, dans un canton très-fertile; Pienza, ainſi nommée par le Pape Pie II qui y avoit pris naiſſance, & qu'il érigea en évêché dépendant du Saint-Siége; Chiuſi, autrefois Cluſium, très-célebre ſous les Etruſques, & la patrie de Porſenna, non moins illuſtre par ſa grandeur d'ame que par le courage d'Horatius Coclès & de Mutius Scevola, qui combattirent contre lui, & qui ont immortaliſé les premiers commencemens de Rome. Cette ville eſt aujourd'hui dans un état fort miſérable, à cauſe d'un marais voiſin qui infecte l'air. La province inférieure eſt preſque entiérement formée du pays qu'on appelle *la Maramma*, qui occupe environ quinze lieues d'eſpace

le long de la mer, & qui est très-marécageux & fort mal-sain (1). Les villes les plus considérables qu'on y voit, sont Grosseto, évêché, & Massa, autre évêché, où l'air est si mauvais, qu'il a donné lieu à ce proverbe italien : *Massa ; guarda e passa*. Voilà Massa ; regarde & passe vîte. Tous ces endroits sont fort dépeuplés. Au sud-ouest de *la Maramma*, est le *Stato degli Presidii*, ou les Présides, petit pays qui a appartenu à l'Espagne jusqu'en 1707, qu'il fut pris par les Impériaux.

---

(1) Le Grand-Duc actuel s'occupe du desséchement de ces marais ; & ce pays commence à jouir du fruit de son active bienfaisance. L'air y est plus salubre, & le terrein plus habitable. La direction des travaux a été confiée à M. l'Abbé Ximenès, ci-devant Jésuite, habile Mathématicien, qui a fait creuser des canaux pour donner un libre cours aux eaux stagnantes, qui a élevé des digues & exécuté divers ouvrages très-solides. Pour augmenter, ou plutôt pour rétablir la population dans *la Maramma*. le Grand-Duc a promis à ceux qui voudroient s'y transporter, de leur donner des terres à cultiver, du bois pour bâtir des maisons, & de les exempter d'impôts pendant vingt ans.

Il fut cédé, par le traité de 1736, au Roi de Naples, qui y entretient un corps de troupes; & c'est pour cela qu'on lui donne le nom de *Stato degli Presidii*, ou Etat des garnisons. Il ne renferme que le territoire de la ville d'Orbitello; place assez forte, qui est au milieu d'un lac, & où l'on ne peut aborder que par une langue de terre. L'isle d'Elbe est au dessus de *la Maramma*. Elle avoit également appartenu aux Espagnols, qui la céderent au Prince de Piombino, en se réservant le *Porto Langone*, ville où le Roi de Naples entretient encore garnison depuis la paix de 1736. Le *Porto Ferraïo* appartient aux Grands-Ducs de Toscane. Cosme I, tuteur du Prince de Piombino, se fit abandonner, en 1537, cette ville avec un mille de terrein à l'entour. Il y fit construire une forteresse, qui, par les ouvrages qu'on y a ajoutés depuis, est actuellement une des plus considérables de l'Italie. L'isle d'Elbe a de riches mines de fer, qui ne s'y trouve pas par sillons, mais en grandes masses, dans une montagne de granit, où cent cinquante ouvriers travaillent constamment.

Indépendamment de cette isle, dont la plus grande partie dépend du Prince de Piombino, il possede encore vis-à-vis, dans le continent, la principauté de ce nom, qui étoit autrefois sous la domination de l'Espagne, & qui, après avoir passé depuis à quelques Maisons particulieres, appartient aujourd'hui au Duc de Soria, de la Maison de Buoncompagno, de Naples. Son Souverain, sous la protection duquel elle la possede, entretient une garnison dans la ville, appelée également Piombino, où est le siége d'un évêché : elle est assez grande, mais en mauvais état.

La route de Sienne à Florence, qui n'en est éloignée que de onze lieues, est une des plus belles de la Toscane. On ne fait, il est vrai, que monter & descendre, à travers une suite de collines presque continuelles : mais le pays est fertile & bien cultivé ; & le mélange de vignes, d'oliviers, de terres labourées, de toutes sortes d'arbres, & de jolies maisons de campagne, forme des points de vue rians & très-variés. Je vous avoue, Madame, qu'à l'approche de Florence, je ne pus me défendre de l'impression qu'excite l'idée

du grand & du beau. Cette ville est la nouvelle Athenes : elle renferme les chef-d'œuvres les plus précieux en architecture, en peinture, en sculpture; elle a produit de grands hommes dans tous les genres; elle est la patrie des Sciences & des Arts; elle a le plus contribué à leur renaissance. Je ne connois pas, dans l'Histoire moderne, de ville plus intéressante que celle-ci. Rome même lui doit en partie sa gloire actuelle. Léon X & Clément VII, héritiers des lumieres de la Maison de Médicis, de laquelle ils descendoient, sont les deux Papes qui ont travaillé avec le plus de succès à rétablir, à embellir cette capitale du Monde, à y ranimer le goût des Arts, éteints pendant si long-tems dans les siecles de barbarie.

Florence, en italien *Firenze*, est bâtie sur l'Arno, qui la divise en deux parties inégales, & que l'on y passe sur quatre ponts. La situation est magnifique. La ville est entourée de montagnes & de collines couvertes de villages, de maisons de campagne, de champs d'oliviers, & d'arbres fruitiers de toute espece. Elle a deux lieues de

tour, & eſt partagée en quatre quartiers principaux, connus ſous le nom de Sainte-Croix, Saint-Jean, Sainte-Marie la Nouvelle, & le Saint-Eſprit. Trois ſont à la droite de l'Arno; le quatrieme eſt à la gauche. Les maiſons ſont bien bâties, les rues belles & larges, bien pavées de grandes pierres, & entretenues dans une extrême propreté. On y compte ſept portes, dix-ſept places, dix fontaines, deux pyramides, cent ſoixante ſtatues publiques, cent cinquante égliſes, dont quarante-huit ſont paroiſſiales, ſoixante couvens de filles, vingt-huit de Religieux cloîtrés, plus de cent confréries, pluſieurs conſervatoires pour les enfans pauvres & les mendians, divers hôpitaux pour les malades & les pélerins. La population monte de ſoixante-ſeize à quatre-vingt mille habitans: elle étoit autrefois bien plus conſidérable, puiſqu'on dit que, lorſque les Médicis parvinrent à s'en rendre les maîtres, il y en avoit trois fois autant. Mais alors on y faiſoit un commerce très-conſidérable. Cette ville eſt encore le ſiége d'un archevêché, d'une Univerſité floriſſante, la réſi-

dence des Grands-Ducs, la capitale de la Toscane. Enfin, de quelque maniere qu'on l'envisage, on a raison de l'appeler Florence la belle; & peut-être cet Espagnol, qui disoit, pour donner idée de sa beauté, qu'on ne devoit la laisser voir que le Dimanche, n'employoit-il pas une métaphore trop outrée.

S'il faut en croire certains Auteurs, Florence fut fondée par Hercule le Libyen; d'autres prétendent que c'étoit une ancienne ville des Etrusques, ou Tyrrhéniens, divisés en douze peuples qui habitoient douze villes principales, dans une étendue de pays beaucoup plus grande que n'est la Toscane actuelle, puisque l'Etrurie s'étendoit depuis la Lygurie jusqu'au pays des Sabins, & au Latium dont elle étoit séparée par le Tibre. Les Etrusques, que les Romains appelerent Toscans, avoient des connoissances assez profondes des Arts. Les idoles, les instrumens de sacrifices, les statues, qui se sont conservées jusqu'à nous, l'indiquent suffisamment. Rien ne le prouve mieux sur-tout, que les vases Etrusques dont on nous a donné

de ſi belles gravures. Leur forme eſt d'une élégance frappante; & tout ce qu'on pourroit y déſirer, ce feroit plus de régularité dans le deſſin des figures. L'ordre Toſcan, dans l'architecture, doit auſſi ſon origine à ces peuples. Ils étoient fort adonnés au culte des Dieux : mais, ſelon Plutarque, ils étoient les plus ſuperſtitieux de tous les hommes. C'eſt d'eux que les Romains avoient tiré non ſeulement l'art des augures, des auſpices, & toutes les cérémonies de leur Religion, mais auſſi l'habillement des Rois, des Magiſtrats, des Pontifes & des Prêtres. Ces mêmes Romains étoient trop voiſins des Etruſques, pour ne pas les rendre un des premiers objets de leur ambition & de leurs conquêtes : ils les ſubjuguerent bientôt, & ils firent avec eux une confédération dans laquelle ils les traiterent plutôt en vaincus qu'en alliés.

Une ſi haute antiquité de Florence eſt diſputée par d'autres Savans : ils ſoutiennent qu'elle ne doit ſon premier établiſſement qu'à des ſoldats de Sylla, qui la bâtirent ſur le bord de l'Arno, & qui l'appelerent *Fluentia*,

comme pour indiquer sa situation, *ad Arni fluentia*. Ce nom fut changé ensuite en celui de *Florentia*, l'an de Rome 645. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il n'est guere fait mention de cette ville dans l'Histoire, avant les Triumvirs, Auguste, Antoine & Lépide, qui y envoyerent une colonie formée des meilleurs soldats de César. Elle devint une des villes municipales les plus considérables de l'Italie. Prise & reprise tour à tour par les Goths, les Grecs & les Lombards, elle fut enfin entiérement détruite, & les habitans dispersés; ce qui dura jusqu'à Charlemagne, qui la rebâtit & la repeupla vers l'an 781. A l'exemple des autres villes principales de la Toscane, Florence eut des Souverains particuliers, qui prirent d'abord le titre de Comtes, ensuite de Marquis, enfin de Ducs. La fameuse Comtesse Mathilde se trouve dans la suite de ces derniers qui avoient réussi à étendre leur souveraineté sur toute la Toscane. Après la mort de cette Princesse, arrivée en 1115, les villes se mirent en liberté. Florence, érigée en République, confia l'administration des affaires à des

Consuls : elle eut de fréquens démêlés avec ses voisins, les Luquois, les Pisans, & les Siennois. Malheureuse quelquefois, accablée même par ses ennemis, elle reprit néanmoins toujours le dessus, & conquit plusieurs villes & châteaux dans les environs.

Cependant elle étoit en proie à des dissentions intestines. La Noblesse qui la gouvernoit, étoit divisée en deux factions, les *Blancs* & les *Noirs*, qui exciterent des troubles plus violens que dans aucune autre contrée de l'Italie. Les *Guelfes* & les *Gibelins* leur succéderent. Les guerres qu'ils susciterent furent horribles, & les ravages affreux. La ville de Florence tâcha de se délivrer du joug des Nobles : elle élut d'abord trente-six Anciens qui avoient à leur tête un Capitaine & un *Podestat*. On leur substitua douze Chefs avec le titre de *Bons-Hommes*, auxquels succéderent des *Prieurs*. Enfin les Plébéïens, maîtres de l'autorité, choisirent seulement parmi eux les *Prieurs*, qui étoient au nombre de neuf, & qui ajouterent à leur titre celui de *Seigneurs*. Ils établirent aussi des Magistrats appelés Gouverneurs, qui exer-

la raiſon pour laquelle les Nobl
firent agréger à quelques-unes d
claſſes, afin d'avoir part au go
nement.

L'Art de la laine, *Arte della*
étoit le plus riche & le plus conſi
ble : il fut la principale ſource
puiſſance de Florence, & de tout
grandes & belles choſes qu'elle
prit. Des Marchands, des Fab
éleverent alors des édifices ſupe
qui ſubſiſtent encore, augmen
les poſſeſſions de la République,
rendirent maîtres de la plus g
partie de la Toſcane. Villani, u
premiers Hiſtoriens de Florence,
trace ainſi le portrait de ces hom
qui, dès les treizieme & quator
ſiecles, fixoient déjà l'attention
toute l'Europe par leurs entrepri
par leurs richeſſes que leur vaſte
merce leur procuroit. » Les vi
» les plus communes & les plus

» suffisoient, dit-il, à leur sobriété.
» Les étoffes dont s'habilloient les hom-
» mes & les femmes, étoient, comme
» leurs mœurs, simples & grossieres.
» Des peaux tenoient lieu d'étoffes
» pour le vêtement de la plupart : elles
» leur fournissoient aussi des bottes &
» des bottines. L'opulence, ajoute-t-il,
» & le luxe qui regnent de nos jours,
» n'ont rien produit de comparable à
» ce qu'avec leur vie pauvre & gros-
» siere, nos ancêtres ont exécuté de
» grand & de digne de la postérité «.

La Maison de Médicis fut une de celles qui se distinguerent le plus dans le commerce des laines. Elle étoit déjà établie en 1250 à Florence; où l'on accorda le droit de Bourgeoisie à Philippe de Médicis. Sylvestre, un de ses descendans, qui s'étoit attiré l'amour & la confiance du peuple par un esprit supérieur & par un caractere aimable & généreux, fut fait Gonfalonier en 1378. Jean de Médicis eut les mêmes qualités, & possédа la même charge : il mourut en 1428. Cosme le Grand, ou Cosme le Vieux, son fils, joignit aux qualités de ses peres, les talens les plus rares. Possesseur d'une fortune

immense, & connu dans toutes les parties du monde où il portoit le commerce, il profita du crédit dont il jouissoit parmi le peuple, pour s'emparer de l'autorité. Il eut toute celle d'un Souverain; & il ne lui en manqua que le titre : mais il ne s'en servit que pour subjuguer les cœurs par des bienfaits. Un de nos meilleurs Ecrivains, M. de Voltaire, dit à cette occasion, que » c'étoit une chose aussi » admirable qu'éloignée de nos mœurs, » de voir ce citoyen qui faisoit tou» jours le commerce, vendre d'une » main les denrées du Levant, & sou» tenir de l'autre le fardeau de la Ré» publique; entretenir des Facteurs & » recevoir des Ambassadeurs; résister au » Pape, faire la guerre & la paix; être » l'oracle des Princes, cultiver les Bel» les-Lettres, donner des spectacles au » peuple, & accueillir tous les Savans » Grecs que la barbarie des Turcs for» çoit de s'éloigner de Constanti» nople «.

Des ennemis jaloux de la gloire de Cosme de Médicis, ou peut-être des patriotes animés du désir de conserver la liberté de la République, réussirent

à le faire exiler. Il se retira à Venise, d'où étant rappelé un an après, il revint jouir à Florence de son autorité, de sa fortune, de ses biens immenses, de la réputation la plus éclatante, & de l'amour de ses concitoyens. Il mourut en 1684, & fut enterré dans l'église de Saint-Laurent, où la République fit graver sur sa tombe cette courte, mais belle épitaphe : *Cosmus Mediceus, Decreto publico, Pater Patriæ;* Cosme de Médicis, par un Décret public, Pere de la Patrie. Pierre de Médicis son fils, quoique dévoré par les douleurs de la goutte, & réduit à la seule liberté de la langue, eut la même prépondérance dans les affaires de l'Etat, jusqu'à sa mort arrivée en 1472. Il laissa deux fils, Laurent & Julien, que la République adopta pour ses enfans. Vous trouverez, Madame, dans l'Histoire des Révolutions de Florence, des détails fort intéressans sur la conspiration des Pazzi, autre Maison très-distinguée de cette ville, contre ces deux freres. Je me contenterai de vous dire que Laurent ayant épousé Clarice des Ursins, en eut un fils, qu'il fit baptiser avec beaucoup de pompe, suivant l'usage

de Florence ; & qu'à cette occasion il y eut un tournoi, où Julien de Médicis & François Pazzi parurent avec éclat. Camille Caffieri faisoit un des plus beaux ornemens de cette fête. Les deux Chevaliers en devinrent amoureux. Julien fut préféré : il épousa même Camille en secret, & en eut un fils, qui fut le Pape Clément VII. Pazzi, furieux de cette préférence, anima toute sa famille, & il n'eut pas de la peine à l'entraîner, ainsi que beaucoup d'autres Nobles, dans une conspiration contre les Médicis, à cause de l'envie qu'on leur portoit. Il fut décidé qu'on se déferoit des deux freres en même tems. L'occasion d'exécuter cet horrible projet ne se présenta qu'à une Messe solennelle du Dimanche 26 Avril 1478. On prit pour signal le *Domine non sum dignus*. Pazzi se jette alors sur Julien, son rival, le poignarde, & le précipite du haut de sa tribune dans l'église. Laurent, plus heureux, en fut quitte pour quelques blessures. Dans l'instant on arrêta Pazzi & plusieurs autres conjurés, parmi lesquels étoit Salviati, Archevêque de Pise : on les pendit, sans forme de

procès, aux croisées du palais. Le danger qu'avoit couru Laurent de Médicis ne fit que le rendre plus cher au peuple : il fut déclaré Prince de la République, & se rendit digne de ce titre par ses grandes qualités, & surtout par le noble emploi de ses richesses, qui le fit surnommer le Magnifique. On l'appela aussi le Pere des Muses, à cause de la protection éclairée qu'il accorda aux Savans : il accueillit ceux qui fuyoient devant la fureur des Turcs, fit rassembler de tous côtés des manuscrits, établit une Académie, & prépara la renaissance des Arts & des Sciences, qui jeterent un si grand éclat quelques années après. Il mourut en 1492, laissant deux fils, Pierre II, exilé en 1494, & mort en 1504, & Jean de Médicis, qui devint Pape sous le nom de Léon X, & qui fit tant d'honneur à sa Maison par la gloire de son pontificat, par son génie, & par l'influence qu'il eut dans les affaires de l'Europe.

Le Pape Clément VII contribua beaucoup plus encore à l'illustration de sa Maison, en faisant épouser sa niece, Catherine de Médicis, au second fils

de François I, qui ne put se refuser aux instances réitérées de ce Pontife. Il fut également heureux auprès de Charles-Quint, qui donna une de ses filles naturelles à Alexandre, fils naturel de Laurent II de Médicis, Duc d'Urbin, & qui, en faveur de ce mariage, le fit déclarer Souverain & Duc de Florence en 1531. Ce nouveau Prince, ébloui d'un bonheur si rapide, ne songea qu'à satisfaire ses passions : il fut assassiné en 1537, par Laurencin, son cousin, qui l'avoit attiré chez lui sous prétexte d'une bonne fortune. Cosme I, de la branche cadette des Médicis, lui succéda. Vainqueur de tous ses rivaux, & particuliérement des Strozzi, auxquels il porta le dernier coup à la bataille de Marone, il prit le parti des Espagnols contre les François; & pour l'en récompenser, Philippe II, Roi d'Espagne, joignit au Duché de Toscane le Siennois & plusieurs autres domaines. L'esprit d'ambition, mais en même tems de sagesse, qu'avoit Cosme I, lui fit prendre les moyens les plus propres à rendre sa Maison illustre, & à la décorer de quelque nouvelle dignité. Il obtint, en

1569,

1569, du Pape Pie V, le titre de Grand-Duc; titre d'abord contesté, parce que le S. Pere n'avoit consulté ni le Sacré Collége, ni les Puissances de l'Europe, mais qui fut confirmé dans la suite. Cosme I en jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1574. Ce fut un des plus grands hommes de son siecle. Les Savans & les Artistes n'eurent pas de protecteur plus ardent : il les aima, les attira auprès de lui, & fit les plus beaux établissemens en leur faveur.

Sa postérité a régné dans la Toscane jusqu'à Jean Gaston, septieme Grand-Duc, & le dernier de la Maison de Médicis. Son goût pour toutes sortes de débauches, manifesté dès sa premiere jeunesse, l'avoit rendu incapable d'avoir des successeurs : il mourut le 9 Juillet 1737. Plusieurs années avant sa mort, on avoit disposé de ses Etats. En vertu du traité de Londres, conclu en 1718, l'Infant Dom Carlos, fils de Philippe V, Roi d'Espagne, avoit été désigné pour Grand-Duc de Toscane, comme en étant le plus proche héritier par sa mere Farnese : il avoit même obligé les Florentins, en 1732, à lui prêter foi & hommage.

Mais lorsqu'il se fut rendu maît
royaumes de Naples & de Sici
que la possession lui en fut assur
le traité de paix de 1736, il re
à tous ses droits sur la Toscan
faveur de François, Duc de Lori
depuis Empereur, à qui ce pa
cédé comme un équivalent du
de Lorraine qu'il abandonna à la F
La mort de Jean Gaston rendit l
de Lorraine paisible possesseur de l
cane. Ce Prince a établi à Flor
pour l'administration des affaire
Conseil de régence, à la tête duq
le Maréchal, Marquis de Botta,
verneur général du grand-duché (

(1) L'Empereur François I a fait
de la Toscane, dans l'année 1765,
cond de ses fils, l'Archiduc Léopol
reux ce pays d'avoir un Souverain p
lier qui réside ! Plus heureux encore
trouvé dans celui qui regne actuell
la sagesse des principes, l'amour des d
réunis à l'affabilité, à la bonté, aux co
sances les plus utiles & les plus variée
le monde connoît les réglemens adn
qu'il a faits, & qu'il fait encore tous le
pour le bien de l'Etat, pour le prog
Arts, sur-tout de l'Agriculture, pour
forme des loix & des mœurs.

En terminant ce tableau des principales révolutions de la Toscane, permettez-moi, Madame, d'ajouter sur les Médicis quelques réflexions que j'emprunte d'un Ecrivain. Cette Maison a jeté un si grand éclat, elle est si intéressante pour les amateurs des Sciences & des Arts, qu'on aime toujours à revenir sur elle. » Les Médicis régnerent pendant plus de deux siecles; & quoique » les Florentins conservassent toujours » un ressentiment de leur liberté, ils ne » purent s'empêcher de les aimer & de » leur être attachés. Déchirée par des » factions continuelles, cette République » avoit besoin de zélés défenseurs » qui la missent à couvert des maux » que lui avoient fait essuyer les factieux. Il est certain que la Maison de » Médicis, dont elle connoissoit depuis » long-tems la saine politique, pouvoit » mieux la défendre qu'aucune autre » Puissance; & si elle s'étoit contentée » d'en être la protectrice, & de laisser » à cette patrie, dont les Médicis furent souvent les peres, le titre de République & la liberté, sans en être » moins Souverains dans le fait, ils auroient été de plus grands hommes. En

» perdant leur liberté, les Flore
» eurent le bonheur d'avoir pour m
» des Princes qui ne chercherent
» faire leur bonheur. La Maiso
» Médicis eut l'adresse de régne
» les bienfaits autant que par l'écl
» la fortune & du pouvoir. Elle
» l'art de cacher toujours sous des
» les chaînes qu'elle imposa à sa p
» Elle protégea toujours les B
» Lettres; & en les cultivant, elle
» jusqu'à elle les Artistes qui se
» verent intéressés à la faire conn
» & à la faire aimer. C'est à ce
» qu'elle eut pour les Sciences &
» Arts, que nous sommes redev
» de cette superbe collection que
» ferme la magnifique galerie de
» rence «.

Je suis, &c.

A Florence, ce 24 Décembre 1



LETTRE CCCLIX.

SUITE DE LA TOSCANE.

TOUT étranger qui arrive à Florence, brûle d'impatience de voir cette célebre galerie, où sont rassemblés tant de chef-d'œuvres dans tous les genres. C'est aussi là que j'ai porté mes premiers pas & mes premiers regards. Vous ne vous attendez pas sans doute, Madame, que je vous fasse la description de toutes les curiosités qu'elle renferme : elles forment déjà onze volumes *in-folio*, sous le titre de *Museo Fiorentino ;* & l'ouvrage n'est pas encore achevé. D'ailleurs ces curiosités, si propres à exciter l'admiration & les transports d'un amateur qui les observe, sont bien éloignées de conserver le même intérêt dans les descriptions qu'on en trace. Comment seroit-il possible de soutenir long-tems l'attention du Lecteur? Les détails dans lesquels on est obligé d'entrer, ne peuvent avoir que de la sécheresse ; & s'ils sont mul-

tipliés, ils entraînent bientôt l'ennui par leur monotonie. Ainsi je ne m'arrêterai qu'aux objets les plus remarquables.

La galerie du Grand-Duc, que l'on appelle ici *Galleria Medicea*, a été bâtie par les ordres de Cosme I. Ce Prince en confia la direction à Vasari, qui n'eut pas le bonheur de le voir terminé : le dessin de la galerie supérieure où se trouve la riche collection dont il s'agit, n'est pas de lui. Cet édifice sert en quelque sorte de jonction à deux palais, l'un appelé le Palais Vieux, & l'autre le Palais Pitti. Cosme I avoit transporté son domicile dans le premier : mais, comme il le trouva trop petit, soit pour le service du public, soit pour loger sa nombreuse famille, il fit construire la galerie, dans laquelle il voulut sur-tout réunir les différens tribunaux auxquels on donne ici le nom de *gli Uffizi*, dispersés auparavant en divers endroits de la ville, & la réunit au Palais Vieux par un portique très-bien imaginé pour ne pas gêner la voix publique. Quelque tems après, la Grande-Duchesse Eléonore ayant fait l'acquisition du

palais occupé auparavant par la Maiſon Pitti, Coſme I y transféra de nouveau ſon habitation, qui depuis a toujours été celle des Souverains de la Toſcane. Il fut queſtion d'établir encore une autre communication de ce palais avec la galerie; & c'eſt ce que le Vaſari exécuta par le moyen d'un corridor couvert, qui a environ mille pas de long. Ainſi ces deux palais, quoiqu'éloignés l'un de l'autre, ſont réunis par la galerie, & ſemblent n'en former qu'un ſeul.

Le bâtiment de cette galerie eſt compoſé de deux ailes, l'une à l'orient & l'autre à l'occident, & d'un corps de logis au midi, en face de l'Arno. Au devant, eſt une grande cour, ou plutôt une rue, d'environ cent toiſes de long, ornée des deux côtés de bâtimens uniformes & de portiques. On entre dans cette rue par la grande place du vieux palais, & l'on découvre tout l'enſemble de ce vaſte édifice, dont l'architecture eſt en général de bon goût, quoique, ſelon des connoiſſeurs, elle ne ſoit pas à l'abri de toute critique. Le rez de chauſſée eſt occupé en grande partie par

les tribunaux *gli Uffizi;* & le premier étage, par les Artistes qui travaillent pour le Grand-Duc, comme ceux des galeries du Louvre à Paris. Au dessus de ce premier étage, est la fameuse galerie où Cosme I plaça d'abord toutes les curiosités de différens Arts, que ses predécesseurs avoient amassées à grands frais, & que ses descendans ont considérablement augmentées, sur-tout le Cardinal Léopold de Médicis, fils de Cosme II, & frere de Ferdinand, né en 1617, & mort en 1678.

Le vestibule qui précede la galerie, est orné d'une grande quantité de statues, de bustes, de bas-reliefs, d'urnes, de tombeaux, & de divers autres monumens Etrusques, Grecs & Romains. On y remarque particuliérement deux chiens loups antiques très-beaux, deux trophées sculptés par Michel-Ange, un gladiateur antique, tenant son épée d'une main, & de l'autre son bouclier. De là l'on entre dans la galerie, divisée en deux aîles, comme je l'ai déjà dit. Celle du levant a environ quatre cent soixante pieds de longueur, & celle du couchant un peu moins, à cause du vestibule qui est

de ce côté. Le corridor qui les réunit du côté du midi, peut avoir cent pieds. La largeur de ces salles est de vingt-un pieds, & la hauteur de près de vingt. Les plafonds sont des fresques divisées en compartimens, représentant les attributs des Sciences & des Arts, les vertus civiles & militaires, avec les portraits des Florentins, qui, par leurs talens, ont illustré leur patrie, pendant les quatre derniers siecles, dans l'église, la guerre, la politique, la Philosophie, la Médecine, la Jurisprudence & les Arts libéraux; ce qui forme une histoire très-intéressante de Florence pour cet espace de tems. On y voit aussi les portraits de tous les Princes de la Maison de Médicis, & de plusieurs autres personnages célebres. Dans l'intervalle des croisées & le long des murs, on a rangé avec autant de symétrie qu'il a été possible, cinquante-huit statues, & quatre-vingt-neuf bustes antiques. Il y en a peu de bronze parmi ces derniers: ils sont presque tous de marbre, & forment une suite complette de tous les Empereurs depuis Jules-César jusqu'à Alexandre Sévere. On y a joint

les concurrens & les usurpateurs, ainsi que plusieurs têtes de femmes & de filles des mêmes Empereurs. Depuis Alexandre Sévere jusqu'à Constantin, la suite n'est pas si complette. Parmi ces bustes, il s'en trouve encore d'autres des principaux personnages de la Grece & de Rome.

Malgré mon respect pour l'antiquité, j'avoue que cette collection si vantée ne m'a pas fait l'impression à laquelle je m'étois attendu. J'ai bien eu lieu de me convaincre que les productions du génie sont toujours rares, & que dans le beau tems même de l'Art, le nombre des Sculpteurs médiocres l'emportoit de beaucoup sur ceux qui avoient des talens distingués. Je vais seulement indiquer les statues & les bustes les plus remarquables du côté de l'Art. Les statues sont Mercure pensif, Léda, Apollon touchant la lyre, Narcisse, Pâris, le Satyre Marsias, Agrippine assise, une Vestale, un Athlete vainqueur tenant un vase, un petit Bacchus par Bandinelli, Artiste moderne. Parmi les bustes on distingue Héliogabale, Géta enfant, Antinoüs, Marc-Aurele, Commode, Agrippine; Sé-

neque, Sophocle, Cicéron, Caligula, Galba, Brutus, Alexandre mourant, chef-d'œuvre pour la force de l'expression & la grandeur du caractere; Pertinax très-beau; Lucius-Vérus, par Michel-Ange; il est déjà plein de vie, & d'un grand caractere, quoiqu'à peine dégrossi. On voit encore quelques groupes dans cette collection, tels que Vénus assise & l'Amour, un Bacchus & un Satyre, un Bacchus & un Faune, Hercule terrassant le Centaure Nessus, antique fort beau, & une copie de Laocoon, par Bandinelli.

Douze chambres ou grands cabinets tiennent à la galerie. Comme elles n'ont point été bâties en même tems, ni par le même Artiste, on n'y a observé ni la même grandeur, ni la même symétrie: mais il n'en est aucune où l'on ne voie des choses très-rares & très-curieuses. La premiere, dans l'ordre où elles sont placées, est celle *des Peintres*, qui renferme les portraits des Peintres les plus célebres d'Italie, de France, de Flandre & d'Allemagne, peints par eux-mêmes. Cette collection, si honorable pour la

peinture, est d'autant plus précieuse, que le mérite seul donne droit d'y être admis. On peut la regarder, dit un Auteur, comme une histoire vivante des Peintres : elle fait connoître en même tems leur génie, leurs ouvrages, leur touche, & les traits de leur visage. Ce fut le Cardinal Léopold de Médicis qui invita les Peintres les plus distingués, vivans, à y envoyer leurs portraits : ils s'en firent tous honneur ; & les autres ont ensuite continué. Ces portraits sont au nombre de deux cents, & plusieurs sont de la plus grande beauté. La statue du Cardinal Léopold, en marbre blanc, est au milieu de la salle : il est assis, & tient divers papiers à la main, qui font allusion au goût de ce Prince pour les Arts & les Sciences. L'inscription qu'on lit sur la base du piédestal, apprend que Cosme III, Grand-Duc, a fait ériger ce monument à la gloire de son oncle & des Beaux-Arts.

La seconde chambre, dite *des Porcelaines*, en renferme de rares, de précieuses, d'anciennes du Japon & de la Chine, de toute grandeur & de toute forme. On y conserve aussi beaucoup

de vaſes Etruſques & de vaſes de terre d'Egypte. C'eſt par cette chambre qu'on entre dans le corridor qui communique au palais Pitti. Dans la troiſieme, à laquelle on donne le nom *des Idoles*, on voit une ſuite nombreuſe de Divinités antiques de bronze, Egyptiennes, Grecques & Romaines, de taliſmans, lampes, trépieds, meubles & inſtrumens de ſacrifices. Après le *Muſéum* du Roi de Naples à Portici, c'eſt le plus beau en ce genre qu'il y ait en Italie. On a rangé ſur deux corniches qui regnent tout autour de ce cabinet, trois cents antiques en bronze, dont quelques têtes ſont de grandeur naturelle. Celles de Tibere, d'Antinoüs & de Fauſtine, ſont d'autant plus eſtimées, qu'elles ont une reſſemblance parfaite avec les médailles. Il y a encore dans cette ſalle quelques tableaux des grands Maîtres, & beaucoup de petits tableaux en miniature. A côté de la porte, eſt une colonne torſe d'albâtre oriental, haute de ſept pieds trois pouces, très-bien travaillée, & d'un ſeul morceau. On a mis au deſſus une Diane antique de marbre, d'environ deux pieds de haut. La quatrieme cham-

bre, appelée *des Arts*, contient
ſieurs armoires de marqueterie, o
trouve une grande quantitité d'ou
ges d'ivoire, tant tournés que ſculp
mais qui n'ont d'autre mérite que
trême délicateſſe du travail. Une c
beaucoup plus ſinguliere & d'une in
nation bizarre, c'eſt une caiſſe dan
quelle un certain Gaëtano Zumno
cilien, qui vivoit ſur la fin du ſiecle
nier, a repréſenté en cire coloriée
naturel, un ſépulcre plein de diffé
cadavres, dans tous les états où
peuvent être depuis l'inſtant de
mort juſqu'à leur entiere diſſolu
Quelques-uns paroiſſent être ro
de vers. Dans une autre caiſſe,
rendu avec une vérité auſſi affr
que révoltante, pluſieurs peſti
morts ou mourans. Cette même p
eſt ornée de pluſieurs tableaux de P
tres anciens, parmi leſquels il
trouve de très-beaux. La cinquie
dite *des Flamands*, eſt entiérement
tinée aux Peintres de cette Natio
y a cent cinquante tableaux de Rub
de Vandick, de Métis, de Patern
de Wanderneff, de Breughel, de M
ris, de Gérard Dow, &c. La mar

de tous ces Artiſtes eſt connue. La ſixieme chambre, *des Mathématiques*, eſt remplie de divers inſtrumens de mathématiques, de phyſique & d'aſtronomie, entre autres de deux globes, l'un céleſte & l'autre terreſtre, qui ont deux pieds de diametre, & d'un miroir ardent avec lequel on pourroit faire d'aſſez fortes expériences.

Enfin, nous voici arrivés, Madame, à la ſeptieme chambre, celle *de la Tribune*, celle où la peinture & la ſculpture ſemblent diſputer à qui captivera avec le plus d'empire l'admiration des ſpectateurs. C'eſt là que les yeux ſe portent d'abord ſur ſix ſtatues antiques du premier ordre, rangées ſur des piédeſtaux à quelque diſtance du mur; mais ils s'arrêtent bientôt ſur la célebre ſtatue de Vénus, connue ſous le nom de *Vénus de Médicis*, qui eſt dans le fond de la tribune, vis-à-vis la porte. Elle eſt toute nue, d'un marbre fin & blanc, dont la couleur eſt ſi belle & ſi nette, qu'il paroît tranſparent. Sa hauteur eſt d'un peu plus de cinq pieds, ce qui eſt la plus belle proportion de la taille des femmes. Elle feroit même un peu plus grande, ſans l'attitude de

mouvement que lui a donnée l'Artiste, en lui faisant plier en avant le genou droit, & avancer tout le corps qui est légérement courbé. Vous avez sans doute vu tant de copies de ce chef-d'œuvre de l'Art, que je ne m'arrêterai pas à vous en faire une plus ample description. D'ailleurs, si vous voulez vous en former une idée juste, vous n'avez qu'à lire ce que dit Lucien de la Vénus de Gnide dans le Dialogue des Amours. Tous les détails qu'il en donne, conviennent parfaitement à la Vénus de Médicis. Ce sont les mêmes formes, les mêmes levres à demi-ouvertes, le même sourire enchanteur, la même situation des mains, la même beauté des proportions, les mêmes graces dans les contours. On ne peut pas cependant assurer que cette Vénus soit celle de Gnide, qui avoit été faite par Praxitele; on ignore même le nom de l'Artiste, quoiqu'on lise sur la base qu'elle a été faite par Cléomenes, fils d'Apollodore, Athénien : mais on révoque en doute l'authenticité de cette inscription, qui paroît avoir été mise après coup sur un marbre rapporté sur la base. Cette statue fut trou-

vée à Tivoli, dans *Villa Adriani*, mais caſſée en cinq endroits, qu'on a reſtaurés ou rajuſtés auſſi bien qu'il a été poſſible. Des connoiſſeurs trouvent que les bras ne répondent pas à la beauté du reſte de la figure; ce qui leur donne lieu de douter s'ils n'ont pas été reſtaurés : mais on aſſure à Florence qu'ils ſont antiques.

A côté de la Vénus de Médicis, eſt une autre ſtatue de Vénus, appelée Céleſte ou Pudique. Son viſage a un air de gravité & de modeſtie divin. Elle a la main droite élevée au deſſus du front, & paroît toucher une touffe de cheveux annelés. De la main gauche elle retient la draperie qui la couvre juſqu'au deſſus de la ceinture : le reſte du corps eſt nu. Cette figure eſt de la plus grande beauté. Une troiſieme Vénus, appelée *Venus Victrix*, Vénus Victorieuſe, à cauſe de la pomme qu'elle tient à la main, eſt beaucoup plus grande que nature. Le voiſinage des deux autres lui fait tort. Un Faune entiérement nu, jouant des cimbales, & ayant un pied ſur la *ſcabilia*, eſpece de ſoufflet qui rendoit des ſons à peu près comme les ſoufflets qui ſont au deſſous des

oiſeaux de bois dont s'amuſent les enfans, eſt une des plus belles ſtatues antiques qui ayent été conſervées. L'expreſſion du mouvement eſt admirable. La tête & les mains ont été reſtaurées par Michel-Ange, mais de maniere qu'elles répondent à la beauté du reſte de la figure. Les Lutteurs forment un groupe excellent, trouvé à Rome vers la fin du treizieme ſiecle. Malgré la difficulté de l'exécution, on ne trouve point de parties foibles dans cet ouvrage. Un autre non moins remarquable, eſt l'Eſpion ou le Rémouleur, *Arrotino*, *Rotatore* : il repréſente un homme entiérement nu, dans une attitude gênée, preſque accroupi, aiguiſant un couteau, mais prêtant l'oreille à une conſpiration qui a donné lieu à bien des diſcuſſions, ſans qu'on ait pu éclaircir encore quelle eſt la conſpiration que ce Rémouleur alla découvrir enſuite au Sénat de Rome. Quoi qu'il en ſoit, cette figure eſt pleine d'expreſſion, d'un mouvement ſimple & naturel. La tête ſur-tout eſt de la vérité la plus frappante, & traitée de la meilleure maniere.

Derriere ces ſtatues, on a rangé,

contre le mur, plusieurs petits antiques, qui ne sont pas de ce premier ordre, mais qui néanmoins ont des beautés. Les tableaux qu'on voit sur ce même mur, sont bien plus précieux. C'est là que l'on peut dire véritablement que la peinture étale ses chef-d'œuvres. C'est là que se trouvent les deux Vénus du Titien. Celle qui a un petit chien couché à ses pieds, est une des plus belles choses que l'on voie en Italie. L'autre Vénus n'est pas si parfaite; la couleur en paroît bise, & le choix de nature est moins agréable. C'est là que l'on voit encore un Saint Jean-Baptiste admirable de Raphaël, deux Vierges du même Auteur, une Vierge du Guide, une du Correge, une du Titien, une d'André del Sarto, un Satyre présentant une corbeille de fleurs à une Nymphe, par Annibal Carrache; J. C. disant aux Pharisiens, *rendez à César ce qui est à César*, par Michel-Ange de Caravage, une Sainte Famille de Parmesan. Tous ces morceaux, & plusieurs autres que je suis obligé de passer sous silence, sont dignes de la plus grande admiration; & s'il y a quelque critique à en faire, je la laisse

à des connoiſſeurs plus habiles que moi.

La tribune renferme encore quelques autres objets d'un grand prix, tels que deux armoires remplies de toutes ſortes de vaſes & bijoux de criſtal de roche, de lapis-lazuli, & autres matieres ineſtimables, parfaitement travaillées. Une autre armoire eſt décorée de topazes, rubis, &c. & de quantité de bas-reliefs ciſelés en or & très-proprement exécutés. On a placé dans le milieu une grande table octogone, à ouvrage de rapport, imitant les fleurs & les fruits, auſſi bien qu'on peut le déſirer dans ce genre d'ouvrage. Ce ſallon eſt de forme octogone, exécuté ſur les deſſins de Buontalenti : il prend ſon jour par huit fenêtres pratiquées ſous la voûte, & garnies de vitres de criſtal. Le plafond eſt en forme de coupole, incruſtée de nacre de perle; & le parquet eſt orné de compartimens de marbre, répondant au plafond. Les murs ſont tapiſſés de velours cramoiſi. Enfin tout répond à la beauté de la deſtination de ce ſallon; & je ne crains pas de dire que la précieuſe collection qu'il

renferme, mériteroit ſeule qu'on fît le voyage d'Italie.

La huitieme chambre, *de l'Hermaphrodite*, prend ſon nom de la célebre ſtatue aux deux ſexes qu'on y voit. Ce bel antique eſt de marbre blanc. L'hermaphrodite y eſt repréſenté couché ſur une peau de lion. On montre dans la même piece une infinité de deſſins des plus grands Maîtres, particuliérement de Michel-Ange & de Raphaël, & une armoire remplie de trois ou quatre cents tableaux en miniature, très-bien peints, que le Cardinal Léopold de Médicis faiſoit tranſporter, à Rome pour orner ſa cellule pendant les conclaves. A côté de la porte, eſt un Priape monſtrueux, figure obſcene qu'on a ſoin de recouvrir d'une tête de lion de carton peint, pour la dérober aux regards des perſonnes modeſtes.

La neuvieme chambre, dite *des Médailles*, contient le plus riche médailler de l'Italie. On y compte environ douze mille médailles, parmi leſquelles il y en a pluſieurs grecques en grand bronze, toutes très-rares. Le nombre des ca-

mées & des pierres gravées eſt, dit-on, de trois mille. Les bons connoiſſeurs ne font cas que d'une trentaine. Les murs de cette piece ſont couverts de tableaux des meilleurs Maîtres modernes, tels que l'Albane, Suttermans, Vélaſco, Pierre de Cortone, &c.

La dixieme chambre, appelée l'*Arſenal*, eſt, en quelque ſorte, le rebut de la galerie, c'eſt-à-dire qu'on y a placé tout ce qu'on n'a pas jugé digne d'y entrer. On y trouve cependant des choſes très-précieuſes, entre autres cent vingt cartons remplis de deſſins & d'eſtampes des meilleurs Artiſtes de l'Europe. A côté, eſt un petit cabinet où l'on conſerve pluſieurs grands vaſes Etruſques, des bas-reliefs, &c.

La onzieme chambre porte le nom du *Tabernacle*, à cauſe du tabernacle & de l'autel deſtinés pour la magnifique chapelle de Saint-Laurent. Le travail de ces deux morceaux, qui ne ſont pas achevés, & qui vraiſemblablement ne le feront jamais, eſt cependant très-eſtimé : ils ſont incruſtés de pierres de bijouterie très-rares.

Enfin la douzieme & la derniere

chambre, eſt la *Salle d'armes*, remplie d'armures de toute eſpece & de différentes Nations, avec divers inſtrumens militaires.

J'ai déjà dit que les Ouvriers qui travaillent pour le Grand-Duc, avoient leur logement dans le premier étage de la galerie. C'eſt là qu'on voit des tableaux en moſaïque, mais bien inférieurs à ceux qu'on exécute en ce genre à Rome. Dans ce même étage eſt auſſi l'Académie de Peinture, Sculpture & d'Architecture, ſi célebre autrefois, ſi pauvre aujourd'hui en habiles Artiſtes, & la bibliotheque Magliabechi, qui porte le nom de celui à qui elle a appartenu. On y trouve des manuſcrits & des Livres fort rares; elle eſt ouverte trois fois la ſemaine. Tels ſont, Madame, les principaux objets de curioſité qu'on admire dans cette fameuſe galerie de Florence. Je n'ai pu vous indiquer qu'une foible partie de cette immenſe collection, à laquelle on ne ſçauroit employer trop de tems & d'attention, ſi l'on vouloit en ſaiſir toutes les beautés.

Vous allez me demander peut-être s'il eſt poſſible, après cela, de trouver

à Florence des monumens capables de satisfaire la curiosité d'un étranger. Je vous répondrai qu'il en existe plusieurs autres dignes de ses regards & même de son admiration. Les palais & les églises ne le cedent en rien à tout ce qu'on voit de plus superbe en ce genre dans l'Italie. Mais avant que d'entrer dans quelques détails à ce sujet, permettez-moi de vous rapporter ici quelques réflexions d'un très-habile connoisseur dans les Arts, & qui les honore par ses talens (M. Cochin) sur le goût d'architecture qui regne dans cette ville. » L'architecture, à Florence, est,
» dit-il, en général de bon goût; ce
» qui est d'autant plus à remarquer,
» que dans presque toutes les autres
» villes de l'Italie, le goût est entié-
» rement corrompu. A force de vou-
» loir chercher du nouveau, on a
» perdu l'idée du beau : les caprices
» les plus extravagans y sont devenus
» l'architecture à la mode, & la plus
» applaudie. Il en faut cependant ex-
» cepter quelques Artistes ou amateurs,
» qui frondent ces nouveautés en Ita-
» lie, comme nous blâmons le mauvais
» goût

» goût de nos derniers tems en France : » mais enfin nous voyons la fin de ces » mauvaises modes, tandis que les gens » de mérite, en Italie, se plaignent » sans espérance d'amélioration. Soit » que le goût trop mâle, qui regne dans » la plupart des anciens édifices de Flo- » rence, ait retardé, par son excès » contraire, la gradation insensible qui » conduit au colifichet & au mauvais » goût, il est certain que les édifices » modernes de cette ville tiennent en- » core au bon goût. On voit, tant an- » ciens que modernes, de petits pa- » lais qui sont d'une grande beauté, » sur-tout pour les fenêtres & les portes : » mais il y a plusieurs de ces mêmes » palais qui sont d'une architecture » trop rustique. C'est un bien foible » reproche en comparaison de ceux qu'on » a droit de faire aux autres villes d'Ita- » lie, & que nous devons nous faire » à nous-mêmes «.

Le palais Pitti, où les Grands-Ducs de Toscane font leur résidence ordinaire, mérite à bien des égards les éloges qu'on donne aux principaux édifices de Florence. Il a conservé le nom

de Luc Pitti, citoyen très-opulent & très-distingué de cette ville, qui le fit commencer en 1460, sur les dessins de Brunelleschi. Le dérangement survenu dans les affaires de sa famille, obligea un de ses descendans à le vendre à la Grande-Duchesse Eléonore, épouse de Cosme I, qui fit ajouter les deux ailes. Les appartemens sont de la plus grande magnificence : ils sont ornés de lambris dorés, de lustres, d'urnes, de tables incrustées de lapis-lazuli, de pierres précieuses, &c. Mais ce qui frappe le plus, ce sont des tableaux des plus grands Maîtres, parmi lesquels on distingue une Vierge de Raphaël, appelée la *Madona della Sedia*. C'est un des plus beaux morceaux de ce grand homme ; & il ne laisse d'autre sentiment que celui de l'admiration. La bibliotheque est considérable, & composée de très-bons Livres. On y trouve peu de manuscrits anciens & en langues étrangeres : ils ont été transportés à la magnifique bibliotheque de Saint-Laurent ; mais il y en a beaucoup de modernes fort intéressans, particuliérement celui qui contient la relation des voyages de

ſme III en France, en Angleterre, Hollande, en Eſpagne, & en Italie, ·c les vues très-exactes de tous les en- ›its où il s'étoit arrêté. Le jardin du ais s'appelle *Boboli :* il a plus de cinq ıts toiſes de long ſur un terrein iné- , dont on a tiré cependant le plus ınd parti pour y mettre de la variété. :s gazons champêtres & des parterres fleurs, de grandes allées & de petits ſquets, des grottes, des nappes :au, des fontaines, des ſtatues, for- :nt le coup d'œil le plus agréable. rmi ces ſtatues, on en remarque atre de Michel-Ange, deſtinées au ıuſolée du Pape Jules II : elles ne ıt qu'ébauchées; mais elles ont déjà grand caractere.

Le palais vieux, *Palazzo Vecchio*, ›it autrefois le lieu principal où la :publique de Florence tenoit ſes aſ- nblées. Les Médicis l'occuperent en- ite, lorſqu'ils s'emparerent du pou- ir ſuprême. Il fut bâti dans le trei- :me ſiecle, par ordre du Sénat, qui confia l'exécution à Arnolfe, Archi- ɛte célebre. Cet édifice, quoiqu'an- :n, ne manque ni de grandeur ni de bleſſe : il étoit ſur-tout très-propre

à l'usage auquel on l'avoit destiné. Il est précédé d'une place où l'on voit plusieurs statues ; celle de Cosme I à cheval, par Jean de Bologne ; douze autres en bronze, par le même, représentant des Nymphes & des Tritons, placés sur les bords d'un bassin formé par une très-belle fontaine, au milieu duquel s'éleve une statue colossale de Neptune, traîné dans une conque par quatre chevaux marins, & suivi de trois Tritons. Ce qui frappe le plus dans l'intérieur, est une grande salle de cent soixante-deux pieds de long sur soixante-quatorze de large. Les murailles, peintes à fresque par Vasari, représentent les principaux événemens de la République. Cette salle est encore décorée de tableaux excellens & de belles statues, particuliérement de celle de la Victoire, tenant un Captif enchaîné à ses pieds, par Michel-Ange. Le garde-meuble des Grands-Ducs est dans l'étage supérieur de ce palais. Je ne crains pas de dire qu'il est inappréciable. Les richesses qu'on y conserve, sont distribuées dans des armoires. L'objet le plus précieux est un devant d'autel d'or massif, de

six pieds de long, enrichi de pierres précieuses. On l'évalue à deux millions de livres, sans compter ce qu'a couté la main d'œuvre. Cosme II avoit fait vœu de le donner à l'église des Jésuites de Goa, si son fils guérissoit d'une grande maladie : mais celui-ci étant mort, on s'est cru, avec raison, dispensé de faire ce présent, & on l'a gardé. On conserve, dans une boîte d'or, le Décret du Concile de Florence, tenu sous le Pape Eugene IV, pour la réunion de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine; & dans une autre cassette, on conserve un manuscrit des Pandectes de Justinien, en deux volumes *in-fol.* écrit sur vélin d'une maniere lisible. Les Florentins, qui depuis long-tems ont eu la plus grande vénération pour ce manuscrit, connu sous le nom de *Pandectes Florentines*, prétendent que c'est l'original même qui a appartenu à Justinien. Il paroît du moins certain qu'il est du même tems où cet Empereur fit rédiger ses Ordonnances & les décisions des Jurisconsultes. Le portique qui est vis-à-vis ce palais, & qui tient à une des extrémités de la galerie, s'appelle la Loge, *la Loggia*. On y voit

ni ; David, vainqueur de Goliath,
Michel-Ange ; Hercule terrassant
cus, par Bandinelli.

Les anciennes & illustres Mai
de Florence ont des palais qui
presque tous bâtis d'une maniere
forme, c'est-à-dire, dans le goût
ple, solide, mais un peu rustique
l'ordre Toscan. Il est naturel que
ordre, ayant pris naissance dans
pays, s'y soit soutenu ; il s'y est
moins ranimé depuis le quinzieme
cle, & il est assez rare qu'on
écarte. Outre le mérite de l'arch
ture, plusieurs de ces palais re
ment des curiosités très-remarqua
Tel est le palais Ricardi, bâti
Cosme l'Ancien. On l'appelle à
rence, l'asile & le berceau des
tres. Il le fut en effet. Eh ! que
l'homme sensible ...

remarque, il en eſt un de Jacques Baſſan, d'une compoſition fort ſinguliere. Il repréſente l'Amour nu dans la boutique d'un Chaudronnier. Un garçon veut le chaſſer à coups de houſſines, & la femme du Chaudronnier s'avance pour lui donner une claque ſur le derriere. Cette maniere de traiter un ſujet d'amour, n'eſt pas aſſurément noble; mais qui ſait s'il ne fait pas alluſion à quelque anecdote célebre du tems? Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un des meilleurs tableaux de ce Peintre, pour le ton vigoureux de couleur. La bibliotheque de ce palais, une des mieux compoſées de Florence, poſſede un ancien manuſcrit de l'Hiſtoire Naturelle de Pline, très-connu parmi les Savans: on le croit du neuvieme ſiecle; mais il eſt imparfait.

Les palais Strozzi, Corſini, Salviati, Gerini, Arnaldi, &c. renferment encore des collections précieuſes de ſtatues, de tableaux, de deſſins, de bronzes; car toutes les perſonnes conſidérables ſe piquent ici de former de pareilles collections, parce qu'on les regarde comme un fonds aſſuré dans des circonſtances fâcheuſes. Auſſi les conſerve-t-on avec ſoin, & l'on ne

ſe détermine à les vendre que dans un grand dérangement des affaires. Je pourrois citer encore d'autres édifices qui ne ſont pas moins dignes de l'attention des curieux; la maiſon de Buonarotti, habitée par Michel-Ange, où l'on voit les peintures qui repréſentent les principales actions de la vie de cet Artiſte, le premier de l'Italie & même du Monde entier; l'Académie ou Ecole d'équitation, dont le manége eſt d'une belle architecture; la ménagerie, dont la cour, très-vaſte & très-belle, eſt entourée d'une galerie couverte, de laquelle on voyoit les combats des bêtes féroces qu'y donnoient les Médicis; le jardin des ſimples, fort bien entretenu, où ſe trouvent des appartemens, dans leſquels l'Académie de Botanique tient ſes ſéances; les quatre ponts bâtis ſur l'Arno, particuliérement celui de la Trinité, le plus beau de tous, d'une hardieſſe & d'une légéreté qui étonnent; les places décorées de fontaines, de ſtatues, de pyramides, l'une deſquelles, élevée dans la place de la Trinité, eſt d'un ſeul morceau de granit d'ordre dorique, & ſe trouvoit

autrefois à Rome, aux Thermes d'Antonin; l'hôpital général de *Santa Maria nuova*, dont les bâtimens vastes, & la chapelle enrichie de bons tableaux, méritent d'être vus; plusieurs autres établissemens de charité, entretenus avec le plus grand soin. Mais il est tems, Madame, de vous faire connoître quelques autres monumens plus remarquables, qui servent à l'embellissement de Florence. Je commence par la cathédrale, qu'on appelle *Santa Maria del Fiore*.

C'est un édifice vaste, qui a quatre cent vingt-six pieds de longueur, & trois cent soixante-trois de hauteur, à compter jusqu'au sommet de la croix. Il fut commencé en 1296, tems où le goût gothique dominoit généralement: mais une observation bien honorable pour la ville de Florence, c'est que ce bâtiment, fait avant le renouvellement des Arts, n'est point dans ce goût barbare, & qu'on y reconnoît au contraire les bonnes regles de l'architecture, telles qu'on les suivoit dans les beaux tems de la Grece & de Rome. Ce fut un certain Arnolfe, disciple de Cimabué, qui forma le plan

huit pieds neuf pouces de haut,
cent quarante pieds de diametre. L
ution en est si parfaite, que Mi
Ange lui-même disoit qu'il étoit
difficile de l'imiter, & impossibl
la surpasser. Zucchero & Vasari y
peint le Jugement dernier. L'exté
de cette église est entiérement re
de marbre blanc & noir. Le pavé
également de marbre, dessiné avec b
coup d'art. Des deux côtés on a plac
statues & les portraits des grands h
mes qui ont illustré la Républiqu
Florence. Le chœur, qui répond
dessous de la coupole, est formé
une colonnade de marbre blanc, d'o
ionique, terminée par une cornich
une petite galerie, avec des bas-re
& des statues, dont quelques-unes
très-belles. On voit encore dans
église une méridienne tracée su

en a donné une ample deſcription. C'eſt le plus grand inſtrument d'aſtronomie que l'on connoiſſe. L'égliſe de Florence, érigée en archevêché en 1420, eſt ſur-tout célebre par un Concile écuménique qui s'y tint en 1439. Le Pape Eugene IV, l'Empereur Paléologue, & le Patriarche de Conſtantinople, s'y trouverent. On y fit la réunion de l'Egliſe Grecque avec l'Egliſe Latine, comme on peut le voir dans une inſcription en marbre qui eſt auprès de la ſacriſtie. Malheureuſement cette réunion ne fut pas de longue durée; mais elle rétablit alors la paix dans l'Egliſe.

Le *Campanile*, ou le clocher, eſt tout près de la cathédrale. C'eſt une tour d'architecture gothique, bâtie ſur les deſſins de Giotto, haute de deux cent cinquante-deux pieds, ſur une largeur de quarante-trois pieds à chaque face, & incruſtée de marbre de différentes couleurs. On y monte par un eſcalier qui a quatre cent ſix degrés, & du haut l'on découvre parfaitement toute la ville de Florence & la campagne, qui préſente le plus ſuperbe ſpectacle par ſon étendue & ſa variété. Vis-à-vis de la cathédrale, eſt une égliſe

en forme octogone, qu'on appelle *le Baptistere*, & qu'on dit avoir été un temple de Mars : elle est revêtue de marbres polis, & décorée de seize grosses colonnes de granit. Mais ce qui la rend encore plus recommandable, ce sont trois portes de bronze, dont une sur-tout paroissoit si belle à Michel-Ange, qu'elle méritoit, disoit-il, d'être la porte du Paradis. Elle est d'André Ugolini de Pise, & les deux autres de Lorenzo Ghiberti. Toutes les trois sont ornées d'excellens bas-reliefs. L'église du Saint-Esprit, desservie par les Augustins, est remarquable par la beauté de son architecture, par une magnifique chapelle du Saint Sacrement, & par le grand autel placé sous un baldaquin qui est porté par de très-belles colonnes.

S. Marc est une église des Dominicains, fort célebre, de même que leur couvent. C'est là que demeuroit le fameux Jérôme Savonarole, qui fut brûlé sur la place du vieux château en 1498, à cause de ses déclamations violentes contre la Cour de Rome, & sur-tout contre Alexandre VI. Vous savez, Madame, que dans la dispute qu'il eut

avec les Cordeliers, il défia, en plein Sénat, un des Moines de cet Ordre qui lui étoit le plus opposé, de passer avec lui à travers un bûcher, pour éprouver, par le jugement de Dieu, lequel des deux avoit tort ou raison. J'ai lu quelque part, » que Jean Canucci, l'un des Sénateurs, opina qu'il » valoit mieux faire cette épreuve dans » un cuvier plein d'eau; qu'elle seroit » moins périlleuse, & le miracle non » moins éclatant en faveur de celui » qui en sortiroit sans être mouillé «. L'église de Saint-Marc renferme de fort bons tableaux. On y remarque sur-tout la chapelle de Saint Antonin, Archevêque de cette ville, avec une très-belle coupole, sur les dessins de Jean de Bologne; le tombeau d'Ange Politien, mort en 1494, & celui de Pic de la Mirandole, qui, à l'âge de dix-huit ans, savoit vingt-deux Langues, qui soutint à Rome, à l'âge de vingt-quatre ans, des theses sur toutes les Sciences, *de omni scibili*, qui quitta sa principauté pour se livrer avec plus d'ardeur à l'étude, & qui se retira à Florence, où il mourut en 1494, âgé de trente-six ans.

Dans l'église de Sainte-Croix, une des plus belles de Florence, & qui appartient aux Cordeliers, on voit les tombeaux de deux personnages bien plus célebres : l'un est celui de Michel-Ange, dont le buste est orné de trois couronnes, avec ces paroles d'Horace : *Ter geminis tollit honoribus.* Voici la traduction de l'épitaphe qui est au bas du mausolée de ce grand homme : » A la mémoire de Michel-Ange Buonarotti, de l'ancienne famille de Scimoni, Sculpteur, Peintre & Architecte connu de tout le monde par la » voix de la renommée. Léonard, à » l'instigation du Sérénissime Prince » Cosme de Médicis, a fait poser ce » monument à l'honneur d'un oncle » chéri & à qui il devoit beaucoup, » après avoir fait transporter ses os de » Rome, & les avoir renfermés dans » cette sépulture de ses ancêtres, en » 1570 : il a vécu quatre-vingt-huit » ans «. L'autre tombeau est celui de Galilée, ce Philosophe immortel à qui l'on doit tant de découvertes dans l'astronomie & la physique. Viviani, un de ses plus illustres éleves, avoit eu l'intention d'élever ce monument à la

gloire de son maître, mort en 1642. Il n'exécuta pas son projet : mais la Maison Nelli, héritiere de ses biens comme de ses talens, l'a réalisé en 1737. Il est assez singulier de voir les cendres de Galilée, qui eut de si vifs démêlés avec l'Inquisition, reposer dans une église, dont les Religieux qui la desservent ont le titre d'Inquisiteurs dans toute la Toscane, à l'exclusion des Dominicains qui l'occupent par-tout ailleurs. Du reste, le Tribunal de l'Inquisition n'a, dans ce pays, rien d'odieux que le nom. Il n'a ni prisons ni familiers ; & quand il veut faire arrêter quelqu'un, il est obligé d'implorer l'autorité du Souverain, qui nomme trois Commissaires pour assister à toute la procédure. S'ils y reconnoissent la moindre passion, ils se retirent, & rompent par-là toutes les délibérations.

L'église de *la Nunziata*, & le couvent des Servites de qui elle dépend, sont remplis d'excellens morceaux de peinture. On voit dans un cloître un tableau célebre d'André del Sarto, connu sous le nom de la *Madona del Sacco*. On dit que ce nom lui est venu, ou de

ce que Saint Joſeph y paroît appuyé ſur un ſac, ou de ce que ce Peintre le fit pour un ſac de farine dont il avoit beſoin dans un tems de diſette. Ce morceau paſſe pour ſon meilleur ouvrage. La tradition rapporte que Michel-Ange & le Titien ne pouvoient ſe laſſer de le regarder & d'en faire l'éloge. Le même André del Sarto a peint, dans un autre cloître, la vie de Saint Philippe Benizzi, natif de Florence, & Fondateur de l'Ordre des Servites, vers l'an 1232. La nef de l'égliſe eſt ſoutenue par des piliers revêtus de marbre de différentes couleurs; & le plafond eſt en ſtucs blancs à compartimens dorés. On conſerve dans la chapelle de l'Annonciation de la Vierge, un tableau qu'on dit avoir été peint par les Anges. Voici à quelle occaſion. Le Peintre, chargé de faire ce tableau, ne ſavoit comment donner à la Vierge l'air céleſte dont il s'étoit formé l'idée. Vivement occupé de ſon projet, il s'endort; & à ſon réveil, il eſt bien étonné de voir une tête qui lui paroît ſi belle, qu'il ne doute pas que les Anges n'ayent pris ſon pinceau & ſa palette, pendant ſon ſommeil, pour la former : il crie au miracle, &

tout le monde de le croire ſur ſon récit. On s'empreſſe enſuite d'orner cette chapelle, qui eſt en effet un chef-d'œuvre de magnificence par les bas-reliefs de Jean de Bologne, l'autel, les gradins, le tabernacle, les candelabres, les lampes, mille *ex voto*, enrichis de pierreries.

Tant de richeſſes accumulées dans une égliſe vous étonneront ſans doute, Madame. Vous aurez peine à croire qu'on en puiſſe trouver de plus frappantes dans une autre. Suivez-moi dans l'égliſe de Saint-Laurent, & vous allez voir juſqu'à quel point la dévotion Italienne ſe permet le faſte & la prodigalité. Laiſſons à part l'architecture, louée par les uns, critiquée par les autres, quoiqu'exécutée ſur les deſſins de Brunelleſchi : mais remarquez en paſſant, la tombe de Coſme l'Ancien, avec cette belle inſcription dont je vous ai déjà parlé, *Coſme de Médicis, par un Décret public, Pere de la Patrie.* Remarquez encore dans une autre chapelle, un tableau d'André del Sarto, dont l'idée eſt bien ſinguliere, mais dont la beauté du coloris & la maniere large de ce grand Peintre lui

font tout pardonner : c'eſt le Pere éternel attaché ſur une croix, d'où il explique à Adam & Eve le myſtere de l'Incarnation de ſon Fils, & de la Rédemption des hommes. Entrons dans la ſacriſtie, qu'on appelle auſſi la chapelle des Princes. O ! Michel-Ange, que ton génie paroît ici ſublime ! A quel point de perfection as-tu porté, dans ce monument, l'architecture & la ſculpture ! Que ces deux ſtatues du Jour & de la Nuit, qui accompagnent le mauſolée de Julien de Médicis, Duc de Nemours, & frere de Léon X, ſont admirables ! Quelle nobleſſe, quelle vérité d'expreſſion dans celle de la Nuit ! Non, ce n'eſt pas une ſtatue froide & inanimée : c'eſt une femme plongée dans un doux ſommeil, qui reſpire & qui vit. Dans un ſecond tombeau, celui de Laurent, Duc d'Urbin, pere de Catherine de Médicis, ſont deux autres figures, le Crépuſcule du ſoir, & l'Aurore. Un feu de compoſition, un caractere de deſſin inimitable, une maniere fiere & grande, des formes belles & ſavantes, ſe font remarquer dans ces quatre morceaux ; & quoiqu'ils ayent des parties

qui ne ſoient pas entiérement terminées ; ils ne laiſſent pas que de captiver l'admiration des Artiſtes & des connoiſſeurs.

Mais ce n'eſt pas tout. Paſſons dans la chapelle des Médicis, qui eſt une dépendance de l'égliſe de Saint-Laurent. La richeſſe des matieres, la grandeur du deſſin en général, & la beauté des détails, ne laiſſent aucun lieu de douter que ce ne ſoit une des plus belles choſes qu'on puiſſe voir en Italie, & même dans le Monde entier. Cette chapelle, de forme octogone, fut commencée en 1604, par Ferdinand I. Il vouloit y placer le Saint Sépulcre de Jéruſalem, qu'il ſe propoſoit d'acquérir : elle devoit ſervir en même tems de ſépulture à tous les Princes de ſa Maiſon. Depuis cette époque, on n'a ceſſé d'y travailler, & d'y employer chaque année des ſommes conſidérables. Cependant elle n'eſt pas encore achevée, & vraiſemblablement elle ne le ſera jamais. Le revêtiſſement des pilaſtres qui ſoutiennent la corniche, eſt en entier de jaſpes, d'agates orientales, de calcédoines, de lapis-lazuli, & autres pierres précieuſes : les chapiteaux ſont

de bronze doré. Les armes de toutes les villes de la Toſcane ſont incruſtées parmi ces différens ornemens. On a travaillé en moſaïque, avec les pierres les plus fines, les émaux des écuſſons, ainſi que les couronnes & les ſupports. Le pavé eſt de marqueterie en marbres choiſis : un des pans de l'octogone eſt deſtiné à l'autel qui eſt en réſerve dans la galerie. La porte principale ou grillage qui doit répondre au fond du chœur de l'égliſe Saint-Laurent, ſera dans le pan vis-à-vis. Les ſix autres ſont occupés par ſix grands tombeaux faits ſur les deſſins de Michel-Ange. Quatre ſont de granit d'Egypte, & deux de granit oriental. Sur chacun eſt un couſſin de jaſpe ſanguin, avec une couronne ducale d'or maſſif, enrichis l'un & l'autre de rubis, de topazes & autres pierreries. On a pratiqué dans l'épaiſſeur du mur, des niches revêtues de marbre noir, dans leſquelles ſont les ſtatues en bronze doré de Coſme I, François, Ferdinand I, & Coſme II, avec des inſcriptions faites de calcédoine, incruſtées dans des cadres de porphyre. Les ſtatues de Ferdinand II & de Coſme III ne ſont

pas encore en place. Au reste, il n'y a que deux de ces tombeaux qui soient entiérement finis. M. Cochin déclare qu'on ne peut rien voir de plus parfait; pour la beauté de leur forme, & le goût grand & mâle avec lequel ils sont décorés.

La bibliotheque de Saint-Laurent, si connue dans le monde littéraire, sous le nom de *Bibliotheca Mediceo-Laurentiana*, est au dessus du cloître de cette église. La galerie où elle est placée a été bâtie par Michel-Ange. C'est là que se trouvent environ trois mille manuscrits, rassemblés avec tant de soin & de dépense par Cosme l'Ancien, Laurent son frere, Pierre, fils de Cosme, & Laurent le Magnifique. Le Grand-Duc Cosme I ne voulut pas jouir seul d'un trésor si précieux, acquis par ses peres : il le rendit public, & établit un Bibliothécaire, qui jusqu'à présent a toujours eu un successeur. Il y a des manuscrits dans toutes les Langues, en hébreu, en grec, en latin, en chinois, en arabe, en caldéen, en syriaque, en sclavon, en provençal, en vieux françois, en italien, &c. Il n'est point de Savant qui ne connoisse l'importance

de plusieurs de ces manuscrits, dont on s'est le plus heureusement servi pour corriger les éditions des Auteurs anciens & pour rectifier les textes. Les plus précieux sont un Virgile, un Tacite, un Boccace, & un manuscrit syriaque, qui, dit-on, est le plus ancien. On a mis, dans toute la longueur de la bibliotheque, deux rangs de pupitres sur lesquels plusieurs manuscrits reliés sont arrêtés avec une chaîne, & vis-à-vis de chaque pupitre est un banc pour la commodité de ceux qui veulent consulter quelque manuscrit.

J'aurois sans doute, Madame, bien d'autres choses à vous dire des curiosités de Florence. Plusieurs églises, par exemple, dont je ne fais pas ici mention, ont de quoi satisfaire le goût des connoisseurs les plus délicats, tant pour l'architecture que pour la peinture & la sculpture; & ce qui est capable, selon moi, de faire le plus d'impression sur leur esprit, c'est qu'on y voit le bon goût se débarrassant des entraves du mauvais, & les premiers efforts du génie ne le cédant pas aux derniers. Voilà ce qui distingue Flo-

rence de toutes les villes d'Italie : elle a eu la gloire d'avoir tiré les Arts du ſein de la barbarie ; & de les avoir bientôt portés au comble de la perfection.

Les édifices qui ſont dans les environs de la ville, n'approchent pas de cette magnificence. On y voit néanmoins des monumens de l'Art, qui ſont très-dignes de fixer l'attention des Voyageurs. Les maiſons de plaiſance, diſperſées en très-grand nombre dans les campagnes fertiles & riantes, forment un coup d'œil enchanteur. On doit ſur-tout en remarquer une qui appartient à la famille des Micchelozzi, & dans laquelle le célebre Guichardin écrivit ſon hiſtoire : elle eſt ſituée ſur la colline *Bello Sguardo*, ainſi nommée, parce que de là toute la ville & ſes environs ſe préſentent ſous le point de vue le plus pittoreſque. Les Grands-Ducs de Toſcane ont pluſieurs maiſons de campagne : il eſt même peu de Souverains en Europe, qui en aient un auſſi grand nombre ; & ce qui doit donner une bien grande idée des richeſſes des Médicis, c'eſt qu'ils avoient acquis ou

fait bâtir presque toutes ces maisons, avant qu'ils eussent l'autorité souveraine à Florence. On en compte neuf principales, Poggio Impériale, Pratolino, Lambrogiana, Castello, Petraio, Careggi, Lapeggi, Artiminio, & Poggio à Caiano. Dans cette derniere, qui est à trois lieues de Florence, le célebre André del Sarto a peint sous diverses allégories, l'histoire de la Maison de Médicis. Le Poggio Impériale, à demi-lieue de la ville, est la plus remarquable de ces maisons de plaisance. On y arrive par une grande allée double de cyprès & de chênes verds. Le bâtiment est sur une hauteur, à laquelle on monte insensiblement, & d'où l'on a une vue charmante. Il a peu d'apparence à l'extérieur; mais il est vaste & bien distribué. Les appartemens sont remplis de meubles précieux, en mosaïque, en cristal de roche, en lapis-lazuli, en jaspes, en agates orientales, &c. On y voit encore une nombreuse collection de tableaux, mais la plupart sont communs; & ceux qui méritent une certaine attention, se réduisent à sept ou huit. Une statue d'Adonis, par Michel-

Michel-Ange, eſt ce qui m'a le plus frappé, parce que j'y ai reconnu une maniere différente de celle de ce grand Artiſte. Ce n'eſt point cette maniere fiere & ſublime qui diſtingue preſque tous les morceaux ſortis de ſes mains : mais ſous des traits gracieux il a laiſſé exprimer à ſon ciſeau un jeune homme de la plus grande beauté.

Pratolino eſt une autre maiſon de campagne du Grand-Duc, à deux lieues environ de Florence, du côté de Bologne, ſur des collines qui joignent les montagnes de l'Apennin. Le Grand-Duc François, fils de Coſme I, la fit conſtruire en 1575. Le bâtiment n'offre rien de bien remarquable : mais c'eſt un endroit délicieux pendant l'été. De grandes allées d'arbres toujours verds, des terraſſes, des amphithéatres, des grottes, des fontaines, des baſſins, des jets d'eau, des machines hydrauliques qui font jouer des orgues & mouvoir des ſtatues; tout ce qu'on peut imaginer de plus agréable & de mieux artiſtement travaillé pour la décoration des jardins, ſe trouve réuni dans celui de Pratolino.

Rien cependant n'eſt auſſi ſingulier qu'une ſtatue coloſſale de l'Apennin, qui a plus de ſoixante pieds de haut, & qui eſt au bout d'un parterre vis-à-vis l'eſcalier du château. Elle eſt faite de grands quartiers de pierre, entaſſés les uns ſur les autres & liés avec tant d'art, qu'à une certaine diſtance la ſtatue paroît aſſez bien proportionnée; mais à meſure qu'on approche, les traits d'abord groſſis diſparoiſſent enfin; & de près ce n'eſt qu'un monceau de pierres ſans aucune forme. On pénetre dans l'intérieur, & l'on ſe trouve dans une grotte remplie de coquillages & de jets d'eau. Par-derriere eſt un dragon volant, qui verſe de l'eau en abondance. On attribue cette ſtatue ſinguliere à Jean de Bologne.

A deux milles de Florence, ſe trouvent les ruines de Fiéſoli, aſſez intéreſſantes pour un amateur d'antiquités. C'étoit une des douze principales villes des Etruſques. Dans quelques reſtes de murs qui ſubſiſtent encore, on voit des pierres d'une grandeur démeſurée, qui ſont ou ſimplement poſées les unes ſur les autres, ou liées avec une

légere couche de ciment. Ce fut par » une trahiſon inſigne, dit un Au- » teur, que les Florentins s'emparerent » de cette ville. Après de fréquentes » guerres, les deux peuples paroiſſoient » être en paix, lorſque le 10 Juillet » 1010, jour de la fête de Saint Ro- » mulus, les Florentins, ſous prétexte » d'être amenés par la circonſtance du » jour, ſe répandirent dans la ville » avec des armes cachées ſous leurs » habits. Ils égorgerent la plupart des » habitans, pillerent les maiſons & » commirent un ſi grand ravage, qu'il » ne reſta ſur pied que les anciens mo- » numens qui s'y voient encore. La » citadelle réſiſta cependant, & ne ſe » rendit qu'après un long ſiége. Cette » conquête enrichit beaucoup la ville » de Florence «. Elle força les habitans à venir s'établir dans ſon enceinte. De ce nombre étoient les Pazzi, les Strozzi, les Guadagni, les Canigiani, les Ferrucci, &c. qui ont joué dans la ſuite un ſi grand rôle dans la Capitale. Tout ce qui reſte actuellement ſur pied à Fiéſoli, conſiſte dans la cathédrale d'ancienne architecture gothique, bâtie ſur

une montagne, dans un Séminaire; une maison pour les Chanoines, un couvent de Franciscains, & quelques maisons de particuliers. L'Evêque, qui a conservé sa jurisdiction, ses prérogatives & ses revenus, réside à Florence même, dans un palais qui est de son diocese.

On trouve encore dans les environs de Florence, quelques églises qui présentent des objets de curiosité. Celle de *San Francesco al Monte*, occupée par les Peres de la Retraite de la province réformée de Toscane, est bâtie sur une colline qui domine la ville, & d'où l'on jouit d'un point de vue superbe. L'église de *San Miniato*, construite en 1013, a un chœur formé sur le modele des chœurs de la primitive église, & fait en entier de pieces à rapport de marbre & de porphyre. On a pratiqué presque au milieu de l'édifice, deux escaliers de marbre, qui contribuent beaucoup à sa décoration. Tout près des murs de la ville, est un couvent avec une église appelée la *Pace*, & bâtie par la Grande-Duchesse Christine, pour des Feuillans

qu'elle fit venir de France, & qu'elle mit sous la protection immédiate des Souverains, qui se sont chargés de leur entretien.

A cinq cents pas environ hors la porte *San Gallo*, par laquelle on arrive de Bologne à Florence, est un arc de triomphe, élevé à la gloire de l'Empereur François I, lorsqu'il fit, le 30 Janvier 1739, son entrée solennelle dans cette derniere ville, avec son auguste épouse, Marie-Thérese d'Autriche, qui a depuis montré sur le trône un si rare assemblage de toutes les vertus. Selon des connoisseurs, cet arc est trop chargé d'ornemens & de figures médiocres : mais il est d'une solidité à braver les injures du tems. La statue équestre du Prince, placée sur le fronton, est en bronze, de même que quelques autres figures symboliques, & les ornemens en relief. Dans les environs, sont des allées en patte d'oie, qui forment une des promenades les plus fréquentées de Florence, par la multitude des carrosses & des gens de pied qui s'y rendent

particuliérement les jours de fête, & qui forment un ſpectacle très-agréable & très-animé.

Je ſuis, &c.

A Florence, ce 5 Janvier 1759.



LETTRE CCCLXX.

SUITE DE LA TOSCANE.

LE carnaval, qui vient de commencer à Florence, m'a donné lieu de faire quelques obſervations particulieres ſur cette ville. Il offre un ſpectacle preſque unique en Italie. On voit alors les femmes, celles même qui paſſent pour être les plus honnêtes, aller ſeules, à la faveur du maſque, dans les rues, aux promenades, aux ſpectacles, monter du parterre aux loges, pour chercher les perſonnes qu'elles veulent voir. Dans toutes les autres villes de l'Italie, cela paroîtroit ſi étrange, qu'elles ſeroient bientôt ſuivies par une foule d'hommes, & qu'elles courroient même riſque d'être inſultées : mais les Florentins ſont trop polis pour ne pas témoigner les plus grands égards aux femmes, & même à tout le monde en général. Auſſi, pour le dire ici en paſſant, la Toſcane eſt-elle de tous les pays de l'Italie, celui où l'on voyage

avec le plus de sûreté : on n'y trouve ni assassins, ni voleurs. Je vous laisse à penser, Madame, avec quelle impatience les femmes doivent attendre ici le tems du carnaval, & combien il doit leur paroître agréable. Ce n'est pas que dans le reste de l'année les maris, au moins ceux d'un certain rang, les tourmentent beaucoup par leur jalousie : elle n'est plus aujourd'hui, dans toute l'Italie, que le partage du petit peuple, qui paroît encore ne pas entendre raillerie sur cet article. Mais tous ceux qui se piquent d'avoir le ton du monde, sont aussi débonnaires là-dessus que dans le reste de l'Europe. Ce qui fait le charme du carnaval pour les dames de Florence, c'est qu'elles sont alors délivrées de leurs éternels sigisbés. Vous connoissez assez cette espece d'amis de la maison. Empressés à plaire dans les commencemens, ils s'arrogent bientôt des droits tyranniques, & finissent souvent par devenir les êtres les plus importuns & les plus odieux. C'est particuliérement dans cette ville que la sigisbéature, dit-on, avoit autrefois établi son empire : elle y tombe actuellement d'une maniere

aſſez ſenſible. On y peut jouir de la ſociété des femmes ; & il faut convenir qu'elles gagnent infiniment à être connues : elles ſont vives , enjouées , ſpirituelles , très - polies , principalement envers les étrangers ; & ce qui vous ſurprendra peut - être , eu égard aux uſages qui s'obſervent en France , c'eſt qu'elles pouſſent la politeſſe juſqu'à céder aux hommes à qui elles croient devoir des attentions , la place d'honneur dans leurs carroſſes & dans les ſpectacles. Elles ſont moins remarquables par leur beauté que par l'art de plaire qu'elles poſſedent à un degré éminent , & ſur-tout par l'agrément de leur langage. La Langue Italienne , ſi douce , ſi flexible , ſi harmonieuſe par elle-même , acquiert dans leur bouche des graces ſingulieres , & certainement elles la parlent infiniment mieux que les hommes ; je ne ſais pourquoi ceux-ci ſe ſont perſuadé qu'une prononciation forte & même dure , qu'ils affectent d'une maniere très - ſenſible , eſt plus belle , plus ſonore & plus majeſtueuſe. Un étranger ne peut pas s'y faire , ni même les autres Italiens. On croiroit que la douceur de la Langue a totalement

disparu, quand un Toscan la parle; on ne reconnoît pas même une grande partie des mots, à cause de ses gutturales & de ses aspirations trop marquées. En vain il affecte le plus grand purisme; en vain il se pique, soit dans la conversation, soit dans les Ouvrages, d'être très-correct dans le langage, & de l'emporter même en cela sur tous les autres peuples de l'Italie : il n'en est pas moins vrai que lorsqu'il quitte son pays, il est obligé de quitter sa prononciation pour être entendu, surtout s'il parle en public, & de là vient ce dicton si usité dans toute l'Italie : *Lingua Toscana in bocca Romana*; la Langue Toscane doit être parlée par une bouche Romaine, parce que c'est à Rome en effet que la prononciation est la plus exacte.

Les Anglois préferent Florence à la plupart des autres villes d'Italie : il n'est pas rare d'en voir parmi eux qui y font un séjour de plusieurs années consécutives. Ils y sont attirés, soit par la salubrité de l'air & la douceur du climat, soit par les agrémens qu'ils y trouvent. Les étrangers des autres Nations n'y sont pas reçus aussi

bien qu'eux, parce qu'en général ils ne peuvent pas faire une auſſi grande dépenſe. Les Anglois prodiguent l'argent : ſi c'eſt le premier & le plus beau de tous les titres pour être parfaitement accueilli en Italie, ils doivent l'être encore plus à Florence, où l'on prétend que l'intérêt ſe développe avec beaucoup plus d'énergie que dans toutes les autres contrées. Seroit-ce, comme quelqu'un l'a dit, parce que les Florentins ſont moins riches que leurs voiſins, à l'exception des Romains qui ſont pauvres & affamés? Je n'en crois rien. Quoiqu'il n'y ait pas ici cet amas de richeſſes qui font la ſplendeur de quelques pays de l'Europe, cependant l'état floriſſant de cette ville & même de la plus grande partie de la Toſcane, prouve que les habitans ſont dans une certaine aiſance. C'eſt plutôt une paſſion innée, une ſoif naturelle de l'or, qui leur inſpire cette ſinguliere avidité qui les diſtingue. On ne ſçauroit croire juſqu'à quel point leur eſprit fin & ruſé leur donne des moyens pour ſatisfaire leurs déſirs à cet égard. En voici un trait qui m'en a fourni des preuves convaincantes.

J'étois un de ces jours au *Bottegone*; grand café qui est sur la place de la cathédrale, & qui est le rendez-vous presque général des hommes, en attendant le spectacle. J'avois pris des glaces, & en partant je voulus payer : mais le Limonadier me dit que *il Signor L**** avoit payé pour moi. Jugez de ma surprise : je n'avois jamais vu cet homme, & je ne concevois pas comment un inconnu pouvoit être aussi généreux. Il ne me vint pas d'abord dans l'esprit qu'il pouvoit y avoir quelque motif caché. Mais je fus à peine sorti du café, que je sus à quoi m'en tenir. Mon homme m'aborde au détour d'une rue : il me dit qu'il avoit pris la liberté de payer mes glaces, pour avoir occasion de se faire connoître ; & il m'ajouta qu'il étoit un pauvre Gentilhomme, que le dérangement de ses affaires ..... Je l'interrompis aussi-tôt, & je m'empressai de lui témoigner ma reconnoissance. Je pourrois vous citer plusieurs autres traits à peu près pareils pour attraper de l'argent.

La considération que l'on a pour les

Anglois à Florence, fait que l'on y adopte volontiers leurs usages & leurs modes. Presque toutes les femmes de condition sont habillées à l'Angloise. Les Bourgeoises ont conservé l'habillement antique & national. Il sied à merveille à celles qui sont bien faites. C'est une espece de casaquin qui serre la taille & qui se boutonne un peu au dessous du menton jusqu'à la ceinture. Je ne puis mieux le comparer qu'à un habit d'Amazone. Elles portent quelquefois des robes qui se boutonnent de même, avec des manches qui finissent sans bottes. La coiffure des femmes mariées consiste dans une cornette fort élevée en papillon pointu par les côtés. Les filles, particuliérement celles qui sont à marier, ne paroissent jamais en public sans une petite coiffure de gaze noire transparente, qui descend jusqu'au bas du visage. L'habillement des paysannes est encore plus agréable. De simples jupes bleues ou rouges, des corps sans manches, tout autour des épaulettes de longs rubans qu'elles laissent voltiger, des cheveux nattés en rond derriere la tête, des

fleurs entremêlées dans leurs cheveux; de petits chapeaux de paille ornés également de fleurs; tout cela forme un des plus jolis ajustemens qu'on puisse voir, & donne à ces paysannes un air de coquetterie, que la fraîcheur de leur teint & leurs graces naturelles rendent encore plus piquant. Je suis très-persuadé que ces femmes seules suffiroient pour éloigner les Florentins du goût dépravé dont on les accuse, & dont il est question dans l'épitaphe du Dante à Raveňne : *Pravi Florentia mater amoris.*

Les assemblées & les spectacles partagent ici le tems des personnes de condition, comme dans toutes les autres villes de l'Italie. Rien de plus brillant que ce qu'on appelle les conversations, *converzationi*, principalement dans les bonnes maisons : elles m'ont paru même beaucoup plus intéressantes que par-tout ailleurs. Les amusemens y sont variés; & l'on reconnoît le ton du grand monde dans les personnes qui composent ces assemblées. On doit même dire qu'en général toutes les sociétés à Florence sont

infiniment agréables. Il y regne beaucoup de gaîté, de vivacité, de plaisanterie. Les im-promptu, les épigrammes y sont prodigués : mais ce sont plutôt des jeux d'esprit que des traits dictés par la malignité. La politesse est le caractere distinctif des Florentins ; & même dans toute l'Italie, il n'est point de ville où les mœurs soient plus douces, plus aisées & plus sociales que dans celle-ci. Les salles de spectacle n'offrent rien de bien remarquable, ni pour la construction, ni pour la grandeur des édifices. Il y a deux (1) théâtres, le grand & le petit, où l'on joue, soit des Opéras, soit des Comédies, pendant toute l'année ; excepté l'Avent & le Carême, & le Vendredi de chaque semaine. Les spectacles sont très-brillans, à cause de la multitude de dames qui s'y trouvent, & qui sont toutes parées avec

(1) Le Grand-Duc régnant a permis, il y a trois ou quatre ans, d'élever à Florence autant de théatres qu'on voudroit. C'est aux Entrepreneurs à savoir concilier leurs intérêts avec cette liberté indéfinie. Un pareil réglement est très-propre à exciter l'émulation parmi les Acteurs ; & le Public ne peut qu'y gagner.

beaucoup de goût. Mais il en e
comme dans tout le reste de l'Itali
ne prête l'attention qu'autant q
piece paroît intéressante. Y trouve
des morceaux foibles? on cause, on
on va dans les différentes loges
sort sans se gêner. Les troupes
pour l'ordinaire fournies du no
suffisant d'Acteurs : mais s'il se t
un role vacant, un habitant de la
né avec du talent pour la déclama
ne fait pas difficulté de le rempli
de monter sur le théatre, sans
ait à craindre le moindre blâme
part de ses concitoyens. J'ai vu un
honnête Bijoutier, & fort con
pour la régularité de ses mœurs
charger du rôle d'Arlequin, qu'il
de la maniere la plus plaisante.

Le plus beau & le plus magni
de tous les spectacles de Florence
celui de la course des chevaux,
se fait vers la Saint Jean. L'e
est de seize cent quatre-vingt-qua
toises, depuis la porte du Pré ju
celle de la Croix. On met la
grande attention à bien dresser les
vaux; & il en est de si agiles,
moins de quatre minutes ils parco

cet eſpace : ils ne ſont pas conduits, comme en Angleterre, par des jokeis. On les abandonne à eux-mêmes ; & rien de plus curieux que de voir leur vivacité, leur ardeur, & les moyens ſinguliers qu'ils emploient pour diſputer & obtenir la victoire. Le jour où ſe font ces courſes eſt véritablement un jour de fête pour Florence : on s'y rend de toutes les villes voiſines. Les fenêtres & les rues ſont remplies d'une foule immenſe de ſpectateurs. Les perſonnes riches ſe montrent dans la plus grande ſomptuoſité, tant pour les habits que pour les voitures ; & tout concourt à former le ſpectacle le plus varié & le plus amuſant. Il en eſt de même pour les courſes de chars, qui ſe font auſſi quelquefois vers le même tems dans la place de Sainte-Marie-Nouvelle.

La douceur du Gouvernement contribue à entretenir dans les habitans de Florence, ainſi que dans tous ceux de la Toſcane, cet empreſſement à jouir des fêtes publiques, cette joie, cette ſatisfaction qu'on remarque parmi eux. Quoique le Grand-Duc ſoit un Monarque abſolu, cependant il ne ſe ſert

de son autorité que pour bonheur de ses sujets. J'ai déjà remarqué que les Médicis eurent toujours l'adresse de cacher sous des fleurs celle qu'ils usurperent sur leurs compatriotes ; & l'on doit avouer que la douceur de leur domination contribua beaucoup à les rendre moins sensibles à la perte de leur liberté. M. de Montesquieu dit quelque part dans ses Lettres, qu'en passant à Florence, il vit le principal Ministre du Grand-Duc, sans faste, sans cortége, assis devant sa porte, avec un chapeau de paille sur la tête, & prenant tranquillement le frais. Heureux, ajoute-t-il, le peuple chez lequel un pareil personnage paroît avoir aussi peu d'occupations ! Les successeurs des Médicis ont suivi leurs principes : ils ne se sont appliqués qu'à enchaîner les cœurs par les bienfaits, & ils y ont réussi. Ce n'est pas que l'administration n'ait toute la vigueur nécessaire pour entretenir l'ordre dans toutes les parties. Il y a trente-six colléges dans lesquels réside l'autorité souveraine, & qui sont tous fixés à Florence. Le premier est le *Conseil d'Etat*, divisé en

'e départemens, ſavoir, celui des
es intérieures, celui des affaires
geres, celui des finances, & ce-
a militaire. Les Directeurs de cha-
de ces départemens donnent des
nces réglées certains jours de la
ine. *La Conſulte Royale* eſt le
'eil légal du Prince, pour les af-
; de grace & de juſtice. En ſon
ıce, c'eſt le Gouverneur Général
a Toſcane, actuellement M. le
échal Botta, qui y préſide. On ap-
Magiſtrat Suprême, un Tribunal
oſé de cinq Sénateurs qui chan-
tous les quatre mois, & qui ſont
alement chargés de rendre la juſ-
aux perſonnes attachées à la Cour.
'ote, ou le Conſeil de Juſtice, com-
de ſix Conſeillers ou Auditeurs,
oît de toutes les cauſes civiles.
ıt à la juſtice criminelle, elle eſt
:ée par un Tribunal appelé l'*Office*
Huit de Garde-Balie, auquel reſ-
ſſent toutes les cauſes de cette eſ-
, excepté celles du Siennois, & des
:oires de Piſtoïa & de Pontremoli.
'onſeil de Deux-cents, compoſé
chefs de famille de Florence, ne
mble que ſix fois par an. C'eſt un

reste de l'ancienne administration re
publicaine : aujourd'hui toutes les a
faires dont le Conseil prend connoi
sance ,. sont très-subordonnées à l'au
torité du Souverain. Parmi les autre
Tribunaux, on doit distinguer l'*An
nona*, ou le Conseil des vivres, l
*Chambre de Commerce, des Arts & de
Manufactures*, l'*Office de Proconsi*
qui a l'inspection sur tous les Juges
Avocats, Procureurs, Notaires & gen
de plume. Il se trouve dans toute l'é
tendue du Grand-Duché, des Siéges in
férieurs qui relevent des Colléges : il
consistent en quarante-un Vicariats
grands & petits, lesquels sont subdivi
sés en Podesteries ou Bailliages. Le
Vicaires ont le droit d'exercer tout
la fois la justice civile & criminelle
& les Podestats la justice civile & mixt
seulement (1).

(1) Le Grand Duc actuel a fait, en 1771
de grandes réformes dans l'administration d
la justice. Les Juges, auparavant électifs
sont à présent déterminés dans toutes l
causes, tant en premiere qu'en seconde in
tance. On discute & termine de vive vo
les procès qui ne passent pas dix écus. U
seul Juge suffit pour ceux qui ne passent p

Le Grand-Duc nomme à tous les archevêchés & évêchés de ses Etats. On en compte trois des premiers & quinze des seconds, à quoi l'on doit ajouter quatre prélatures qui jouissent des droits épiscopaux, savoir, l'abbaye de Bagno, l'abbaye de Saint-Ellero, l'abbaye des Trois-Fontaines, & l'archiprêtré de Sestino. Depuis 1750, on a fait bien des réformes dans tout ce qui concerne les affaires ecclésiastiques. Le Gouvernement ne cesse de prendre toutes sortes de précautions pour em-

---

trois mille écus ; & il ne faut que trois Juges pris dans les Tribunaux respectifs pour ceux qui excedent cette somme. On est tenu d'expédier, en six mois, les causes de la premiere instance, & en quatre celles de la seconde ou des suivantes. Il n'en coute rien aux pauvres pour obtenir la justice : ils ne payent pas même aux Chancelleries. Les criminels qui ne sont pas à leur aise, sont défendus gratuitement par un Avocat. On prend toutes les précautions possibles pour ne pas confondre l'innocent avec le coupable. Après la sentence, la Consulte royale revient encore sur le procès : elle examine si le cas est graciable, ou si la peine peut être commuée. L'humanité fait toujours entendre sa voix auprès des Juges compatissans. Toutes ces Loix font l'éloge du Gouvernement présent.

livres, encore faut-il que ce
me ne passe pas le vingtieme
moine du testateur. Quant à
que de la Religion, qui, selon
de l'Etat, ne peut être que la
Catholique, il est facile de
tre que le peuple est dégagé
dévotion superstitieuse que l'o
que dans les autres contrées d
Je ne crois pas cependant
plus instruit; il est plutôt indiff
plusieurs points auxquels on me
un plus vif intérêt. La seu
à laquelle les habitans de la
paroissent être encore attach
d'éclairer les Madones pendant
usage plus utile qu'on ne pen
être, parce que ces illuminat
lontaires de la part de presque
propriétaires de chaque mais

ral ils jouissent de peu de consi-
tion, à l'exception de ceux qui
ıent le premier rang, soit par leurs
ıeres, soit par leurs richesses, soit
leurs prérogatives. Comme le par-
des biens du Clergé n'est pas moins
al ici dans que tous les autres pays
ıoliques, il en résulte que, par la
- grande quantité d'Ecclésiastiques,
ieurs languissent dans la misere.
rrive de là, que quelques-uns sont
gés de prendre des professions bien
analogues à leur caractere. On en
qui donnent des leçons d'escrime,
ıtres qui se font entrepreneurs de
ɛtacles, d'autres qui...... Mais il
est qui honorent leur état par leurs
us, & qui rendent la Religion
ɛectable par leur zele & par leurs
'aux.

ɛes revenus du Souverain montent
,500,000 écus : mais il faut en dé-
ɪuer les intérêts qu'on est obligé de
er aux monts de piété qui sont une
ece de banque, & qui depuis long-
ıs ont prêté des sommes considé-
les aux Grands-Ducs. Ces revenus
t formés de ce qu'on appelle les
cime gran Ducali, qui consistent en

taxe sur la valeur des productioı campagne; du Testatico, c'est-de la capitation à raison de troi par paysan; du sel, du tabac, de nes, des étapes, des péages, du timbré, de la mouture des graiı décimes ecclésiastiques, de l'im les cartes, sur le sucre, le café cao, la viande, le vin, enfin sur les especes de denrées qu'on in dans les villes. Indépendamment revenus, le Grand-Duc a des bie trimoniaux qui sont très-considé Tous ces objets, dirigés avec l grand ordre & la plus grande mie, mettent ce Prince en ét voir une Cour brillante. Il a une noble à cheval, & un corps de ch aussi à cheval, auprès de sa peı Les troupes de terre consistent mille hommes, y compris les des; & le tout ne forme qu'u régiment, divisé en différens lons : mais en cas de besoin, on roit les augmenter jusqu'à trente hommes. On répartit ces troupes rence, à Livourne, & à Porto-Fı Les Invalides sont placés dans l teresses & dans les tours situ

long des côtes de la mer. L'hôpital militaire est à Prato, avec un Chef qui a le titre de Commandant.

Je vous ai déjà dit quelque chose, Madame, des richesses immenses que le commerce procuroit autrefois à la Toscane. Selon une chronique manuscrite qui se trouve dans la bibliotheque Magliabechi, il y avoit à Florence, dans le quinzieme siecle, deux cents fabriques de laine, qui fournissoient des marchandises pour la valeur de quatre cent mille florins d'or, dont la moitié étoit un profit net pour les fabricans. Aujourd'hui toutes ces manufactures de laine si renommées, sont tellement dechues, qu'on est obligé de tirer de France, de Hollande & d'Angleterre, tous les draps fins; on ne fabrique plus que de gros draps, qui servent à l'usage du peuple. En revanche, les manufactures de soie sont florissantes. On fait beaucoup de satins, de taffetas, de velours, & de bas de soie. On travaille même des étoffes d'or & d'argent; mais tous ces ouvrages, assez généralement estimés pour la solidité, sont dépourvus de ce goût agréable qu'on remarque dans ceux de

France : ils coutent même davan
& de là vient que la consommat
en diminue tous les jours. J'en exc
cependant les étoffes teintes en no
elles sont fort recherchées, parce
nulle part on n'a porté aussi loin qu
Toscane, & sur-tout à Florence,
de teindre en noir. Les manufactu
de toile & de linge de table sont
objet plus considérable ; il s'en
une grande consommation dans to
l'Italie. Les quincailleries, la faience
porcelaine, les ouvrages en mosa
qui se font à Florence, ont enc
beaucoup de débit : mais ce qui l'e
porte, ce sont les chapeaux de pai
de toutes les formes & de toutes
couleurs ; on entend à merveille l
de les travailler ; & il s'en trouve
très-élégans, qui coutent jusqu'à d
louis d'or. L'Allemagne & l'Anglet
en tirent une grande quantité. O
poussé l'industrie jusqu'à faire des
bits de la même matiere.

Les productions naturelles du p
deviennent de jour en jour plus ab
dantes, parce que l'agriculture
sans cesse de nouveaux progrès.
ne commença à fleurir en Tosc

le ſous le gouvernement des Médi-
s. Juſqu'à cette époque on l'avoit
gligée pour s'adonner au commerce.
la mort même de Coſme I, il y avoit
core les trois quarts du Grand-Duché
ui étoient couverts de bois. Aujour-
hui il y en a plus de la moitié de
ltivée, & diviſée en quatre-vingt
ille portions ou héritages occupés
r autant de familles. C'eſt un ſpec-
cle véritablement enchanteur pour
ı étranger, que de voir la culture
: preſque toutes ces portions. Dans
même ferme, ſont réunis les grains,
vigne, l'olivier, les fruits, les légu-
es, & toutes les productions néceſ-
ires à la vie. Le terrein eſt en géné-
l bon, quoique les deux tiers ſoient
ı pays montueux. Dans les endroits
turellement moins fertiles, on y
pplée par le travail & l'induſtrie. De
utes parts on reconnoît les effets de
ctivité des habitans. Auſſi n'y a-t-il
int en Italie de contrée où l'agri-
lture ſoit plus floriſſante ; & par la
otection particuliere dont l'honorent à
éſent les Souverains, elle ne peut
anquer d'être bientôt portée au plus
ut point où elle puiſſe arriver. Tout ce

qu'il seroit permis de désirer, ce seroit une plus grande quantité de prairies, pour augmenter les bestiaux. Du reste, le blé y réussit parfaitement. On seme pour l'ordinaire huit à neuf cent mille boisseaux de grains, & on en recueille jusqu'à quatre, cinq ou six millions. Les vins ne sont pas moins abondans, & quelques-uns même sont fort recherchés par les étrangers. L'huile forme encore une branche de commerce assez considérable, & l'on en trouve qui peut égaler celle de Provence. Pour la culture des vers à soie, on peut la regarder comme une source réelle de richesses. On estime que la récolte de la soie monte, année commune, jusqu'à cent quatre-vingt-quatorze mille livres pesant. Si l'on joint à tout cela le safran & le lin qu'on cultive particuliérement dans le territoire de Florence; l'immense quantité de châtaignes qui servent de nourriture à la plus grande partie des habitans des montagnes, & dont il se fait encore une exportation considérable; les essences de rose, de fleur d'orange & d'autres fleurs; les différentes sortes de liqueurs; les citrons

& les limons, qui ſont excellens & en très-grande abondance ; les forêts, le charbon foſſile, les carrieres de pierre & de marbre ; les ſalines, les mines ; les eaux thermales, les différentes rivieres navigables, les ports de Livourne & de Porto-Ferraïo, qui ſont ſi heureuſement ſitués pour la vente de toutes les productions territoriales, ſur-tout lorſque la Méditerranée eſt le ſiége de la guerre : on conviendra ſans peine que la Toſcane eſt un des pays les plus riches & les plus fortunés de l'Italie, & que cet Etat, qui n'a pas plus de quarante-cinq lieues de long ſur trente de large, l'emporte ſur d'autres bien plus conſidérables. Le mauvais air dans certains cantons, & le débordement de quelques rivieres qui deſcendent de l'Apennin, ſont à peu près les deux ſeuls inconvéniens qu'on y éprouve ; mais leurs ſuites funeſtes deviennent journellement moins ſenſibles, par le deſſéchement des marais, par l'écoulement qu'on procure aux eaux ſtagnantes, & par les travaux qu'on fait ſur les rivieres pour les contenir dans leur lit. Le P. Ximenès, Jéſuite, a fait exécuter des ouvrages ſi ſolides

sur l'Ombroné, que ses inondations ne sont plus à craindre. Celles de la Chiana & de l'Arno causent encore, il est vrai, des dommages aux campagnes voisines, & l'Arno sur-tout inonde quelquefois les quais & les rues adjacentes de Florence ; mais la plupart du tems c'est l'affaire de quelques heures, parce qu'on est venu à bout de régler le cours de ce fleuve.

D'après les notions que je viens de vous donner, Madame, sur l'état actuel de la Toscane, vous ne serez pas surprise qu'elle soit très-peuplée à proportion de son étendue ; elle l'est même beaucoup plus que d'autres pays renommés par le nombre des habitans qu'ils contiennent. On prétend qu'elle l'étoit autrefois davantage : j'ai de la peine à le croire, puisque les deux tiers du Grand-Duché, comme je l'ai déjà observé, étoient alors couverts de forêts ; ce qui suppose nécessairement une population très-foible. Celle dont on parle tant pour le territoire de Florence, ne prouve qu'en faveur de ce canton. On dit qu'en 1299 on pouvoit y mettre cent mille hommes sous les armes, trente mille dans la

ville, & ſoixante-dix mille dans le reſte du comté. On peut en conclure ſeulement, ſi je ne me trompe, que le commerce y avoit attiré un grand nombre d'habitans, ſoit nationaux, ſoit étrangers, mais toujours au détriment du reſte du pays. Quoi qu'il en ſoit, ſelon un état que j'ai ſous les yeux, de la population actuelle de la Toſcane, il ſe trouve que le nombre des habitans, diſtribués en deux mille cinq cent cinquante-neuf paroiſſes, monte à 945,063, y compris 5549 Moines, 144 Ermites, 9349 Religieuſes, 8355 Prêtres ſéculiers, & 3529 autres Membres du Clergé.

Une heureuſe vivacité d'eſprit, une conception prompte & facile, une imagination brillante & moins fougueuſe peut-être que dans les parties plus méridionales de l'Italie, rendent ces habitans propres en général à tous les Arts & à toutes les Sciences. La Toſcane peut ſe vanter même d'avoir été la patrie de leurs premiers reſtaurateurs; & voilà ce qui, par-deſſus tout, établit ſa gloire; voilà ce qui rendra ſon nom cher & précieux aux Savans de tous les ſiecles. Quels grands hom-

mes elle a produits dans tous les genres ! Le Dante, Pétrarque & Boccace ont été les créateurs de la poésie italienne. La prose n'a pas moins d'obligations à ce même Boccace, qui paroît l'avoir portée au plus haut point de perfection. Machiavel s'est souvent égaré dans la politique ; mais personne n'a mieux développé les profondeurs de cette science. Guichardin s'est élevé à toute la majesté de l'histoire. Galilée est regardé, à juste titre, comme le pere de la géométrie & de la physique moderne. On doit à Toricelli l'invention du barometre, à Salvino, celle des lunettes pour la vue. Aggiunti, Viviani furent des Mathématiciens célebres. Améric Vespuce a immortalisé son nom, en le donnant au Nouveau-Monde. Les premieres découvertes sur la gravure, en 1460, sont attribuées à Marso-Finiguerra, qui a du moins beaucoup perfectionné cet art, s'il ne l'a pas imaginé. Michel-Ange est le premier Sculpteur de l'Univers : Donatello marche sur ses traces. La peinture doit son rétablissement, en Europe, à Cimabué & à Giotto. Enfin Lulli a la gloire d'avoir le premier fait con-

noître les charmes de la musique en France.

Je ne puis, Madame, que vous indiquer rapidement les noms de tous ces personnages célebres, originaires de la Toscane : je suis même obligé d'en passer plusieurs autres sous silence; mais vous trouverez dans quantité d'Ouvrages des détails approfondis sur l'histoire littéraire de ce pays, laquelle forme le monument le plus beau & le plus intéressant pour l'esprit humain. Je me contenterai de vous dire que les efforts de tous ces grands hommes étoient secondés par des Académies utiles alors, parce que leurs travaux étoient multipliés, qu'elles servoient de communication aux lumieres respectives, & que la médiocrité n'avoit aucun prétexte pour y avoir entrée. Déjà, sous Cosme l'ancien, le Pere de la Patrie, l'Académie Platonique avoit été établie en 1469. Son petit-fils, Laurent le Magnifique, lui donna une meilleure forme. L'objet principal étoit d'expliquer & de commenter Platon, pour lequel on étoit pénétré de la plus profonde vénération, & qu'on regardoit comme

le plus grand Philosophe qui eût jamais existé. On traitoit encore dans les conférences, des regles de la Langue italienne, des causes de sa corruption, des moyens de la rétablir ; & c'est sur ce modele que ce sont formées ensuite les Académies des Belles-Lettres. Les troubles survenus à Florence, & qui couterent la vie à quelques Membres de l'Académie Platonique, en causerent la dispersion en 1521 : elle fut rétablie en 1600 ; mais le tems approchoit où la philosophie spéculative devoit faire place à la vraie physique, aux recherches & aux observations, dont Galilée avoit inspiré le goût ; & telle fut l'origine de la fameuse Académie *del Cimento*, ou de l'Expérience, la premiere de l'Europe où l'on s'occupa de la maniere de philosopher, la plus naturelle, la plus utile, & dans laquelle on a fait ensuite de si grands progrès. Le Grand-Duc Ferdinand II jeta les premiers fondemens de cette Académie en 1651 ; mais elle ne dut sa véritable consistance, en 1657, qu'au Cardinal Léopold, son frere, ce protecteur si éclairé des Sciences & des Arts. C'étoit dans son palais que s'as-

ſembloient les Membres, preſque tous diſtingués par leurs talens & par leurs connoiſſances. Tel étoit Viviani, premier Mathématicien du Grand-Duc de Toſcane, & dont la réputation répandue dans les pays étrangers, lui mérita, de la part de Louis XIV, une penſion en 1664. Il voulut éterniſer ſa reconnoiſſance, en faiſant bâtir une très-belle maiſon, ſur laquelle il mit cette inſcription : *Ædes à Deo data*, pour faire alluſion au nom de *Dieu-donné* que reçut ce Monarque en venant au monde. Viviani dirigea long-tems les travaux de l'Académie *del Cimento*, dont il fut le Chef ſous le Cardinal Léopold. Le Comte Laurent Magalotti en étoit le Secrétaire ; & c'eſt lui qui a publié le recueil des expériences. Paul del Buono eſt connu par les inſtrumens qu'il a imaginés, ſoit pour reconnoître l'impreſſibilité de l'eau, ſoit pour comparer entre elles les peſanteurs des liquides : il eſt le premier qui ait imaginé en Europe de faire éclorre les œufs dans un fourneau, à la maniere des Egyptiens. Il ſuffit de nommer Borelli, Profeſſeur de mathématiques à Florence & à Piſe, pour donner idée de ſon mé-

rite. On a de lui un Traité fort estimé sur le mouvement des animaux, *de motu animalium*, & un autre sur la force de percussion, *de vi percussionis*, dans lequel on trouve des observations curieuses & des vûes neuves. Cet Auteur, qui a augmenté la longue liste des Savans dont la fortune est au dessous du mérite, & qui mourut dans la pauvreté à Rome, où la Reine Christine l'avoit appelé, avoit inventé plusieurs machines pour l'Académie *del Cimento*. Elles sont rapportées, ainsi que les expériences & les dissertations des autres Membres, dans le recueil qui parut en 1667, & où l'on traite de la pression de l'air, la compression de l'eau, le froid, le chaud, la glace, l'aimant, la vertu électrique, les odeurs, le son, le mouvement de projection, la lumiere, &c. Depuis cette époque il n'a point paru d'autre recueil. L'Académie même ne subsiste plus depuis long-tems ; & la ville de Florence se trouve actuellement réduite à deux Académies, celle des *Apathistes* & celle *della Crusca*. La premiere est, à proprement parler, une Académie de Belles-Lettres : elle s'assemble de

tems en tems dans une salle de l'Université ; & tout le monde est admis à y lire des Ouvrages en quelque Langue que ce soit. Son nom vient d'un mot grec, qui signifie sans passion. On veut sans doute faire entendre par-là qu'elle adopte tout sans partialité. Cette qualité est bien précieuse & bien importante dans toute association littéraire. Je veux croire que les Apathistes soutiennent leur beau titre par les autres qualités requises dans des Académiciens ; mais il faut convenir qu'ils ne sont pas encore parvenus à la célébrité dont jouissent ceux qui composent l'Académie *della Crusca*. C'est la reine & la modératrice de la Langue italienne ; voilà son titre. La perfection de la Langue, la poésie & l'éloquence, voilà les objets de ses travaux ; ils sont grands & très-dignes d'occuper de beaux-esprits : mais peut-être trouverez-vous minutieuses, & même bizarres, les allégories sous lesquelles on représente ces travaux. La dénomination de *Crusca*, qui signifie du son, vient du son & du blutoir que l'Académie a pris pour devise, avec ces paroles, *il più bel fior ne coglie*; il en

tire la plus belle fleur. Tout eſt emblématique dans la ſalle d'aſſemblée. La chaire eſt en forme de trémie, & les degrés ſont en forme de meule. Le Directeur eſt aſſis ſur une eſpece de meule; les ſiéges des autres Membres ont la forme de hottes; le doſſier eſt une pelle à four, ainſi que les cadres où ſont les portraits des Académiciens. Une pétriſſoire ſert de table : on enferme dans une trémie les Ouvrages qui ſont deſtinés à des lectures publiques; & celui qui lit a la moitié du corps paſſé dans une eſpece de blutoir. Je ne ſais ſi tous ces meubles ont pu être, comme on le dit, de grands objets d'émulation. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que cette Académie a été la moins oiſive peut-être des trois ou quatre cents Corps Littéraires répandus ſur toute la ſurface de l'Italie. Elle a publié un Dictionnaire de la Langue italienne, en ſix gros volumes *in-folio*. C'eſt ſans doute un dépôt précieux de cette Langue, & qui doit ſervir à la fixer pour toujours : mais il n'a pas plus échappé aux critiques que tous les autres Dictionnaires faits & à faire. On ſe plaint qu'il eſt incomplet,

remplis d'erreurs, & qu'il auroit très-grand besoin de changemens & d'additions.

Les Académiciens eux-mêmes sont exposés à des critiques encore plus fortes de la part des bons esprits. On prétend que dans leurs Ouvrages ils ne s'attachent qu'à la correction & à la pureté du style; attention pénible & recherchée, qui dégénere souvent en pédantisme : du reste il n'est rien de plus frivole pour le fond des pensées. Les *prose Fiorentine*, par exemple, qui consistent en discours, en panégyriques, en oraisons funebres des plus illustres Membres de l'Académie *delle Crusca*, sont vides d'idées, & dépourvues des grands mouvemens de l'éloquence. Ce n'est pas que les moyens manquent à Florence pour faire briller les Lettres. On ne peut certainement refuser beaucoup d'esprit & de dispositions naturelles aux habitans. Il regne parmi eux une liberté de penser qui ne se trouve dans aucune autre ville de l'Italie : ils peuvent s'exercer sur toutes les matieres qui n'attaquent ni la Religion ni le Gouvernement; & les Moines, dont on se plaint tant ailleurs,

ne les tiennent point courbés sous l'empire des préjugés. Mais par une de ces révolutions qui ne sont que trop ordinaires dans les Sciences, il est arrivé qu'elles languissent aujourd'hui dans un pays où elles avoient jeté autrefois un si grand éclat. On ne peut pas en rejeter la cause, comme quelques-uns l'ont dit, sur l'inaction qu'inspire le climat, puisqu'il n'a pas été un obstacle pour les grandes choses qu'on a exécutées dans les derniers siecles. Il est plus vraisemblable d'attribuer l'engourdissement actuel au Gouvernement, qui n'excite pas assez l'émulation, & plus encore au goût de la société, de la galanterie, des amusemens & des fêtes qui ont affoibli l'amour de l'étude, la curiosité & les talens. Aussi est-il assez rare de voir de bons Ouvrages publiés par les Florentins. Je ne connois aujourd'hui parmi eux que trois ou quatre Auteurs qui méritent d'être cités. Le Docteur Lami a des connoissances très-variées ; il publie toutes les semaines une feuille de Nouvelles Littéraires, dans laquelle on trouve du goût, de la sagacité, de la critique. Les Mémoires qu'il a donnés sur les antiquités de Florence &

de la Toscane, annoncent une grande érudition : mais ce n'est que de l'érudition ; il y a bien du fatras & du verbiage. Le Docteur Cocchi, Professeur d'Anatomie, est presque le seul Médecin de mérite dans un pays qui fourmille de Médecins, ainsi que le reste de l'Italie. M. Tangioni a donné l'Histoire naturelle & la Description de la Toscane ; Ouvrage qui fait honneur à ses lumieres & à son exactitude. Pour les Sciences abstraites, on ne trouve que le P. Léonard Ximenès, Jésuite, connu dans toute l'Europe comme grand Astronome, & dont les talens d'un habile Ingénieur, le rendent particuliérement utile à la Toscane. Quelques Auteurs publient encore de tems en tems de petites Dissertations & d'autres Brochures, pleines de bon sens & de solides connoissances : mais il est fâcheux qu'ils se bornent à des productions aussi légeres ; elles ne suffisent pas pour faire juger de toute l'étendue de leur mérite. Je ne parle ni de cette foule de Poëtes, de faiseurs de sonnets & de vers doucereux, ni de ces Improvisateurs, qui ne sont pas moins multipliés ici qu'à

Sienne. Il eſt impoſſible à un homme de goût de ſoutenir la lecture de ces pieces, la plupart extravagantes & abſurdes. J'ai voulu lire quelques poéſies d'une Improviſatrice célebre, la Corilla, qui a fait imprimer entre autres un Poëme dédié à l'Impératrice-Reine. Je vous avoue que je n'ai pu voir ſans étonnement, qu'elle jouît d'une réputation des plus brillantes, au point que quelques perſonnes ne craignent pas de vouloir la faire paſſer pour une des merveilles de l'Italie. Elle eſt tout au plus, ſi l'on veut, la Sibylle moderne de Florence, en qui le déſordre des penſées n'eſt pas moins ſenſible qu'il l'étoit autrefois dans les feuilles de la Sibylle de Cumes.

L'Etat actuel des Arts à Florence & dans toute la Toſcane, n'eſt pas plus floriſſant que celui des Sciences & de la Littérature. A l'exception de la gravure, qui ſemble, depuis quelques années, ſortir de la médiocrité à laquelle elle étoit condamnée, on ne voit dans ce pays ni de grands Peintres, ni de grands Sculpteurs. Tout le mérite de ces Artiſtes modernes conſiſte à ſavoir copier avec aſſez de reſ-

ſemblance les ſuperbes originaux de leurs prédéceſſeurs, qu'ils ont ſous les yeux. Il ne faut pas croire cependant que les Ouvrages des grands hommes qui ont illuſtré l'Ecole de Florence, ſoient tous dignes de cette admiration ſans bornes, que le goût éclairé ſe permet ſi rarement. M. Cochin, dont je me fais toujours plaiſir d'adopter le ſentiment, quand il eſt queſtion des Arts, me paroît avoir là-deſſus des vûes ſi juſtes & ſi vraies, que je ne crois pouvoir mieux faire que de vous les rapporter, Madame, en terminant cette Lettre. Voici ſes expreſſions.

» L'Ecole ancienne de Florence a
» produit quantité de Peintres qui ne
» ſont pas ſans mérite; cependant il
» en eſt bien peu qui aient acquis quel-
» que célébrité. Les égliſes ſont rem-
» plies de tableaux de quantité de dif-
» férens Maîtres, que néanmoins on
» croiroit tous du même, tant ils ſont
» du même goût, du même caractere
» de deſſin, de la même maniere de
» draper, & de la même couleur. La
» couleur en eſt très-griſe & foible,
» le deſſin grand, mais maniéré, dans

» le goût de Michel-Ange Buonar
» qui a été le Chef de cette Ecole
» font de ces tours de figures si
» ples, qu'on eft tenté de les c
» impoffibles; de ces grands cont
» chargés, qui femblent tordre
» membres; de ces graces outrées,
» ont du grand, mais qui ne pré
» tent l'idée que d'une nature in
» naire. On n'y voit point de C
» riftes ni de ces Peintres rempli
» feu, qui ofent hafarder des irr
» larités pour produire des be
» qui en dédommagent furabon
» ment, & qui font le charme
» peinture. L'Ecole de Florence a
» tout fon éclat des célebres S
» teurs qu'elle a produits. De là
» enfuivi que l'on s'eft principale
» & prefque uniquement attaché au
» fin, à une correction & à une
» deur de formes qui dégénere f
» ment en maniere. On a beau
» qu'elle eft grande; une grande
» niere qui ne tient pas à la na
» ne vaut guere mieux qu'une
» petite qui s'en écarte égale
» La vérité eft le but; le manquer

» façon ou d'une autre, eſt preſque
» égal.

» Il ſuit encore de cette façon d'étu-
» dier qu'amene une Ecole preſque en-
» tiérement dirigée par des Sculpteurs,
» qu'on deſſine trop long-tems avant
» que de ſe haſarder à peindre; qu'on
» ne s'attache qu'aux contours & à
» placer les dedans avez exactitude,
» ſans conſidérer la nature du côté des
» effets de la lumiere & des couleurs,
» qui eſt la partie la plus eſſentielle
» de la peinture. On peut s'en aſſurer
» par l'examen des deſſins des Maîtres
» Florentins, qui ſont d'un fini ex-
» trême, & ombrés de petites hachu-
» res qui marquent l'exactitude & la
» ſervitude.

» Mais auſſi on peut dire, à la gloire
» de l'Ecole Florentine, qu'elle a pro-
» duit les plus excellens Sculpteurs,
» & en plus grand nombre que toutes
» les autres villes de l'Italie, au con-
» traire de la ville de Veniſe, qui a
» donné tant de grands Peintres &
» n'a point formé de Sculpteurs. Il eſt
» vrai que ces Sculpteurs de Florence
» ſont maniérés, parce qu'ils ont plutôt

» imité Michel-Ange que la natur
» l'antique : mais néanmoins ils
» ſavans, correcte, & de grand goû

Je ſuis, &c.

A Florence, ce 12 Janvier, 17



LETTRE CCCLXXI.

SUITE DE LA TOSCANE.

JE viens, Madame, de faire le tour presque entier du Grand-Duché de Toscane. J'ai voulu connoître par moi-même un pays si intéressant : mais je vous épargnerai l'ennui des détails minutieux ; je ne parlerai que des lieux les plus remarquables. La premiere ville que j'ai trouvée en dirigeant ma route du côté de l'orient de Florence, est Arezzo, anciennement *Aretium*, qui n'en est éloignée que de dix-huit lieues. Sa situation sur une petite colline, au milieu d'une plaine fertile en grains, en vignes & en oliviers, est très-agréable. La disposition des bâtimens & des rues bien pavées & régulieres, ajoute à sa beauté. La place publique est décorée d'un édifice qu'on appelle les *Loggie*, où se trouvent la douane, le théatre, & un portique de dix-huit arcades, & long de quatre cents pieds, pour se promener à cou-

vert. Cet édifice, bâti par Vasari, qui le commença en 1573, est imposant & majestueux. Mais ce qui contribue le plus à distinguer cette ville, c'est un établissement bien digne d'honorer l'humanité. Dès l'an 1262, il s'y est formé une association ou confrérie, sous le nom de *Fraternita*, laquelle jouit d'environ cent mille livres de rente. On emploie le revenu à marier des filles, à donner du pain aux pauvres, & à d'autres œuvres de charité. Arezzo est le siége d'un évêché, qui, pour les revenus, est le plus considérable de la Toscane. L'Evêque a le titre de Prince de l'Empire. On compte environ douze mille habitans dans la ville, qui est gouvernée par un Corps de Magistrats tirés de la Bourgeoisie, à la tête desquels est le Gonfalonier, toujours Membre de la Noblesse : mais rien ne se fait sans la participation du Gouverneur, nommé, dans le pays, *Regio Comissario*, & que le Grand-Duc change tous les trois ans.

Cette ville étoit une des douze principales de l'Etrurie. On prétend qu'elle devoit son nom d'Aretium à Aretia, surnom de Vesta, femme de Janus. Elle

Elle fut ravagée par Sylla, parce qu'elle avoit pris parti contre Rome, dans la guerre sociale. Rétablie bientôt après, elle eut l'avantage de compter dans le nombre de ses citoyens les plus illustres, Mécene, favori d'Auguste, & protecteur déclaré des beaux génies de Rome. Dans la décadence de l'Empire, Arezzo partagea le sort des autres villes d'Italie. Les Goths & les Lombards y commirent des dégâts affreux. Un de ses Evêques, nommé Guido Petra-Mala, s'empara de l'autorité dans le quatorzieme siecle : il y régna en tyran : mais il ne laissa pas que de rendre de très-grands services. Il fortifia la ville, fit applanir les rues, & conduisit la guerre avec succès contre le Pape Jean XII. Les Aretins, en proie pendant long-tems aux factions des Guelfes & des Gibelins, étoient cependant devenus assez puissans pour tenir tête aux Florentins : ils remporterent même quelquefois sur eux des avantages considérables, & secouerent le joug que ceux-ci leur avoient imposé, en achetant leur ville de Louis, Duc d'Anjou, qui étoit parvenu à s'en rendre le maître. Enfin ils furent obligés de se

ſoumettre à la domination de Charles-Quint, qui donna tout leur territoire à Alexandre de Médicis. Indépendamment de Mécene, cette ville ſe fait gloire d'avoir donné naiſſance à Gui d'Arezzo, Moine Bénédictin, qui floriſſoit vers l'an 1021. C'eſt lui qui eſt l'auteur de la maniere dont on ſe ſert encore de nos jours pour noter le plain-chant & la muſique, & qui ſubſtitua aux ſix lettres de l'alphabet Romain qu'on employoit autrefois dans la muſique, les ſyllabes *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, qu'il tira des trois premiers vers de l'Hymne de S. Jean, *Ut queant laxis*, *&c.* Je ne ſais ſi les habitans de cette ville peuvent également ſe féliciter d'avoir vu naître parmi eux cet infame Satirique, Pierre d'Arezzo, plus connu ſous le nom de l'Aretin, qui naquit en 1462, & mourut en 1557. La hardieſſe brutale avec laquelle il outrageoit les Souverains, le fit ſurnommer *le Fléau des Princes*. François I & Charles-Quint furent aſſez bons pour acheter ſon ſilence : ils lui envoyerent des préſens, qui, loin de le calmer, ne faiſoient qu'augmenter ſa rage. Certains Princes d'Italie moins complaiſans,

employerent le bâton pour le faire taire; & ce moyen devint efficace. Des Ouvrages obſcenes, où les turpitudes de la dépravation la plus outrée ſont dévoilées, & l'irréligion de ſes maximes, ont contribué à le faire regarder comme un des hommes des plus abominables qui aient jamais exiſté. Il fut un tems où le fameux Concino Concini, Maréchal d'Ancre, qui étoit des environs d'Arezzo, eut en France une réputation peut-être encore plus déshonorante. Sa faveur auprès de Marie de Médicis & de Louis XIII, ſuſcita contre lui la haine publique, qui ſe permit toutes ſortes d'excès. La Poſtérité plus équitable ne lui trouve d'autres crimes que ceux des ambitieux qui ſavent profiter des circonſtances pour s'élever; & le nombre de ces hommes, dans chaque ſiecle, devroit avoir appris, ce ſemble, à ne pas trouver leurs entrepriſes bien extraordinaires.

Cortone, autre ville épiſcopale au delà d'Arezzo, près de la route de Rome, eſt ſituée ſur une haute montagne, & peut renfermer quatre mille habitans. Quelques Auteurs veulent qu'elle ſoit

l'ancienne *Corytus*, dont la fondation étoit bien antérieure à celle de Troie. On ne peut douter du moins qu'elle n'ait été une des douze villes principales des Etrusques, alliée des Romains du tems d'Annibal, & dans la suite colonie Romaine. Les Barbares la ruinerent presque entiérement dans le cinquieme siecle : elle se rétablit si bien, qu'elle devint célebre par son commerce & sa population. Le vif intérêt qu'elle prit aux Gibelins, qui causerent tant de maux à l'Italie par leurs querelles avec les Guelfes, lui fit donner le titre de *nid des Gibelins*. Après avoir long-tems joui de la liberté, elle passa, en 1325, sous la domination d'un de ses citoyens, nommé Raméri Casali, qui eut six successeurs. Ladislas, Roi de Naples, s'en étant emparé en 1409, la vendit aux Florentins, qui l'ont conservée depuis. Les murailles de la ville prouvent son antiquité très-reculée : elles sont formées de pierres énormes, posées les unes sur les autres, sans chaux, & sans aucune espece de ciment. On voit encore les ruines d'un temple de Bacchus, & celles de quelques bains. Les

plus beaux édifices modernes sont la cathédrale, le palais public, celui de l'Evêque, & celui du Gouverneur, dans lequel se trouvent le théatre & la salle de l'Académie. Cette derniere est une des plus renommées de toute l'Italie. Fondée en 1726, sous le nom d'*Académie des antiquités Etrusques*, par Marcello Ridolfino & Philippe Venuti, Gentilshommes de cette ville, elle dut une illustration rapide à l'Abbé Baldelli, leur oncle, qui donna un cabinet d'antiquités, lequel s'est beaucoup accru dans la suite, & dont on a publié, en 1750, une collection en gravures, sous le titre de *Musæum Cortonense*. L'Académie a mis encore au jour, sur les mêmes objets, sept volumes de dissertations qui ont mérité les suffrages de tous les Savans.

En partant de Cortone, je m'engageai dans les montagnes de l'Apennin: mais la difficulté de la route fit que je gagnai le plus tôt qu'il me fut possible, San-Giovani, chef-lieu d'un pays où la grande quantité de bitume & de charbon fossile qu'on y rencontre, prouve qu'anciennement il a été élaboré par

le feu : il eſt actuellement très-peuplé, & produit en abondance des grains, des vignes & des légumes. A peu de diſtance de San-Giovani, on voit un pont très-remarquable, bâti non par le Diable, comme le diſent les gens du pays, mais par les Romains, à qui les entrepriſes les plus hardies ne coutoient rien, quand ils y voyoient quelque objet d'utilité. On le nomme *il ponte à gli Strolli*. Il eſt d'une ſeule arche en plein cintre, & très-grande, au deſſus d'un torrent. D'un côté, il poſe ſur une montagne taillée à pic, & de l'autre ſur un pilaſtre énorme, ſemblable à une tour. La célebre abbaye de *Vallombroſa*, ou Vallombreuſe, eſt à quelques lieues de San-Giovani. C'eſt dans ce lieu, tout couvert de hêtres & de ſapins, & infeſté par des brigands, que ſe retira Saint Gualbert, & y jeta les premiers fondemens de ſon Inſtitut en 1030. On remarque que ce Fondateur d'un Ordre monaſtique eſt le premier qui a reçu des Freres lais ou convers, diſtingués par état des Moines de chœur, qui étoient clercs, ou propres à le de-

venir. Du reste, la regle qu'on suit à Vallombreuse, est à peu près la même que celle de Saint Benoît; mais outre l'abbaye, il y a des ermitages séparés pour ceux qui veulent vivre en anachoretes. Les Camaldules, fondés en 1059 par Saint Romuald, ont le même privilége. Le chef-lieu de leur Ordre se trouve à Camaldoli, d'où ils ont tiré le nom de Camaldules. Cette habitation est bien propre à des solitaires. Les environs, couverts d'une forêt de sapins, offrent un air sauvage; & l'on se sent pénétré d'une sainte horreur quand on y arrive. La maison est considérable par son étendue. Sur le haut d'une montagne voisine, on a bâti des ermitages au nombre de soixante. Aujourd'hui l'Ordre des Camaldules est partagé en cinq Congrégations, qui ont chacune leur Général.

Prato est sur la route qui conduit de Florence à Lucques. Cette ville, assez considérable, est située dans une plaine charmante & fertile. Elle a de bonnes murailles, plusieurs palais, & plusieurs églises très-belles, en particulier celle de la cathédrale, toute revêtue de marbre. On y distingue encore cinq

hôpitaux, dans l'un desquels on reçoit des enfans trouvés, & deux *ceppi* ou troncs, dont les revenus considérables sont employés à faire des aumônes ou à doter de jeunes filles. Les habitans, qui peuvent être au nombre de douze mille, sont très-industrieux; c'est une des villes de la Toscane où le commerce est le plus florissant. On y fabrique une grande quantité de draps, de chapeaux, de toiles, de vases de cuivre, &c. Les Florentins s'étant emparés de cette ville en 1353, la privèrent de la liberté. En signe d'hommage, elle envoie tous les ans au Grand Duc, la veille de la Saint Jean, deux Ambassadeurs qui lui présentent une certaine quantité d'ortolans gras, de chapons, de jeunes oies, de poulets, & une belle génisse des plus grasses.

Pistoïa, évêché, n'est pas moins remarquable par les charmes de sa situation, au pied de l'Apennin, dans un endroit qui commence à s'élever, & qui domine une plaine vaste & fertile. Les rues, les places, les palais, les églises, n'ont peut-être d'autre défaut que d'être surchargés d'ornemens; le

cent cinquante villages, on compte plus de cent vingt mille habitans, dont vingt ou trente mille sont en état de porter les armes. Suivant le rapport de la population à l'étendue du terrein, il se trouve que dans chaque lieue carrée il y a mille huit cent soixante-trois personnes; ce qui est le double de ce que l'on trouveroit en France dans une estimation pareille. Les impositions ne vont pas au delà de 600,000 livres. Le gouvernement est Aristocratique. Deux cent quarante ou deux cent cinquante Nobles composent alternativement tous les deux ans, le Sénat, en qui réside la suprême autorité législative. Il faut avoir vingt-cinq ans pour y être admis. Il est présidé par un Gonfalonier & neuf Conseillers, nommés *Anziani*, Anciens, qui changent tous les deux mois, & qui, pendant le tems de leur administration, sont entretenus dans le Palais aux dépens de l'Etat : mais ils n'ont que le droit de proposer au Sénat les objets des délibérations. Le Gonfalonier a le titre de Prince de la République ; & jouit de tous les honneurs du Souverain.

ſa vigueur : le grain & les herbes communes y viennent très-bien. La flamme eſt plus vive dans un tems de pluie & d'orage, que dans un tems ſerein. Le froid & la neige ne l'arrêtent pas ; ce n'eſt que le grand vent qui l'éteint, ou qui du moins ſuſpend ſon activité. Quand on creuſe le terrein, elle ſort avec plus de force. Elle a quelque chaleur, & brûle le bois, le papier, & les autres matieres qui peuvent aiſément s'enflammer. Il eſt tout naturel que le peuple regarde cette flamme toujours ſubſiſtante, comme un effet des plus ſurnaturels. Les Naturaliſtes moins prévenus, n'ont pas cependant encore trouvé, juſqu'à préſent, une explication ſatisfaiſante de ce phénomene (1).

(1) M. de la Lande, M. Ferber, le Baron de Dietrich même dans ſes notes ſur l'Ouvrage de Ferber, ne diſent rien de poſitif à cet égard. Mais ce dernier Savant, ayant depuis répété à Paris les expériences de M. Volta (ſur l'air inflammable des marais), a continué à développer cette partie de la doctrine des *gas*. La flamme de Pietra-Mala eſt produite par un *gas* inflammable, tel qu'il s'en trouve dans preſque tous les endroits où il y a de l'eau ſtagnante, & même

Les uns regardent ce feu comme les restes d'un volcan éteint depuis long-tems ; & ils apportent en preuve les pierres calcinées, les vitrifications, les scories de fer, &c. qu'on apperçoit dans les environs. Les autres croient que c'est l'annonce d'un volcan qui deviendra très-redoutable, lorsque le fer se rencontrera en assez grande quantité avec le soufre ; & déjà l'on ressent quelquefois des tremblemens de terre, qui se communiquent même jusqu'à Florence. Dans deux endroits du même canton, on voit des feux semblables, & l'on trouve dans un pré qui est à demi-mille de Pietra-Mala, une fontaine dont l'eau,

---

au bord des rivieres. Ce sont des portions de ce *gas* inflammable, que les gens de la campagne appellent *Esprits-follets*. On imite très-bien cette opération de la Nature, en mettant en certaine proportion de l'huile de vitriol, de l'eau & de la limaille de fer, dans une fiole à médecine, que l'on tient bouchée quelques minutes : l'air qui s'en dégage ensuite est susceptible d'être allumé, & fait explosion, si l'on débouche la fiole sur une bougie allumée. *M. Mentelle, Géographie comparée.*

appelée *Aqua buia*, s'allume, quoique froide, comme de l'esprit-de-vin.

La proximité de Lucques, en italien *Lucca* ou *Luca*, m'a engagé à faire une excursion hors de la Toscane, pour voir cette ville, qui est le siége d'une petite République dont le territoire n'a pas plus de huit lieues en tout sens, mais qui, par la sagesse de sa politique & de son gouvernement, est venu à bout de conserver la liberté & d'entretenir l'abondance dans son sein. Le pays soumis à sa domination est d'une abondance singuliere : il faut aussi convenir qu'il est supérieurement cultivé. Les habitans savent tirer parti du plus petit morceau de terre. L'huile & la soie y réussissent à merveille, & forment l'objet principal de son commerce, qui enrichit l'Etat. Dans l'intérieur, on trouve des montagnes qui sont toutes couvertes, jusqu'au sommet, de vignes, d'oliviers, de châtaigniers, & de mûriers. Dans la partie qui avoisine la mer, sont des prairies où se nourrit une immense quantité de bestiaux. La population est si nombreuse, que dans ce petit pays, qui contient une ville considérable &

cent cinquante villages, on compte plus de cent vingt mille habitans, dont vingt ou trente mille sont en état de porter les armes. Suivant le rapport de la population à l'étendue du terrein, il se trouve que dans chaque lieue carrée il y a mille huit cent soixante-trois personnes; ce qui est le double de ce que l'on trouveroit en France dans une estimation pareille. Les impositions ne vont pas au delà de 600,000 livres. Le gouvernement est Aristocratique. Deux cent quarante ou deux cent cinquante Nobles composent alternativement tous les deux ans, le Sénat, en qui réside la suprême autorité législative. Il faut avoir vingt-cinq ans pour y être admis. Il est présidé par un Gonfalonier & neuf Conseillers, nommés *Anziani*, Anciens, qui changent tous les deux mois, & qui, pendant le tems de leur administration, sont entretenus dans le Palais aux dépens de l'Etat : mais ils n'ont que le droit de proposer au Sénat les objets des délibérations. Le Gonfalonier a le titre de Prince de la République; & jouit de tous les honneurs du Souverain.

L'exercice de la Juſtice eſt confié à cinq Juges ou Auditeurs, qui ne doivent jamais être pris parmi les Lucquois. L'un d'eux, nommé *Podeſtat*, décide des cauſes criminelles, qui doivent cependant être revûes par le Sénat, ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion de peine de mort. On eſt très-ſévere pour tout ce qui concerne la police, & l'on réprime avec force toutes ſortes d'injuſtices : le port d'armes pour les nationaux eſt puni des galeres; mais on ne néglige rien pour entretenir dans le peuple l'abondance, la ſûreté, & ſur-tout l'eſprit de liberté. Tous les ans on fait, le Dimanche de *Quaſimodo*, une proceſſion ſolennelle pour remercier Dieu d'avoir rendu la liberté à la République. Le Sénat veille avec la plus grande attention à toutes les parties du bien public. Jamais la diſette ne ſe fait reſſentir : on a des magaſins prêts au beſoin. S'il ſurvient des maladies épidémiques dans les campagnes, l'Etat envoie des Médecins qu'il paye. L'égalité républicaine regne par-tout. Les Nobles ſont dans l'heureuſe impoſſibilité de nuire. On ne

connoît ni Ducs, ni Comtes, ni Marquis. Point de luxe particulier : le luxe public eſt le ſeul permis. On ne ſouffre ni pauvres, ni fainéans, ni mendians, ni vagabonds ; les loix ſont très-rigides à cet égard. Ne jugez-vous pas, Madame, que cette petite République eſt un modele d'un excellent Gouvernement, & que les habitans doivent y trouver le bonheur ?

La ville de Lucques, ſiége de cette République, eſt ſituée dans une plaine environnée de montagnes, & couverte de villages, de hameaux, & de maiſons de campagne. Elle eſt réguliérement fortifiée, & peut avoir trois milles de tour. Les remparts & les places d'armes des baſtions ſont décorés de très-beaux arbres qui forment une promenade fort agréable. Les rues, pavées de grandes pierres, ſont larges, & les maiſons aſſez bien bâties ; cependant on ne trouve point d'édifices de grande importance. Le palais de la République n'eſt frappant que par ſa vaſte étendue : on y voit un arſenal fourni d'armes pour plus de vingt mille hommes. La cathédrale, dédiée à S. Martin,

pas oublier de vous dire que cette République a, pour son commerce, un petit port, nommé *Via-Regio*, dans lequel sont quelques habitations & une tour fortifiée.

En revenant sur mes pas pour aller m'embarquer à Livourne, je me rendis en peu de tems de Lucques à Pise. Cette derniere ville, capitale d'un pays qu'on appelle le Pisan, est située dans une plaine couverte de vastes prairies, & assez fertile en grains, en fruits & en légumes, dans les endroits où l'on peut la cultiver, mais exposée à des inondations fréquentes de l'Arno qui la traverse. Autrefois ces inondations causoient des dommages considérables, & la plaine de Pise étoit même inhabitable; mais après que les Médicis se furent rendus maîtres de ce pays, ils ne cesserent de faire travailler à des canaux & à des levées pour empêcher les débordemens de l'Arno. Cependant, malgré tant de soins, il reste encore des marais qui infestent l'air dans quelques cantons.

La ville de Pise est de nos jours une des plus tristes preuves des révolutions humaines. Remarquable par son an-

est assez médiocre. La porte principale de la ville a pour inscription, ce seul mot écrit en lettres d'or : *Libertas*, liberté ; il est aussi la devise de la République. Les seuls restes d'antiquités qui subsistent, consistent dans un amphithéatre. On ne peut douter que Lucques ne soit très ancienne : on n'en connoît pas même l'origine. Elle fut une des villes principales des Etrusques, & devint dans la suite colonie Romaine. Dans le tems des Goths & des Lombards, elle éprouva les mêmes révolutions que la Toscane. Après la mort de la Comtesse Mathilde, en 1115, elle se forma en République, & embrassa successivement le parti des Guelfes & des Gibelins. Castruccio Castracani, célebre Capitaine, s'empara de l'autorité souveraine en 1316 : mais les Empereurs lui rendirent la liberté qu'elle a particuliérement conservée depuis 1430 ; & quoique l'Empereur la regarde comme fief de l'Empire, elle n'est pas moins indépendante que Venise. Les Lucquois ont cependant toujours eu la politique de rechercher la protection de quelque Etat considérable. Je ne dois

pas oublier de vous dire que cette République a, pour son commerce, un petit port, nommé *Via-Regio*, dans lequel sont quelques habitations & une tour fortifiée.

En revenant sur mes pas pour aller m'embarquer à Livourne, je me rendis en peu de tems de Lucques à Pise. Cette derniere ville, capitale d'un pays qu'on appelle le Pisan, est située dans une plaine couverte de vastes prairies, & assez fertile en grains, en fruits & en légumes, dans les endroits où l'on peut la cultiver, mais exposée à des inondations fréquentes de l'Arno qui la traverse. Autrefois ces inondations causoient des dommages considérables, & la plaine de Pise étoit même inhabitable; mais après que les Médicis se furent rendus maîtres de ce pays, ils ne cesserent de faire travailler à des canaux & à des levées pour empêcher les débordemens de l'Arno. Cependant, malgré tant de soins, il reste encore des marais qui infestent l'air dans quelques cantons.

La ville de Pise est de nos jours une des plus tristes preuves des révolutions humaines. Remarquable par son an-

:iquité, honorée du titre de colonie Romaine, & soumise au même sort que le reste de l'Italie dans le tems le l'invasion des Barbares, elle répara si bien ses pertes, que dès le onzieme siecle, elle devint très-puissante sur mer, & posséda plus de deux cents galeres. Ses habitans enleverent aux Sarasins l'isle de Sardaigne, Palerme en Sicile, la ville de Bona en Afrique, & les isles Baléares. » Ils allerent, dit
» un Auteur moderne, avec cent vingt
» galeres à l'expédition de la Terre-
» Sainte, & se signalerent beaucoup
» aux siéges d'Antioche & de Jérusa-
» lem. Cette expédition ouvrit aux
» Pisans la voie à la domination des
» mers les plus éloignées, & au plus
» vaste commerce.......; & tandis
» que les croisades appauvrissoient les
» autres Princes Chrétiens, les Pisans
» en retiroient des avantages & des
» richesses immenses. Cette Puissance
» se maintint dans toute sa splendeur
» jusqu'en 1284, époque à laquelle les
» Génois, dans une bataille navale,
» leur enleverent quarante-neuf gale-
» res, & leur firent environ dix mille
» prisonniers. Cette défaite & la des-

» truction du port de Pise par c
» mêmes Génois l'année suivante,
» en 1290, furent le commenceme
» de la décadence de la République
» Pise. Elle déchut encore davanta
» par ses guerres contre les Guelfe
» c'est-à-dire, contre les Génois,
» Lucquois & les Florentins, & 1
» l'ambition de ses propres citoye
» qui vouloient asservir leur patri
» comme firent le Comte Ugoli
» Pierre Gambacorta, Jean dell' Ag
» lo, Jacques Appiano & son fils (
» rard, qui, en 1399, vendit Pise
» son territoire à Galéas Viscon
» Duc de Milan, pour la somme
» 200,000 livres. Galéas la rever
» aux Florentins pour la même somr
» & ceux-ci s'en emparerent par la v
» des armes, en 1406; & quoique
» Pisans, animés par la présence
» Charles VIII, Roi de France, eus
» recouvré leur liberté en 1499,
» furent de nouveau subjugués par
» Florentins en 1509. Depuis cette
» que, la ville de Pise n'est plus
» trée dans son premier état de lil
» té, & a éprouvé le même sort qu
» reste de la Toscane «.

Malgré ſon état de dépériſſement, Piſe eſt encore la ſeconde ville de la Toſcane. Elle contient environ vingt mille ames; mais d'après la grandeur de ſon enceinte, il pourroit y en avoir trois fois autant. On prétend que dans le onzieme ſiecle, on en comptoit juſqu'à cent cinquante mille. Elle eſt partagée en deux par l'Arno, bordé de très-beaux quais & d'édifices de la plus belle architecture. On traverſe le fleuve ſur trois ponts, qui forment une perſpective très-agréable; celui du milieu eſt de marbre. Les rues ſont larges, droites, & pavées de grandes dalles comme à Florence; mais il leur manque ce qui en fait le principal ornement, la multitude & le mouvement des paſſans; & de là vient que l'herbe croît dans quelques-unes. Un aqueduc conduit de très-bonnes eaux dans la ville, où elles ſont diſtribuées en quatorze fontaines publiques & plus de cent vingt particulieres; & depuis les travaux qu'on a exécutés dans la campagne voiſine pour purifier l'air, celui qu'on reſpire à Piſe eſt excellent, même en été. D'ailleurs le climat eſt

ſi doux, qu'on s'apperçoit à peine de l'hiver.

La cathédrale, dédiée à l'Aſſomption, eſt un édifice ancien, mais majeſtueux : il fut commencé en 1063, & terminé en 1092, ſur les deſſeins de Bruſchetto. Il devint preſque entiérement la proie des flammes dans le ſeizieme ſiecle; mais il fut réparé par les Grands-Ducs. Ses trois portes de bronze ont paru ſi belles à quelques perſonnes, que, dans leur enthouſiaſme, elles ont dit que c'étoient les portes du Temple de Jéruſalem : cependant les reliefs qu'on y voit, ſont preſque tous mauvais & demi-gothiques. L'intérieur de l'égliſe préſente des objets plus intéreſſans. Les Piſans y ont employé les riches dépouilles enlevées aux Saraſins, lorſqu'ils les chaſſerent de Palerme. Une très-belle nef & deux doubles bas-côtés ſont ſoutenus par quatre rangs de colonnes ſuperbes, au nombre de ſoixante-quatorze, dont ſoixante-deux ſont de granit oriental, & douze de beau marbre. On eſt ſurtout frappé de deux colonnes de vert antique d'une groſſeur énorme, &

d'une autre de brocatelle d'Orient, qui passe pour le morceau le plus précieux que l'on connoisse en ce genre. La voûte est dorée, & ornée de peintures; le pavé au dessous de la coupole est un ancien ouvrage en mosaïque. Plusieurs tableaux des plus grands Maîtres, & des mausolées avec des statues très-bien travaillées, contribuent encore à l'embellissement de cette église.

Le Baptistere en est voisin : c'est une autre église en forme de rotonde, où l'on baptise exclusivement tous les enfans de la ville; elle est entiérement de marbre, & d'une belle architecture, quoique gothique. La voûte forme un écho qui répete si distinctement les sons, que ce que l'on dit à voix basse contre un côté de la muraille, s'entend au côté opposé, & que si l'on frappe d'une canne contre terre, le retentissement en dure aussi long-tems que le tintement d'une cloche. C'est l'effet de toutes les voûtes elliptiques. On voit dans cette église une superbe chaire, construite par Nicolas Pisano. Les reliefs qui la décorent, sont d'une espece d'albâtre oriental, & représentent le Jugement dernier;

ils portent perpendiculairement sur sept petites colonnes, dont les unes sont de granit oriental, les autres de porphyre des monts Pisans, & quelques-unes de brocatelle : trois de ces colonnes sont appuyées sur des lions du plus beau marbre. Le *Campo santo*, cimetiere de la ville, est une cour de quatre cent cinquante pieds de long, autour de laquelle regne un vaste portique qui a soixante croisées ou arcades, qui est pavé de marbre, & orné de peintures de Cimabué, de Giotto, d'Orgagno, & de quelques autres Peintres anciens ; peintures précieuses par leur antiquité, & par l'idée qu'elles donnent des premiers essais de l'Art, & des progrès qu'il a faits insensiblement. On y voit encore des inscriptions, des épitaphes, & des tombeaux antiques peu remarquables, si l'on en excepte un dont l'architecture est traitée d'un très-grand goût, & dans lequel est une figure couchée, assez belle. Ce qu'on appelle proprement *Campo santo*, Champ sacré, contient, dans le centre de la cour, environ neuf pieds de terre que les Pisans apporterent de Jérusalem dans le treizieme siecle. On prétend

prétend que les cadavres qu'on y dépose, sont entiérement consumés en deux jours.

Il campanile torto, le clocher tortu; qu'on appelle aussi *Torre pendente*, la tour penchée, est de tous les monumens de Pise peut-être le plus curieux, du moins le plus singulier. Cette tour, commencée en 1174, sur les desseins de Guillaume d'Almon, finie par Bonauno Buocci & Thomas de Pise, a environ cent quatre-vingt-huit pieds de haut, & un escalier de cent quatre-vingt-treize marches, très-aisé & bien éclairé. Sa forme est un cylindre environné de huit rangs de colonnes de marbre posées les unes sur les autres. Quand on est sur le haut, la campagne offre de tous côtés un spectacle magnifique : mais si l'on regarde du côté que la tour penche, & que l'on descende un plomb perpendiculairement jusqu'au bas par le moyen d'une ficelle, on est fort étonné de le voir s'éloigner de quinze pieds de la base en arrivant à terre. Vasari croit que cette tour ne penche que » parce » que ses fondemens n'ayant pas été » bien assurés sur un terrein mou,

» elle s'est affaissée, & que sa rotondité, jointe à la liaison des pierres, » contribue à sa solidité. D'autres croient » qu'après que les quatre premiers ordres furent faits, on s'apperçut de » l'affaissement du terrein; qu'alors l'Architecte ne voulant pas démolir ce » qui étoit déjà bâti, fit assurer les » fondemens, & imagina de donner à » cette tour la hauteur convenue, en » faisant les colonnes des trois derniers » ordres plus longues du côté qu'elle » penche, que de l'autre; ce qui donne » à la totalité de la masse son point » d'appui, & fait en même tems une » construction fort singuliere : mais » cette opinion paroît détruite par l'éversement opposé à l'inclinaison. Quoi » qu'il en soit, elle n'est pas moins » solide, puisqu'elle existe depuis plus » de six cents ans «.

L'église de Saint-Etienne, dont la façade est de marbre blanc de Carrare, & dont l'intérieur est orné de colonnes de porphyre, de fort bons tableaux, de beaucoup de drapeaux, de queues de cheval, & d'autres dépouilles enlevées aux Turcs, appartient aux Chevaliers dits de Saint-Etienne. C'est le

:and Ordre de la Toscane. Le Grand-Duc Cosme I l'institua en 1561, en honneur de Saint Etienne Pape & Martyre, & en mémoire de la victoire emportée le 6 Août, jour où l'on cébre la fête de ce Saint. L'objet principal de cet établissement étoit de défendre les côtes de Toscane contre les incursions des Corsaires. Les Chevaliers qui, par une Bulle de Pie V en 1572, jouissent des mêmes priviléges que ceux de Malte, étoient obligés de servir trois ans sur les galeres, avant d'être admis irrévocablement dans l'Ordre : mais depuis long-tems ils ne vont plus en course, & il n'y a même plus de galeres pour leur service. Cependant l'Ordre jouit toujours d'une grande considération. Il faut, pour y être reçu, faire preuve de noblesse de quatre quartiers, tant de pere que de mere, non compris le présenté. Il y a plusieurs Commanderies, depuis quatre jusqu'à six mille livres de rente. Le Grand-Prieur réside à Pise, qui est le chef-lieu de l'Ordre. L'intention du Fondateur avoit été de peupler cette ville, en obligeant les Chevaliers qui ne font pas leurs caravanes, d'y passer deux ans. Ils peu-

vent se marier; mais ceux qui ne le sont pas, doivent demeurer dans le Palais de l'Ordre, où ils sont très-bien logés. Les Officiers principaux, après le Grand-Maître, dont la dignité est attachée aux Souverains de la Toscane, sont le Grand-Prieur, le Grand-Connétable, le Grand-Trésorier, le Grand-Chancelier, & le Grand-Conservateur. Le Chapitre général se tient tous les trois ans, & tous les Officiers doivent y assister, à moins de grandes raisons. L'habit distinctif des Chevaliers est blanc avec des revers rouges, & une croix rouge & octogone sur le côté gauche; mais ordinairement ils ne portent qu'une petite croix d'or attachée à un ruban couleur de feu.

Cosme I ne se contenta pas de cet établissement pour tâcher de rétablir la population à Pise : il donna tous ses soins pour perfectionner l'Université fondée en 1343, & lui assura un revenu de plus de cent mille livres, qui se prennent sur les décimes ecclésiastiques de la Toscane. Toutes les Sciences y sont enseignées par quarante Professeurs. Le Grand-Prieur de l'Ordre de Saint-Etienne en est Proviseur

général, & veille à l'obſervation des réglemens. Des Savans du plus grand mérite ont illuſtré cette Univerſité. Tels furent Accurſe, Bartole, Céſalpin, Alciat, & pluſieurs autres diſtingués en différens genres; mais aucun n'a autant contribué à ſa gloire que le célebre Galilée, qui étoit né à Piſe. On y trouve encore aujourd'hui des perſonnes d'un grand mérite. Le goût des bonnes études s'y eſt ſoutenu, & il eſt peu de villes en Italie où elles ſe faſſent auſſi bien qu'en cette Univerſité. Pluſieurs Colléges en dépendent; & dans tous il y a des places pour des Ecoliers entretenus aux dépens des Grands-Ducs ou de différentes villes de la Toſcane, qui ont droit d'y nommer. Elle a de plus un jardin de Botanique, un cabinet d'Hiſtoire Naturelle, un Obſervatoire où ſe trouvent des inſtrumens de prix, & une Bibliotheque nombreuſe & choiſie, à l'uſage des Profeſſeurs.

Tous ces établiſſemens formés à Piſe, & le ſéjour de trois mois que la Cour y fait tous les ans, ſont ce qui contribue le plus à faire ſubſiſter les habitans. Le commerce y eſt totalement tombé,

& c'eſt ce qui rend inutile un grand bâtiment de marbre, nommé *la Loggia di Mercanti*, autrement la Bourſe. Le Gouvernement s'occupe préſentement à introduire dans cette ville quelques nouveaux Arts. Heureux s'il peut venir à bout d'y réveiller l'ancienne induſtrie des habitans! Je paſſe, Madame, ſous ſilence quelques autres édifices, dont les deſcriptions enflent, ce me ſemble, aſſez inutilement les volumes des autres Voyageurs. Je ne parle pas de treize Couvens de Moines, & de ſeize de Religieuſes, qui ſe trouvent dans l'enceinte de la ville. Je me contente de vous dire qu'il s'eſt tenu à Piſe deux Conciles célebres, l'un en 1134, où fut excommunié l'Anti-Pape Anaclet, & l'autre en 1409, où furent dépoſés deux Anti-Papes, & où l'on élut Alexandre V. Le Siége épiſcopal, preſque auſſi ancien que le Chriſtianiſme, & auquel les Empereurs, les Comtes & Marquis de Toſcane, & ſur-tout la Comteſſe Mathilde, avoient attaché de grands priviléges, fut, en 1117, érigé en archevêché, & en primatie de Sardaigne & de Corſe. Je dois encore ajouter, pour la gloire de cette

ville, que c'eſt à un de ſes habitans, Léonard Fibonacci, que nous devons les chiffres arabes, qu'il apporta du Levant.

A quatre milles de Piſe, ſur la route de Lucques, ſont des bains célebres même dès le tems de Pline, & connus ſous le nom de Bains du mont Piſan, *Bagni del monte Piſano*, ou *del monte di S. Giuliano.* Le chemin par lequel on y arrive, eſt une promenade des plus agréables qu'on puiſſe voir. On peut y aller auſſi par eau. Ces bains ſont au nombre de douze, & chacun d'eux porte le nom de quelque Divinité de la Fable, comme de Jupiter, de Junon, &c. La chaleur de l'eau n'eſt pas la même à toutes les ſources; la plus chaude eſt de trente-deux degrés au thermometre de Réaumur, & la moins chaude va un peu au deſſus du vingt-quatrieme degré. » Toutes » ces eaux ſont de même nature, » douces, potables, & tempérées : elles » contiennent de la terre, du ſel alkali, » de l'air, du feu, des exhalaiſons » minérales, qui reſſemblent un peu » au ſoufre; mais chacune de ces ma» tieres en aſſez petite quantité. Leur

» usage est bon contre les enflures ;
» les ulceres, les abscès, les gangre-
» nes, les luxations, les fractures, les
» fievres, les maladies chroniques &
» articulaires, contre l'hypocondrie,
» &c. «. On y a fait, en différens tems, beaucoup de réparations. L'Empereur François I, Grand-Duc actuel de Toscane, les a sur-tout portés à leur perfection par les travaux utiles qu'il y a ordonnés. On y trouve actuellement des bâtimens décens & commodes. Ces bains sont devenus un séjour délicieux. Des personnes de tous les rangs & de toutes les Nations y viennent de toutes parts, & la beauté de la situation, l'agrément du lieu, tous les plaisirs réunis, invitent même à les prendre sans raison de santé.

On ne compte de Pise à Livourne, que quatre lieues, qu'on peut faire par terre ou par eau. Livourne étoit anciennement une méchante bourgade, qui n'est devenue une place considérable que depuis que les Florentins, sur la fin du quinzieme siecle, lui accorderent de grands privileges pour y attirer des Marchands. Le commerce en effet a rendu cette ville florissante : elle

est bien bâtie ; les rues larges & bien pavées, sont si régulieres, que de la grande place on voit les deux portes de la ville. Un des quartiers est percé de plusieurs canaux ; & c'est la raison pour laquelle on l'appelle la *Nouvelle Venise.* Le nombre des habitans monte à quarante mille, parmi lesquels on compte dix mille Juifs qui ont un quartier séparé & une belle synagogue : ils y jouissent de plus de priviléges qu'en aucun autre endroit de l'Italie. Aussi y a-t-il un proverbe qui dit : *Sarebbe meglio battere il Gran Duca che in Ebreo ;* il vaudroit mieux battre le Grand-Duc qu'un Juif. Toutes les Sectes sont également tolérées à Livourne : on n'y inquiete personne en fait de Religion ; & le Tribunal de l'Inquisition n'exerce son autorité que sur les Catholiques, encore est-il fort doux & modéré. Parmi les principaux édifices, on distingue le dôme, église d'architecture gothique, mais où l'on voit une belle voûte ; le palais ducal, où loge le Grand-Duc lorsqu'il vient à Livourne ; le grenier à sel, les magasins de tabac & d'huile, l'arsenal, le lazaret, un grand bâtiment où l'on

enferme les esclaves pendant la nuit, & la manufacture où l'on travaille le corail, qu'on tire en grande partie des côtes de Sardaigne & de Corse, & des environs de Bizerta en Afrique, près de Tunis. On ne sçauroit croire par combien de mains il passe, avant de parvenir à la forme qu'il doit avoir, & quels soins on apporte pour choisir les quatorze nuances qui en font varier le prix.

Le port n'a pas plus de vingt brasses de profondeur, & se combleroit aisément, si l'on n'avoit le plus grand soin de le nettoyer : il est défendu par un mole qui s'étend à plus d'un mille dans la mer, & par deux petits forts qui sont aux extrémités de ce mole. Les vaisseaux de guerre ne peuvent point y entrer; ils jettent l'ancre sur la côte, qui est une espece de rade. La Darse ou Darsine est comme un second port, ou plutôt une partie du grand, laquelle s'avance le plus dans la ville, & qu'on ferme avec des chaînes. C'est près de là qu'on construit les vaisseaux & les galeres, & qu'on voit une fontaine publique, décorée d'une statue colossale en marbre du Grand-

Duc Ferdinand I, avec quatre ſtatues en bronze d'eſclaves Turcs attachés à la baſe. J'ai lu quelque part que ce monument a ſervi de modele à celui qu'on a élevé à la gloire de Henri IV, ſur le Pont-neuf à Paris, & que le même Artiſte avoit exécuté l'un & l'autre; mais par une bizarrerie ſinguliere, il ſe trouve que ce qui eſt le plus défectueux dans l'un, eſt préciſément ce qui vaut le mieux dans l'autre. Ainſi la ſtatue de Henri IV paſſe pour être belle; celle du Grand-Duc Ferdinand eſt aſſez médiocre. Tout au contraire, les quatre eſclaves de celle-ci méritent l'attention des connoiſſeurs; & ceux de la ſtatue de Henri IV ne ſont guere dignes de leurs regards.

C'eſt un ſpectacle auſſi curieux qu'intéreſſant, de voir la quantité de vaiſſeaux qui viennent de toutes parts au port de Livourne. On en compte ordinairement douze à quinze cents. Les Arméniens & les Juifs ſont les courtiers de toutes les Nations, dont pluſieurs entretiennent des Conſuls qui jouent dans cette ville un rôle très-diſtingué. Le plus grand commerce qu'on y fait, conſiſte en marchandiſes

de toute eſpece qu'on dépoſe dans des magaſins, & qui ſont envoyées de là dans toutes les parties du globe : les principaux objets ſont le coton filé ou brut, le café, ſucre, épiceries, ſoufre, alun, laque fin, cacao, anis de Rome, baies de laurier, & toutes ſortes de poiſſons ſalés. On fait encore un commerce conſidérable des productions de la Toſcane. Les Anglois & les Hollandois fréquentent beaucoup ce port. Les François y envoyoient autrefois beaucoup de draps ; ils y envoient encore des étoffes de Lyon, des quincailleries, des modes, des tabacs, des vins, des eaux-de-vie, &c. Les droits de la douane peuvent rapporter par an environ trois cent mille livres.

Me voici, Madame, ſur le point de mon départ pour la Sardaigne, d'où je me propoſe d'aller de là en Corſe. J'ai trouvé un vaiſſeau qui doit appareiller inceſſamment pour la premiere de ces deux iſles. Je n'ai pas cru devoir manquer cette occaſion, pour parcourir quelques autres villes qui me reſtoient à voir dans le Piſan. On m'a dit d'ailleurs qu'elles méritoient peu d'être vues, à l'exception peut-être de

Volterra, ſituée ſur une montagne aſſez haute, & dans laquelle eſt un évêché. Cette ville eſt ancienne, & figuroit parmi les douze principales des Etruſques. Ses murailles, dont on voit encore des reſtes, ſont compoſées de groſſes pierres de taille, liées ſans aucun ciment. On dit que Volterra avoit autrefois cent mille habitans au moins : elle n'en a préſentement guere plus de quatre mille. La peſte de 1550, de 1630 & de 1633, l'a dépeuplée preſque entiérement. Dans le voiſinage on trouve des ſalines qui fourniſſent de ſel la plus grande partie de la Toſcane. Les mines ſont placées ſous des couches d'albâtre, au deſſous deſquelles paſſent différentes ſources d'eau, dont on retire le ſel en la maniere accoutumée, c'eſt-à-dire, en faiſant bouillir cette eau dans des chaudieres. Une de ces ſources, celle de San-Giuſto, donne, ſur cent livres d'eau, trente-ſix livres de ſel; ce qui eſt beaucoup plus conſidérable qu'en France, où l'on ne retire, ſur la même quantité d'eau, qu'environ ſeize livres. Du reſte, on prétend que ce ſel de Volterra, qui eſt très-blanc & très-fin, reſte chargé d'une terre calcaire, alkaline. On ne

le vend la livre que deux à trois so
de France. On compte en tout trei
sources, qu'on appelle dans le pa
Moïa; mais il n'y en a que quat
dont on se serve. L'une appartient
Grand-Duc qui l'afferme, & les autr
à la communauté de Volterra.

Je suis, &c.

A Livourne, ce 25 Janvier 175



LETTRE CCCLXXII.

Sardaigne et Corse.

LE trajet de Livourne en Sardaigne est si court, & le vent que j'ai eu a été si favorable, qu'en peu de tems je suis arrivé dans cette isle. Je vous avoue, Madame, qu'à son premier aspect je n'ai pu m'empêcher de témoigner ma surprise. Je ne m'attendois pas à trouver ce pays aussi beau, aussi fertile, aussi bien en ordre qu'il est actuellement. Il me paroît qu'on ne le connoît pas, ou qu'on n'en a qu'une idée très-fausse dans le reste de l'Europe; & je ne doute pas qu'avec le tems il n'enrichisse le Souverain qui le possede, & qu'il ne figure parmi les autres Etats les plus considérables.

L'isle de Sardaigne, qui, depuis plusieurs siecles, porte le titre de royaume, est, après la Sicile, la plus grande des isles de la Méditerranée: elle a plus de cinquante lieues de long sur trente de large. Un bras de mer qu'on tra;

verse en moins d'une heure, lorsque le tems est calme, la sépare au cap Bonifacio, de la Corse à laquelle elle paroît avoir été réunie anciennement. Elle est coupée par des rivieres, par des torrens, par des montagnes & par des collines qui ne sont pas moins fertiles que les vallées & les plaines. Tout autour de l'isle on trouve plusieurs ports, dont les plus sûrs sont *Porto Conde*, *Porto Torre*, *Porto Scuso*, & celui de Cagliari, qui étoit autrefois très-renommé. Outre ces ports, la Sardaigne est encore à l'abri des incursions des Barbaresques, par plusieurs tours placées dans les différentes isles qui l'avoisinent. Les chaleurs y sont assez modérées. Les vents brûlans du midi sont tempérés par ceux qui viennent du côté du nord; de sorte que le climat y est très-doux. La position de cette isle la rendroit un des séjours les plus fortunés de la terre, sans les fâcheuses influences du mauvais air qu'on y éprouve pendant deux ou trois mois de l'année. Ce sont les étrangers sur-tout qui y sont le plus exposés. Comme ils sont dans l'habitude de ne rien craindre à cet égard, ils

ne prennent aucune précaution ; ils se promenent à toutes les heures du jour & de la nuit, & ils échappent rarement à un fléau qui a les suites les plus funestes. Au reste, ces malignes influences ne se font pas également sentir dans toutes les provinces. Il faut peu de précautions pour s'en garantir dans celles de Cagliari & de Sassari : mais les provinces d'Oristano & d'Alghieri sont celles où il est moins facile de les éviter.

On trouve en abondance, dans la Sardaigne, tout ce qui peut être nécessaire à la vie ; volaille, gibier, bêtes fauves, fruits, melons délicieux, légumes de toute espece, grains aussi bons que ceux de la côte de Barbarie, huile excellente, plusieurs especes de vins, dont les moindres seroient fort agréables pour la boisson ordinaire, s'ils étoient un peu moins fumeux : on en fait cependant d'assez délicats pour pouvoir être comparés à ceux de Syracuse. Les bestiaux fournissent beaucoup de laines & de peaux, qui, par leur bonté, excitent l'empressement des étrangers. Les chevaux sont encore plus estimés : ils sont bien faits, ont

la taille un peu plus haute que les chevaux Barbes, & en ont la tournure, la vivacité & les autres agrémens. Il n'y a pas long-tems qu'ils étoient presque tous sauvages : ils erroient dans les plaines, où l'on étoit obligé de les prendre avec des lacs. Aujourd'hui on a établi & l'on entretient avec le plus grand soin des haras; & il n'est pas douteux qu'il n'en résulte bientôt une branche de commerce très-considérable. Les dogues sont de la plus belle espece; on en voit qui sont comparables aux plus forts de l'Angleterre. Il ne tient qu'aux habitans d'avoir, quand ils voudront, une marine florissante : ils ont dans leur isle des bois admirables pour la construction & la mâture des vaisseaux. Jusqu'à présent ils ne se sont guere adonnés qu'à la pêche : il est vrai qu'elle est des plus abondantes sur leurs côtes. La sardine, qui tire son nom de cette isle, y est en profusion. On y pêche encore beaucoup de thon & de corail. Ce dernier objet pourroit devenir beaucoup plus lucratif qu'il ne l'est actuellement, si l'on savoit le travailler; mais je crois qu'on s'occupe à

former des manufactures en ce genre, pour concentrer dans le pays les richesses qui ont passé jusqu'ici entre les mains des étrangers, par le défaut d'industrie dans les nationaux. Il faut cependant convenir qu'elle s'est déjà réveillée sur quelques autres articles, par exemple, sur le sel, le soufre, l'alun, qui se trouvent en très-grande quantité dans l'isle, & dont on fait déjà un commerce avantageux. Les montagnes contiennent encore des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, & des carrieres de plusieurs especes de marbre.

Les premiers habitans de la Sardaigne portoient le nom d'Ioléens. Les Phéniciens, & après eux les Carthaginois, s'y établirent & y firent le commerce. Des Carthaginois elle passa aux Romains, & ne fit avec la Corse qu'une seule province. L'air y étoit alors si mal-sain, qu'on croyoit ne pouvoir mieux punir les criminels, qu'en les y envoyant en exil. Les Vandales s'en rendirent les maîtres dans le cinquieme siecle. Bélisaire la reprit, & la soumit à la domination des Empereurs d'Orient, qui la garderent jus-

qu'à ce que les Sarasins, s'étant emparés de la Sicile en 669, étendirent bientôt après leurs conquêtes sur la Sardaigne. Quelques Historiens prétendent que l'Empereur Louis I fit présent de cette isle au Saint-Siége. On n'avoit pas consulté les Sarasins sur cette cession : ils se maintinrent dans leur possession, tant que les Papes ne furent pas assez puissans par eux-mêmes pour les en chasser. Jean XVIII prit une autre route : par une Bulle de l'an 1004, il fit don de la Sardaigne à quiconque pourroit s'en emparer. » Les » Pisans, dit un Auteur moderne, le » tenterent, & parvinrent enfin, avec » le secours des Génois, en 1016, à » l'occuper toute entiere. Sous eux, » l'isle fut partagée en quatre provin- » ces ou principautés, qui portoient » les noms de Cagliari, d'Oristagni, » de Torres, & de Galluri. Chacune de » ces provinces étoit soumise à un Juge » ou Prince, qu'on nommoit quelque- » fois Roi; & cette dignité passoit de » tems en tems à la branche féminine » de ce Juge, Prince ou Roi, après sa » mort. Comme le Pape voyoit de mau- » vais œil la souveraineté des Pisans, &

qu'elle étoit pour ceux-ci un objet de contestation avec les Génois, chaque Juge se trouvoit presque indépendant dans sa province, & y ressembloit à un Roi. En effet, l'Empereur Frédéric en décerna à Pavie le titre à Barison, Juge d'Oristagni en 1164; mais les autres Juges s'unissant contre lui, dévasterent son territoire. D'un autre côté, les Pisans s'opposerent de tout leur pouvoir à cette nouveauté; & à force d'argent, ils parvinrent à déterminer l'Empereur, en 1166, à prononcer en leur faveur, & à leur donner l'investiture de la Sardaigne. Cela n'empêcha pas les Papes Innocent III & Honorius III, de chercher à la réduire sous la domination du Saint-Siége. Leurs efforts furent couronnés du succès : car non seulement les Pisans furent contraints, à deux reprises, de faire à la Cour de Rome une cession de cette isle; mais encore les Juges se virent obligés de prendre l'investiture de la main des Papes, & de leur payer un tribut. Cependant la souveraineté du Saint-Siége ayant été attaquée de différens côtés, &

» les Pisans s'étant de nouveau rendus
» maîtres de l'isle en 1267, le Pape Bo-
» niface VIII la donna, ainsi que celle
» de Corse, à Jacques, Roi d'Aragon;
» sous la réserve d'un tribut annuel.
» Les Aragonois ne parvinrent à une
» paisible possession de la Sardaigne,
» qu'en 1324, après une longue guerre
» avec les Pisans & les Génois. Elle de-
» vint ensuite une partie de la Monar-
» chie d'Espagne, qui y entretenoit
» un Vice-Roi, & elle y demeura unie
» jusqu'en 1708, qu'elle fut occupée
» par les Anglois pour Charles III, de-
» puis Empereur sous le nom de Charles
» VI, à qui la possession en fut assurée
» par la paix d'Utrecht. En 1717, elle
» fut prise par les Espagnols. En 1718,
» l'Empereur la céda au Duc de Savoie
en échange de la Sicile, & ce Prince
» s'en mit en possession en 1720 «.

Victor Amédée ne se vit pas plus tôt Souverain de la Sardaigne, qu'il s'occupa des moyens les plus efficaces pour rendre ses nouveaux sujets heureux. Il ne falloit rien moins que le génie de ce Prince pour en venir à bout. Lorsque cette isle étoit sous la domination de l'Espagne, elle pouvoit être regardée

comme un pays habité par des Sauvages. Les vols, les assassinats, & les crimes les plus atroces, y étoient aussi fréquens que dans l'isle de Corse. Les Vice-Rois destinés à la gouverner, songeoient moins à tirer ce beau pays de la barbarie où il croupissoit, qu'à s'y enrichir. Tous ceux qui se rendoient coupables de quelque crime, avoient une ressource assurée dans les montagnes ou dans les cavernes, qui leur servoient de retraite. Il en reste encore aujourd'hui, & ils sont connus sous le nom de *Bandits;* ils ne s'écartent de leurs asiles que pour enlever de force ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance : mais il s'en faut bien que le nombre soit aussi considérable qu'il l'étoit autrefois. En 1718, on en comptoit plus de dix-huit mille; on en compte à peine actuellement deux mille. Les habitans des villes trouvoient auprès des Vice-Rois, moyennant de l'argent, de même que les Seigneurs auprès des Magistrats, tout l'appui dont ils avoient besoin. Il n'étoit pas possible qu'un particulier qui n'avoit pour lui que des titres, pût obtenir justice. L'impunité étoit portée

au dernier point. Tous ces désordres ont cessé depuis long-tems. Victor Amédée commença par nommer des Vice-Rois, sur la fermeté & sur la probité desquels il pouvoit compter : il établit des Intendans dans chaque province, un Conseil souverain & des Juges particuliers dans chaque district. Il en couta sans doute beaucoup de soins & de peines pour contenir des peuples qui ne connoissoient ni loix ni Souverains. La rigueur ne fut pas moins nécessaire que la prudence & la sagesse, pour y parvenir. En voici un trait, que je tiens d'un François que j'ai trouvé à Cagliari, où il réside depuis plusieurs années, & qui a bien voulu me communiquer d'autres détails sur un pays qu'il connoît parfaitement.

» Plusieurs Vice-Rois, me dit-il, » avoient tâché de diminuer le nombre des assassinats, quand le Comte » d'Apremont, en 1728, donna un » exemple de sévérité autant que de » justice. Une des premieres dames de » Cagliari avoit soupé tranquillement » avec son mari, qui jouissoit de la » meilleure santé, mais qui le lende-

» main

main fut trouvé mort dans son lit, sans aucune apparence, ni de contusion, ni de blessure, ni de poison.
» Ce trait réveilla l'attention du Vice-
» Roi. La dame fut d'autant plus aisé-
» ment soupçonnée de ce meurtre, que
» l'on savoit qu'elle étoit fort liée avec
» un Officier qui, dans ce moment,
» étoit absent. Le Comte d'Apremont
» prit toutes les précautions accoutu-
» mées pour faire examiner le cada-
» vre, & pour découvrir la cause de
» mort. Les Chirurgiens du pays l'ayant
» assuré qu'il ne leur étoit pas possi-
» ble de la reconnoître, il donna or-
» dre à son Chirurgien d'aller lui-
» même en faire la visite. Celui-ci crut
» s'appercevoir que le cœur du mari
» avoit été percé avec une épingle,
» laquelle, vu l'embonpoint de cet
» homme, avoit pu ne point laisser de
» trace extérieure. Cette dame fut d'a-
» bord arrêtée. On lui trouva une
» grosse épingle d'or dont elle se ser-
» voit pour relever ses cheveux, &
» avec laquelle elle avoua avoir percé
» le cœur de son mari dans les pre-
» miers momens de son sommeil. Elle
» avoit compté sur l'impunité, moyen-

» la Noblesse de Cagliari «. Pe
Madame, trouverez-vous ce ju
trop févere & précipité; peu
cause de la mort de cet homn
elle naturelle. Combien de pe
trouve-t-on mortes dans leur
des accidens très - ordinaires?
de la femme n'étoit pas une
contre elle. La crainte, la pusilla
l'horreur de la situation dans
elle se trouvoit, pouvoient le
racher. Ce n'est pas sûrement
miere fois que vous avez enten
de pareils contes; & vous av
jours reconnu qu'ils n'étoient for
sur des bruits populaires. Qu
en soit, on prétend que cet e
de sévérité fit une telle impr

quand il eut pris possession de la Sardaigne, ce fut de donner à ce pays une forme de gouvernement stable & solide. Pour assurer son autorité, il y fit d'abord passer quelques régimens d'infanterie, & ordonna la levée d'un régiment de dragons, sous le nom de Dragons de Sardaigne. Les Officiers qui composerent ce corps, n'y entrerent qu'à condition de faire un séjour permanent dans l'isle, pour éviter la dépense & l'embarras d'embarquer souvent de la cavalerie. L'économie étoit alors de la plus absolue nécessité. Les revenus du Roi n'étoient pas encore fixés; & la premiere année il fut obligé de prendre sur ses propres finances, pour fournir à tous les frais de cette nouvelle administration : mais les réglemens qu'il fit, furent marqués au coin d'une sagesse si profonde, que, dès la seconde année, on retira de la Sardaigne des sommes suffisantes pour payer les troupes, les Officiers placés dans les différentes villes en qualité de Gouverneurs, de Commandans, &c., & les Magistrats nommés pour administrer la Justice. Ce ne fut cependant qu'au bout de vingt ans, qu'elle

put être exactement rendue dans tous les différens districts du royaume : mais l'exactitude à cet égard est telle aujourd'hui, qu'il n'est point d'Etat du Roi de Sardaigne, qui soit plus soumis & plus tranquille que celui-ci. Je dois même ajouter que tout y est si bien en ordre, que le pauvre a la facilité, comme dans les autres pays soumis au même Monarque, de recourir des Juges subalternes aux Juges supérieurs, & de porter même ses plaintes aux pieds du Trône. L'intrigue, la faveur, l'intérêt, ont rarement lieu dans la décision des procès. La Loi est si claire, que chacun sait à quoi s'en tenir, sans oser sortir des bornes qui lui sont prescrites; & les établissemens sont si solides, qu'ils ne souffrent aucune altération.

Ce bienfait de la paix & de la tranquillité intérieure, n'est pas le seul que la Maison de Savoie ait rendu aux habitans de cette isle. Les mœurs se sont infiniment adoucies. La Noblesse, attirée dans le continent par les fréquens voyages que ses divers intérêts l'obligent de faire à la Cour de Turin, a perdu cette rudesse qui

caractérise les Insulaires : elle ne se distingue plus que par des manieres aisées & prévenantes. Toutes les classes de la Société ont également participé à cette heureuse révolution. D'un autre côté, les Sciences & les Lettres n'ont pas peu contribué à l'accélérer. On n'a rien négligé pour les faire fleurir. On a veillé avec la plus grande attention sur l'éducation de la Jeunesse. On a fait les plus sages réglemens pour réformer les études & pour établir de bons Maîtres dans les écoles publiques. Tant de soins n'ont pas été inutiles. La Sardaigne possede déjà des Savans d'un mérite distingué : j'ai eu l'avantage d'en connoître quelques-uns à Cagliari & à Sassari, qui m'ont frappé par la variété de leurs connoissances. Certains ont publié des Ouvrages remplis d'une bonne & solide érudition. Peut-être les connoisseurs peuvent-ils y désirer cette fleur de goût qui leur assure les suffrages de tous les tems & de tous les peuples. L'Art de la Typographie est déjà porté, à Cagliari, à un point de perfection qui peut le disputer aux presses les plus renommées de l'Europe. J'ai vu des livres impri-

més dans cette ville, auxquels il n'est possible de rien désirer pour la beauté des caracteres & du papier.

Les femmes, qui ont une si grande influence sur les mœurs générales, joignent à leurs graces naturelles ce sentiment, ce désir de plaire, cette douceur aimable, qui en relevent si fort le prix. On ne reconnoît plus, au moins dans celles d'une condition distinguée, les manieres brusques & grossieres, la férocité de caractere, qui sembloient ne mettre aucune différence entre elles & les hommes. Le langage se perfectionne tous les jours. C'étoit autrefois un mélange corrompu de l'Espagnol & de l'Italien, & il se conserve encore parmi le peuple : mais, comme on ne parle plus dans les écoles, dans la chaire & dans le barreau, que l'Italien, il est probable que la génération suivante n'aura d'autre Langue que l'Italienne. Sous le Gouvernement Espagnol, l'habillement des Sardes étoit comme leur Langue, moitié suivant le costume d'Espagne, & moitié suivant celui d'Italie. Aujourd'hui, dans les grandes villes, on est à peu près habillé comme dans le reste de l'Eu-

rope. Bien des payſans, & particuliérement les bandits, ſont encore vêtus comme on repréſente Robinſon Cruſoë dans ſon île déſerte. Une eſpece d'habit de peau de mouton avec une petite veſte ſans manches, un bonnet, un ſabre, ou plutôt une arme du pays plus courte, mais plus dangereuſe, puiſqu'elle réunit le tranchant à une longue pointe; voilà ce qui forme leur accoûtrement auſſi bizarre que redoutable.

Je ne puis, Madame, vous rien dire de bien poſitif ſur la population de la Sardaigne. J'ai lu quelque part qu'elle montoit à un million d'habitans. Je ſuis bien convaincu que ce nombre eſt exagéré : cependant, s'il faut en juger par la quantité des villes & des villages, ce pays doit être aſſez peuplé; & malgré l'opinion que l'on a de la mauvaiſe qualité de l'air, on voit pluſieurs perſonnes parvenir à un âge très-avancé. On diviſe ordinairement la Sardaigne en deux parties, où ſe trouvent deux caps principaux, celui de Cagliari au midi, & celui de Saſſari ou Longodori au nord. Quelques Auteurs la diviſent encore en quatre parties;

ſavoir, le *capo Cagliari*, l'*Arborea*; qui a pris ſon nom de la quantité de bois qu'elle contient, le *Longodori*, & le *Gallura*. Je m'en tiendrai à la diviſion actuelle en huit provinces, qui ſont celles de Cagliari, de Villa-di-Gleſias, d'Oriſtano ou d'Oriſtagni, d'Alghieri, de Boſa, de Saſſari, de Caſtel-Aragoneſe, & de Terra-Nuova. Ce ſont les villes principales qui ont donné le nom à ces différentes provinces. On compte trois archevêchés, Cagliari, Oriſtano, & Saſſari; & cinq évêchés, ſavoir, celui de Villa-di-Gleſias, le ſeul ſuffragant de Cagliari, celui d'Alès, ſuffragant d'Oriſtano, & ceux d'Alghieri, d'Ampurias & de Boſa, ſuffragans de Saſſari. Il y avoit autrefois juſqu'à dix-huit villes épiſcopales : mais on a cru devoir faire des réunions, ſoit à cauſe du peu d'étendue des dioceſes, ſoit à cauſe de la modicité des revenus. Parmi les villes fortifiées, Cagliari, Saſſari & Caſtel-Aragoneſe, ſont les plus conſidérables.

Cagliari eſt la capitale du royaume. Située ſur une colline du côté de la mer, & au nord d'un grand golfe qui

porte son nom, elle a un port commode & avantageux. Son enceinte est assez vaste. On la divise en haute & basse ville. On voit dans la haute de beaux édifices, une église sur-tout entiérement revêtue de marbre. La ville basse, qui est sur le bord de la mer, n'est pas aussi agréable : elle est malpropre & mal bâtie en général. Outre la cathédrale, on compte cinq églises paroissiales, dont trois sont collégiales, dix-huit couvens d'hommes, cinq de filles, & une Université florissante, depuis qu'on l'a réformée. Le Vice-Roi fait sa résidence pendant six mois de l'année à Cagliari : il passe les six autres à Sassari. Le Chancelier du royaume réside aussi dans la premiere de ces deux villes : il prend le titre de Juge Royal & Apostolique, & décide de tous les différens qui peuvent s'élever entre la Jurisdiction civile & la Jurisdiction ecclésiastique. L'audience royale est composée d'un Président appelé Régent, de quatre Juges pour le civil, de quatre autres pour le criminel, d'un Avocat-Fiscal, d'un Substitut, d'un Avocat des pauvres, d'un Procureur-Fiscal, de deux Secrétaires,

& d'un Procureur des pauvres. Tous les autres tribunaux de l'isle ressortissent à celui-ci ; & dans plusieurs cas, les Parties peuvent y porter leurs causes, & de là au Conseil Royal de Sardaigne établi à Turin, lequel est composé d'un Président, d'un Régent de robe, d'un Régent de cape & d'épée, de deux Conseillers d'Etat, d'un Avocat-Fiscal, & d'un Procureur.

Parmi les autres villes que j'ai vues en allant de Cagliari à Sassari, il n'en est point qui méritent grande attention. Celle d'Alghieri est cependant assez jolie. On dit que l'Empereur Charles-Quint ne pouvoit la quitter, lorsqu'il s'y arrêta à son retour de Tunis en Italie. Le port en est très-bon. Le corail qu'on y pêche sur les côtes, est le plus estimé de tous ceux de la Méditerranée ; & c'est peut-être à cause de cela que cette ville s'appeloit anciennement *Corax*. Sassari est la seconde ville du royaume : elle est située, sur la riviere de Torrès, à peu de distance de la mer, & du cap auquel elle a donné son nom. Une plaine qui l'environne, couverte presque en tout tems de fleurs & de verdure, fournit en

abondance toutes les choses nécessaires à la vie. On y nourrit une grande quantité de bestiaux. L'enceinte de la ville est assez grande ; & tant au dehors qu'au dedans de ses murs, on trouve treize couvens d'hommes & trois de filles. Les églises, ainsi que beaucoup d'autres qu'on voit en Sardaigne, particuliérement celles des Jésuites, ne laissent pas que d'avoir de la somptuosité ; mais le goût Espagnol y domine ; & c'est vous prouver qu'on s'est plus attaché au luxe des ornemens, qu'à la noble & élégante simplicité qui doit en faire le principal mérite. Dans le nombre des choses curieuses qu'on fait beaucoup valoir à Sassari, on ne manque pas de faire remarquer une fontaine, nommée la fontaine de Rosello. Les habitans de l'isle, qui n'ont jamais rien vu d'aussi beau, la mettent non seulement au dessus des plus magnifiques de Rome, mais ils n'en parlent qu'avec transport. *Chi non vede Re[illegible]o*, disent-ils, *non vede mondo*. Sassari est le siége d'un tribunal où se décident beaucoup d'affaires : il n'est composé que d'un Juge civil, d'un Juge criminel, d'un Pro-

cureur-Fiscal, d'un Avocat & d'un Procureur des pauvres, & de deux Secrétaires. Le petit nombre de personnes employées à l'administration de ce royaume, est ce qui m'a le plus frappé, sur-tout quand on considere combien elles sont multipliées chez d'autres peuples qui passent pour être plus policés : mais les Rois de Sardaigne ont toujours la plus grande attention à choisir des Magistrats aussi savans qu'integres & laborieux pour rendre la justice : ils ont fait choix également de Prélats, dont la science & les mœurs pouvoient être propres à instruire & à édifier des peuples qui vivoient dans une crasse ignorance. Enfin les Vice-Rois, les Gouverneurs des provinces, les Commandans, paroissent jusqu'à présent avoir agi de concert, pour seconder de leur mieux les bonnes intentions des Souverains.

Je ne prétends pas dire, Madame, que la Sardaigne soit encore parvenue à ce dégré de puissance, de richesse, & même de civilisation où elle peut arriver. On a beaucoup fait sans doute; mais il reste beaucoup à faire. On a déjà mis en valeur plusieurs petites

isles qui avoisinent la Sardaigne, & dont les plus considérables sont Asinaria, Bucina, San-Antiogo, San-Petro, &c. Il est possible d'en tirer encore un plus grand parti, tant du côté de l'agriculture que du commerce. Mais tout promet le succès le plus assuré. Tout enfin annonce dans ce royaume une heureuse régénération, dont les suites deviendront toujours plus sensibles avec le tems.

Je vous ai déjà dit, Madame, que lorsque le vent étoit favorable, il falloit moins d'une heure pour traverser le détroit de San-Bonifacio, qui sépare la Sardaigne de la Corse. Je n'ai pas mis plus de tems pour faire ce trajet; à mon arrivée dans cette derniere isle, j'ai vu de toutes parts le feu de la guerre & de la discorde. La plus grande partie des habitans, enflammés de l'amour de la liberté, sont sous les armes pour se défendre contre les Génois qui se disent leurs Souverains. Ceux-ci ne négligent rien de leur côté pour contenir ce pays sous leur domination; mais la haine que les Corses leur portent est si violente, qu'elle doit causer tôt ou tard quelque grande révolution dans

cette isle. Ils feront tous leurs efforts pour secouer, comme ils disent, le joug tyrannique dont ils sont accablés, ou, dans leur désespoir, ils se donneront plutôt à quelque grande Puissance qui les délivrera pour toujours d'une autorité odieuse.



ADDITION A LA CORSE.

On interrompt ici le récit du Voyageur, parce que depuis le tems qu'il étoit en Corse, il y est survenu de si grands changemens, ainsi qu'il l'avoit prévu, qu'il faut nécessairement recourir à de nouvelles relations, pour bien connoître ce pays. On en a publié plusieurs depuis qu'il appartient à la France. Des personnes instruites l'ont parcouru avec soin, & ont fait les observations les plus exactes sur le climat, le sol, les productions, les mœurs & les usages des habitans. Pour donner des notions justes & précises sur cette isle, dont la possession peut devenir de la plus grande utilité à la France, on fera particuliérement usage de l'excellent Essai sur la Corse, par M. de Pommereul, lequel a été inséré dans la *Bibliotheque de l'homme d'Etat & du Citoyen*.

L'isle de Corse, située vis-à-vis la terre ferme de la République de Gênes, entre le golfe de Gênes & l'isle de

Sardaigne, a quarante ou quarante-une lieues de long, & quinze ou seize dans sa plus grande largeur : sa surface est de quatre cents ou quatre cent vingt lieues carrées. Une chaîne de montagnes la traverse dans toute sa longueur depuis le cap Corse jusqu'à Bonifacio : cette chaîne est coupée par une seconde plus élevée, qui va des environs de Calvi à ceux de Porto-Vecchio. C'est cette seconde chaîne qui forme l'en deçà & l'en delà des monts; division indiquée jadis par les noms de Bande du dedans & Bande du dehors. Mais la division la plus générale de ce pays, est celle par laquelle on le partage en Pieves, c'est-à dire, en territoires d'un nombre de paroisses indéterminé, & toutes soumises à la jurisdiction ecclésiastique d'un même Curé supérieur, qu'on appelle pour cette raison Piévain, *Pievano*. On partage aussi la Corse en provinces & jurisdictions. Les François viennent d'y en établir neuf, qui deviendront probablement la division la plus usitée. Les plaines les plus considérables de l'isle, &, pour ainsi dire, les seules qui méritent ce nom, s'étendent depuis Bastia jusqu'aux environs

de Porto-Vecchio, sur la côte occidentale. Elles sont inhabitées, & on les dit inhabitables à cause du mauvais air qui y regne une partie de l'année. C'est le plus beau & le plus fertile pays de l'isle; c'est celui que les Romains habitoient le plus volontiers. Mais des eaux stagnantes, que sans doute ils avoient eu soin de faire écouler, infectent maintenant l'air.

On a, dit-on, jadis compté trente-trois villes en Corse. Ce nombre paroît bien exagéré : on n'y voit les ruines que de deux ou trois; & les plus considérables de celles qui existent actuellement, ont, pour la plupart, une origine peu reculée. Les Romains regarderent la Corse comme une terre d'exil; & le Philosophe Séneque y fut relégué pendant sept ou dix ans, & renfermé dans une tour qui porte encore son nom & qui se voit dans le cap Corse. La maniere dont il a peint le lieu de son exil & les habitans, prouve qu'il n'étoit content ni de l'un ni des autres : mais son humeur bilieuse a un peu chargé le portrait; & il s'en faut de beaucoup qu'il soit ressemblant. On assure au reste que

c'eſt pendant ſon exil en Corſe qu'il compoſa ſes Livres *de Conſolatione*, adreſſés à ſa mere Helvia & à Polibe.

Cette iſle jouit à peu près de la même température que la Provence : elle devroit naturellement être plus chaude ; mais ſes côtes ſont rafraichies par les vents, & ſes hautes montagnes contribuent à tempérer dans ſon intérieur l'excès des chaleurs de l'été. La Corſe a beaucoup de ports capables de recevoir les bâtimens employés au Commerce. Celui de Porto-Vecchio eſt le plus grand, le plus ſûr; il s'avance fort avant dans les terres : avec quelques travaux, il pourroit devenir l'entrepôt du commerce du Levant, recevoir des vaiſſeaux de guerre au beſoin ; & rendu franc, il nuiroit conſidérablement à Livourne, dont il partageroit le commerce. Ceux de Calvi, d'Iſola-Roſſa, d'Ajaccio, ſont placés auſſi avantageuſement pour trafiquer avec la France, que ceux de Bonifacio, de Baſtia, de Macinajo, le ſont pour commercer avec la Sardaigne & l'Italie. Le golfe de San-Fiorenzo eſt immenſe ; & l'on pourroit rendre le port de ce nom auſſi commode qu'il

deviendroit utile, en commençant par dessécher les marais voisins. On trouve sur la côte orientale des étangs salés : ce sont des cavités que la mer remplit dans certains tems : elle s'en retire dans d'autres ; & le soleil y forme naturellement un sel dont on fait usage dans l'isle. Les rivieres les plus considérables sont le Golo & le Tavignano. Les autres ne méritent guere que le nom de torrens, qui, à la fonte des neiges, ou dans les saisons pluvieuses, roulent avec rapidité un volume énorme d'eau. Les poissons les plus communs dans ces rivieres, sont la truite & l'anguille; tous deux y sont excellens. Les eaux minérales sont & doivent être très-communes en Corse. On trouve des fontaines d'eau chaude dans plusieurs Pieves ; & il n'est pas douteux qu'analysées par d'habiles Médecins, on ne leur reconnût d'excellentes qualités.

La pêche du thon & de la sardine, également abondans sur les côtes de cette isle ; celle du corail, qu'on y trouve de trois especes, rouge, blanc, & noir, offrent deux branches de commerce qui, encouragées, pourroient devenir intéressantes. Elle produit assez

de blé, & peut en produire trois fois plus qu'il n'en faut pour la consommation de ses habitans : il y est très-beau & très-bon. On dit qu'il se conserve difficilement ; peut-être est-ce manque d'attention & de précautions nécessaires. Tous les grains y viennent à merveille, hormis l'avoine qu'on ne seme pas, & qui n'aime pas le sol des pays chauds. Son usage est remplacé par celui de l'orge, dont les chevaux se nourrissent avec autant de plaisir. Les pâturages manquent en général : néanmoins les François ont semé des foins dans les plaines d'Aléria, & en ont recueilli de très-bon & en quantité. Le miel est très-abondant ; c'est dommage qu'il ait une certaine âcreté qu'on attribue au buis, à l'if, & aux plantes fortes qui couvrent l'isle, & dont les abeilles tirent leur suc. Mais on ne peut trop vanter la bonté & la fermeté de la cire qu'on recueille en Corse. Combien, si la culture des mouches à miel y étoit encouragée, ne pourrions-nous pas nous procurer à meilleur marché, de meilleure cire que celle qu'on nous fait payer un prix excessif, & que nous sommes forcés de tirer de l'étranger !

Les arbres les plus communs en Corse, sont le chêne vert & le hêtre, également bons pour le charronnage ; le sapin, dont on peut tirer de superbes mâtures, & qui fournit le brai gras ; le pin, d'où découle la résine ; le châtaignier, excellent pour les ouvrages de charpente. Cet arbre, qui y abonde & qui peut être utile ailleurs, est dangereux dans cette isle. C'est l'aliment de la paresse de ses habitans. Chez eux, son aliment supplée à tout : on le seche, on le broie, & l'on en fait du pain : leurs chevaux même en sont nourris ; & la terre est entiérement négligée, parce que la culture d'une forêts de châtaigniers n'exige aucun soin, & que la récolte de leurs fruits fournit suffisamment aux besoins peu nombreux d'une nation très-sobre. L'olivier n'est pas moins abondant, surtout dans la province de Balagna, & dans quelques cantons qui en sont tout couverts. Quoiqu'on ne prenne pas la peine de le cultiver, il est beaucoup plus gros & plus élevé qu'en Provence & en Languedoc. L'huile est la richesse principale de la Corse ; & elle peut en exporter une très-grande quantité. Si

nous ſavions profiter de nos conquêtes, nous devrions voir diminuer chez nous le prix de cette denrée, & conſéquemment celui des ſavons. Le mûrier y étoit inconnu : les François en ont planté, & les ont vu croître à vue d'œil. Les orangers, les limoniers, les citronniers, l'amandier, le figuier, &c. y ſont fort communs. Quant aux vins, ils ſeroient fort recherchés s'ils étoient bien faits. On ne mange point de raiſin plus délicieux que celui du cap Corſe, & on n'en voit point dont les grains ſoient auſſi gros.

On ne ſçauroit douter que cette iſle ne renferme beaucoup de mines. Il y en a de fer, de cuivre, d'argent même, d'alun, de ſoufre, & l'on y trouve de très-beau granit, du jaſpe, & différentes carrieres de marbre précieux, mais ignoré. Ce qui eſt plus remarquable encore, c'eſt l'amianthe ou lin incombuſtible, qu'on voit dans quelques montagnes, & dont on croit aſſez ordinairement que le ſecret d'en faire de la toile eſt perdu, quoiqu'il ne le ſoit pas réellement. Les Corſes ont attribué des vertus à une ſinguliere pierre, à peu près de forme cu-

bique, & nommée pour cela *pietra quadrata*, pierre carrée : elle eſt de couleur brune, & d'une peſanteur ſpécifique très-conſidérable. En la calcinant, on ſent qu'elle contient une grande partie de ſoufre. On la trouve dans pluſieurs cantons de l'iſle ; & quelques Corſes, plus imbécilles que les autres, la portent chez eux comme un puiſſant taliſman.

Tous les quadrupedes, en Corſe, ſont généralement plus petits qu'en France. Les bœufs, vaches, chevaux, ânes, mulets, y ſont ſi mal nourris, qu'ils ſont d'une maigreur à faire pitié. Preſque aucun d'eux n'a un abri contre le froid de la nuit ou l'intempérie de l'hiver. On ne connoît guere que le laitage de chevre, dont on fait des fromages dans les montagnes. A peine voit-on un mouton blanc dans les troupeaux les plus nombreux : tous ont la laine noire, longue & dure comme du poil. Quelques-uns ont quatre, & même juſqu'à ſix cornes. Les loups & les lapins, eſpece deſtructive, y ſont inconnus. Mais le gibier abonde dans l'iſle ; & déſormais il ſera plus commun encore, par la défenſe qu'on a

faire aux habitans, sous peine de la vie, de porter ou de garder chez eux des armes à feu. On croit qu'il n'y a point d'animaux vénimeux : les scorpions y sont cependant très-communs.

On fait monter la population de la Corse à cent vingt-deux mille habitans. Bastia, Ajaccio, Bonifacio, Calvi, Corte, San-Fiorenzo, sont les villes principales : encore quelques-unes ne mériteroient pas ce nom. Corte, par exemple, ne contient que trois cent neuf maisons, & mille trois cent-trente-deux habitans. On connoît des villages plus considérables : mais cette place est au centre de l'isle; c'est un poste essentiel, le séjour d'un Officier général, d'une garnison, d'un Evêque, d'une jurisdiction; voilà ses titres pour être appelée ville. Les François élevent des fortifications à Corte; & pour être tranquilles possesseurs de la Corse, ils comptent construire une citadelle à Carregia, près de Campoloro. Ils occupent ainsi Bastia & San-Fiorenzo aux deux extrémités du cap, Corte au centre de l'isle, Bonifacio à l'autre bout de son plus grand diametre, Calvi & Carregia aux deux extrémités de

son

ı plus petit. Avec ces ſix points de.
fenſe, il eſt difficile qu'on puiſſe la
ır enlever. Les chemins étoient in-
nnus en Corſe, ainſi que toute eſ-
ce de voitures. Tous les tranſports
· faiſoient à dos de mulet. Les Fran-
is ont ouvert de grandes routes de
us les côtés, pour aſſurer & faciliter
; communications. Les chemins ache-
s ne feront pas la choſe la moins
ırieuſe de l'iſle. On a coupé des mon-
gnes; on y a déjà fait des travaux
nmenſes dont on ſent déjà tout l'a-
ıntage, quoique l'ouvrage ne ſoit pas
beaucoup près fini.

On compte en Corſe cinq évêchés,
ont les métropoles ſont Piſe & Gê-
es. Ces évêchés ſont Mariana, Alé-
ia, Nebbio, Sagone, & Ajaccio. L'E-
êque de cette derniere ville eſt le ſeul
ui réſide dans le lieu qui a le titre
'évêché. Les autres quatre ſont leur
éſidence dans des villes différentes :
elui de Mariana a la ſienne à Baſtia,
elui d'Aléria à Corte, celui de Neb-
bio à San-Fiorenzo; & celui de Sa-
gone à Calvi. L'Evêque d'Aléria a les
meilleurs revenus, & celui de Nebbio
les moindres. On ne peut ſe faire une

juste idée de l'ignorance & de la g
fiéreté du Clergé de ce pays. C
observation n'est pas cependant :
exception ; & l'on y voit des Ecclé
tiques très-éclairés. Mais l'indiscipli
depuis cinquante ans, a corrompu
mœurs des Prêtres de cette isle, |
particuliérement encore que celles
reste des habitans. Ils ont besoin d'
veillés de près, réprimés & instru
On doit tout attendre des nouveaux I
ques que le Roi de France nom
pour remplir les siéges vacans, dep
qu'il est maître de la Corse. Le
mœurs & leurs lumieres sont très-
pables d'opérer une révolution si ess
tielle, mais qui ne peut être que l'
vrage du tems & d'un zele const
& soutenu. Les Moines sont très-no
breux ; & l'on aura peine à cro
que le seul Ordre de Saint-Franç
ait en Corse cinquante-sept mais
bien bâties & bien peuplées. Dans
derniers tems, l'état de Moine y ét
le même qu'en France dans le douzie
siecle ; un grand crédit sur l'esprit p
éclairé de la Nation, un meilleur vê
ment, un meilleur logement, une no
riture assurée & mieux préparée q

celle de ses compatriotes, une assez grande liberté dans la retraite qu'il s'étoit choisie, la certitude d'être respecté par les différentes factions qui ravageoient le pays, & le plaisir d'exister tranquillement au milieu de l'orage; voilà des motifs suffisans pour déterminer à embrasser ce genre de vie. Ce qui doit paroître assez extraordinaire, c'est qu'il n'y a que trois couvens de filles dans l'isle; & tous trois sont à Bastia.

Quant aux mœurs des Corses, il faut croire qu'elles vont changer; sans quoi ils seroient le peuple le plus barbare de l'Europe. Les femmes cesseront peu à peu d'être esclaves, & partageront l'empire avec leurs maris. Cette vengeance qui semble née avec le Corse, se calmerà peut-être, en sentant qu'un tribunal le vengera mieux que lui. Si l'on a remarqué avec raison que du sein des discordes civiles naissoient les grands hommes en tout genre, & que la Corse veuille jouir de la paix que la France vient de lui donner, on doit s'attendre à voir sortir de cette isle d'aussi puissans génies que de grands Généraux. Après ses momens d'efferves-

cence, celui de s'illuſtrer doit briller pour elle ; & ſes malheurs n'ont dû que préparer le germe de ſa gloire.

On peut voir, par cette eſquiſſe de la Corſe, combien elle mériteroit qu'un Savant la viſitât attentivement, combien elle pourroit fournir de nouvelles découvertes en hiſtoire naturelle. La mer, les bois, les rochers, les entrailles de la terre, tout recele dans ce pays des tréſors pour un obſervateur intelligent & courageux ; car il faut avoir du courage pour oſer entreprendre de parcourir un pays preſque ſauvage, qui n'offre aux yeux que des ruines & des monumens de miſere & d'ignorance.

Pour ce qui regarde les révolutions de la Corſe, on ne peut en offrir ici qu'un tableau rapide : mais on trouvera dans différens Ouvrages qui ont paru depuis peu d'années, des détails approfondis ſur l'Hiſtoire de ce pays. Il eſt aſſez vraiſemblable que les Corſes doivent leur origine aux Phéniciens, qui établirent une Colonie dans l'iſle. Les Grecs la connurent, & lui donnerent le nom de *Cirnos*, qu'elle changea depuis en celui de *Corſica.* Les Carthaginois en firent la conquête vers l'an

3623 : bientôt après, les Romains les en chasserent, & en resterent paisibles possesseurs jusqu'à l'invasion des Vandales & des Goths qui ravagerent la Corse. Les Lombards, & après eux les Sarasins, y formerent des établissemens. Charles Martel & Charlemagne obligerent ces derniers à quitter l'isle sur laquelle les Papes firent bientôt après valoir leurs droits, & la regarderent comme un fief de l'Eglise. Les Génois font aussi remonter leurs prétentions au neuvieme siecle. Les Pisans disputerent d'abord à ceux-ci la possession de la Corse : mais leur défaite, en 1289, rendit les premiers libres de s'assurer de plus en plus le domaine de cette isle. Les Rois d'Aragon, autorisés par les Papes, tâcherent, dans les quatorzieme & quinzieme siecles, de s'en rendre les maîtres : ils n'y furent jamais bien puissans. L'autorité des Génois prévalut toujours : mais comme ils s'appercevoient que l'esprit d'indépendance faisoit tous les jours de nouveaux progrès parmi les Insulaires, ils prirent tous les moyens possibles pour les contenir ; & afin d'arriver plus sûrement au despotisme, ils persécu-

terent & tâcherent de détruire les uns par les autres, tous les Barons ou Seigneurs feudataires de ce pays : ils se porterent même à des atrocités. Les Historiens rapportent qu'un Gouverneur Génois ayant rassemblé un grand nombre de ces Barons à un festin qu'il leur donnoit, fit entrer, sur la fin du repas, des soldats, ou plutôt des bourreaux, qui les égorgerent tous sans pitié.

Ce trait seul suffiroit peut-être pour légitimer la haine invétérée des Corses contre les Génois. D'autres traitemens injustes, & sur-tout l'augmentation des impôts, exciterent d'abord des murmures parmi eux : ils finirent par se révolter. En 1553, ils appelerent à leur secours les François, qui, sous la conduite de Paul de la Barthe, Marquis de Thermes, depuis Maréchal de France, s'emparerent de presque toute l'isle, laquelle fut déclarée authentiquement province de France : mais elle fut rendue à la République de Gênes en 1559, par le traité de Cateau-Cambresis. Alors les Corses, sans appui, devinrent la proie des tyrans Génois, & pendant plus d'un siecle, leur Histoire n'est que celle de la tyrannie & de

l'oppreſſion. En 1676, une troupe de Grecs, échappés de la Morée, demanda aux Génois à venir s'établir en Corſe. La République leur accorda trois cantons incultes dans la pieve de Vico; ſavoir, Paomia, Revida, & Salogna. Ils étoient cinq cent cinquante en arrivant; mais le nombre en eſt bien augmenté depuis. Les troubles qui ont agité la Corſe, leur ont fait changer leur premier établiſſement : ils ſont à préſent dans les environs d'Ajaccio.

Cependant les vexations des Génois continuoient en Corſe; elles étoient même portées à leur comble. On traitoit les Nobles avec une rigueur extrême, & on les dépouilloit de leurs priviléges. Les nationaux étoient exclus de toutes les charges eccléſiaſtiques & militaires, & il ne leur étoit permis de faire aucune eſpece de commerce. On achetoit à vil prix les productions de leur pays, & on leur faiſoit payer fort cher celles dont ils avoient beſoin. On les laiſſoit croupir dans l'ignorance & dans la pareſſe, & on laiſſoit impunis les fréquens aſſaſſinats dont leur iſle étoit le théatre, & dont on portoit le nombre, année commune, à neuf cents.

Au moindre ſigne de mécontentemen *t*, des cantons entiers étoient mis à feu & à ſang : les malheureux habitans gémiſſoient ſous les peines les plus rigoureuſes ; ils étoient accablés d'impôts ; & quoique, tous frais faits, la République ne retirât annuellement de la Corſe que 70000 livres, cette ſomme modique devenoit néanmoins pour eux la charge la plus onéreuſe, parce que, dépouillés depuis long-tems de l'argent qui ne rentroit jamais dans leur iſle, ils ſe trouvoient dans l'impoſſibilité d'en trouver pour leurs beſoins même les plus urgens. Tant de maux réunis exciterent enfin, en 1726, une révolte qui ne fut pas d'abord de longue durée ; mais en 1729, les Corſes, qui s'étoient ſoumis à une nouvelle impoſition, & qui avoient demandé vainement au Gouverneur Pinelli la permiſſion de faire eux-même le ſel que les Génois leur faiſoient payer fort cher, publierent des manifeſtes, où ils dévoilerent les injuſtices de la République : ils prirent enſuite les armes, & ne voulurent jamais prêter l'oreille aux propoſitions des Génois. Quelques Puiſſances étrangeres leur envoyerent ſous

main des secours. Gênes implora l'assistance de l'Empereur : elle en obtint, en 1731 & 1732, des troupes auxiliaires qui servirent à pacifier les troubles ; & les Génois accorderent même quelques douceurs aux Corses en 1733. Mais les troupes Impériales eurent à peine quitté l'isle la même année, que la rebellion recommença. Les mécontens en vinrent jusqu'à dresser, en 1735, le plan d'un nouveau Gouvernement, indépendant de Gênes.

Un aventurier joua l'année suivante, dans cette isle, un rôle qui fixa pendant quelque temps l'attention de l'Europe, mais qui finit par le ridicule. C'est de Théodore, Baron de Newhoff, originaire du comté de la Marck en Vestphalie, dont on veut parler. Il fut élu Roi de Corse le 15 Avril 1736, dans une assemblée générale de la Nation à Casinca. Ce nouveau Roi ne fournit que de foibles secours aux Corses, quoiqu'il leur en eût promis de très-considérables. Il ne put empêcher que le Comte de Boissieux, Général des troupes Françoises que la République de Gênes avoit sollicitées auprès du Roi de France, ne débarquât en

Corse en 1738, & que le Marquis de Maillebois, qui avoit remplacé le Comte de Boissieux, mort au mois de Février suivant, ne soumît l'isle en trois mois; expédition qui lui mérita le bâton de Maréchal de France. Le départ des troupes Françoises en 1741, ralluma le feu de la discorde. Les troubles agiterent la Corse en 1743, & ne firent qu'augmenter par le retour du Roi Théodore & par le secours de l'Angleterre. Mais ce Souverain, qu'on peut avec raison appeler un véritable Roi de théatre, quitta peu après l'isle, où il ne reparut plus depuis. Il alla finir ses jours à Londres dans une prison où il avoit été enfermé pour dettes. Les mécontens, qui avoient à leur tête Rivarola, s'étoient emparés de Bastia. Cette ville leur fut bientôt enlevée. Le Marquis de Cursai, envoyé par la Cour de France en Corse avec deux mille hommes, rétablit l'ordre & la paix dans l'isle. L'administration de ce Général sera toujours chere aux Corses : il fit régner par-tout la plus exacte justice, fit construire des ports, raccommoder des ponts, eut à cœur l'instruction de la jeunesse, établit une Aca-

démie, & ne négligea rien de tout ce qu'un Souverain intelligent peut faire pour le bonheur d'un peuple qu'il aime.

Les François abandonnerent encore une fois la Corse, & laisserent les habitans & les Génois aux prises entre eux. Ce fut dans ces circonstances que le célebre Pascal Paoli, retiré à Naples, fut proclamé Général des Corses le 6 Juillet 1755, dans une Consulte générale de la Nation : il en devint l'idole. Il avoit échauffé toutes les têtes de l'amour de la liberté; & on ne désiroit rien tant que de voir arriver le moment où l'on seroit délivré pour toujours des Génois. On tint, en 1761, une autre Consulte générale à Casinca, où, entre autres délibérations, il fut unanimement résolu qu'on ne prêteroit jamais l'oreille à aucun accommodement avec les Génois, que préliminairement ils n'eussent évacué l'isle, & formellement reconnu l'indépendance & la liberté absolue de la Nation, ne refusant pas au reste de les dédommager de la perte pécuniaire que leur causeroit l'abandon qu'ils feroient de l'isle. Depuis ce moment, les Corses se regarderent comme entiére-

ment libres : ils envoyerent en 1763 des Députés au Pape, à Vienne & à Turin, avec un écrit en forme de manifeste, dans lequel ils déclaroient que la République de Gênes ayant enfreint les conventions, ils avoient le droit de se remettre en pleine liberté. Dans ces circonstances, les Génois solliciterent encore auprès de la Cour de France, de nouvelles troupes qui débarquerent en Corse; mais elles n'avoient d'autre objet que de garder pendant quatre ans les forteresses que la République possédoit encore dans l'isle. Les choses changerent bientôt de face. Sa Majesté Très-Chrétienne voulant pacifier les troubles entre les Génois & les Corses, fit demander à ceux-ci un projet d'accommodement. Paoli engagea la Consulte générale, assemblée à cet effet, de s'en tenir à la résolution de Casinca en 1761. La République, à laquelle cette réponse fut communiquée, aima mieux céder la Corse à la France. Le traité de cession fut conclu & signé à Versailles le 15 Juin 1768, à condition qu'on mettroit les Génois en possession de l'isle Capraïa, dont les mécontens s'étoient

rendus maîtres; condition qui fut bientôt exécutée.

On ne rappellera pas ici les petits événemens de cette courte guerre, où Paoli voulut lutter contre la France & lui disputer la Corse. Il suffira de dire que la premiere campagne ayant été peu heureuse pour les François, qui furent battus à Casinca & à Borgo, celle de 1769 leur soumit en assez peu de tems toute l'isle, autant par les bonnes dispositions de M. le Comte de Vaux qui les commandoit, que par la désertion & la capitulation d'un grand nombre de Corses. Paoli eut le bonheur de se sauver sur un bâtiment qui le transporta à Livourne, d'où il se rendit à Florence, & de là en Angleterre, où il vit actuellement. M. le Comte de Vaux fit reconnoître, par toutes les pieves, la souveraineté du Roi de France : il convoqua à Corte tous les Chefs & Podestats, pour y renouveler, dans une assemblée générale, le serment de fidélité qu'ils avoient prêté chacun en particulier. » Ainsi, dit » M. de Pommereul que l'on a cité » plus haut, la Corse passa sous la » domination Françoise au moment

» qu'elle alloit devenir une Nation con-
» ſidérable, & jouer un rôle appro-
» chant de celui que jouent les Pro-
» vinces-Unies depuis qu'elles ont ſe-
» coué le joug de l'Eſpagne. Puiſſe le
» Gouvernement François faire régner
» l'ordre, la juſtice, le commerce, les
» Arts, dans un pays qui fut ſi long-
» tems le ſiége du déſordre, de la con-
» fuſion, de la miſere, & de toutes
» ſortes de crimes ! Puiſſe-t-il procu-
» rer aux Corſes tous les avantages
» d'une bonne & ſage adminiſtration,
» pour prix de la liberté qu'il lui a
» ravie « !

Depuis cet événement, la France s'eſt fort occupée de la légiſlation & de la police de cette iſle. Il exiſte déjà un Recueil d'Edits, Déclarations, Lettres-Patentes, Arrêts & Réglemens, lequel forme un Code Corſe en 3 vol. *in*-4°., en françois & en italien. Ce qui n'eſt pas moins avantageux, c'eſt que M. le Comte de Marbeuf, qui commande dans l'iſle, a ſu adoucir le joug des habitans, qui tournent peut-être encore les yeux vers la liberté. Sa ſageſſe, ſa douceur, ſon affabilité, ſa bienfaiſance, lui ont mérité la vénération,

ime & l'amour de tous les Corses.
.es villes de la Corse méritent peu
on en fasse une longue description.
va cependant extraire quelques dé-
de la relation de notre Voya-
qui les a parcourues. Bastia, ca-
le de l'isle & résidence du Comman-
: Général, est située dans la côte
ntale, sur le penchant d'une mon-
ie. Quelques personnes pensent que
l'ancienne ville de *Mantinum* ou
ntinorum Oppidum. Elle peut con-
r aujourd'hui cinq à six mille ha-
ns. Les rues sont vilaines; & à
eption du collège des Jésuites qui
assez beau, les autres édifices n'ont
de remarquable. L'église cathé-
e est placée dans la forteresse, qui
lle-même de peu d'importance. Le
est petit, & n'est fréquenté que
des bâtimens de médiocre gran-
. San-Fiorenzo, petite ville située
ois lieues de Bastia, sur un golfe
y forme un bon port, n'a presque
toute défense qu'une tour forti-
Calvi est encore une autre petite
bâtie dans une langue de terre au
l d'un golfe, avec une rade com-
.e. Le château qui la renferme en

entier, eſt la meilleure forteresse de l'iſle. Corte & Aléria méritent peu qu'on en faſſe mention : ce ſont des bourgs aſſez mal bâtis, auxquels on a donné, on ne ſait trop pourquoi, le nom de ville. Pour Ajaccio, continue notre Voyageur, c'eſt la plus jolie ville de la Corſe & la mieux ſituée, au bord d'un golfe qui offre un port commode pour les plus grands vaiſſeaux. Preſque toutes les rues ſont droites, larges, & les maiſons aſſez bien bâties. La cathédrale, le collége des Jéſuites, le palais, qui eſt le ſiége de l'adminiſtration de la juſtice & des archives du pays, ſont les édifices les plus conſidérables. Anciennement la ville étoit placée à une lieue de là, dans la partie la plus avancée du golfe. Elle fut rebâtie à l'endroit qu'elle occupe actuellement en 1435; & cent dix-huit ans après, les François qui y aborderent pour faire la conquête de la Corſe, l'embellirent beaucoup. Le Marquis de Thermes fit conſtruire la citadelle.

J'apprends dans l'inſtant, Madame, ajoute notre Voyageur, la nouvelle d'un avantage conſidérable que les mécontens viennent de remporter ſur les Génois.

Je vais m'embarquer pour Gênes, où je ne doute pas que cette nouvelle ne fasse la plus vive impression sur ces Républicains, à qui la possession de la Corse paroît si fort tenir à cœur, & qui ont fait, pour la conserver, tant de sacrifices.

Je suis, &c.

A Bastia, ce 10 Février 1759.



LETTRE CCCLXXIII.

GÊNES.

JE ne me suis pas trompé, Madame; la nouvelle de la victoire que les Corses ont remportée, a mis toute la ville de Gènes en mouvement. Les dames surtout sont plongées dans la plus vive affliction. Ces Reines de la Corse, ainsi qu'elles se qualifient, sont désolées de la perte d'un royaume où elles craignent de ne pouvoir plus bientôt dicter des loix. Elles jettent les hauts cris pour qu'on répare ce désastre, & qu'on porte dans l'isle des forces capables de contenir les rebelles. Elles demandent qu'on invoque le secours du Roi de France, & qu'on réclame la protection de ce puissant allié. Vous savez combien il fut utile aux Génois pendant la derniere guerre; & tout retentit encore ici de la générosité, de la bravoure, & de la gloire du nom François.

Depuis long-tems la ville de Gênes

ıue un rôle brillant dans l'Hiſtoire.
ɔn origine eſt des plus anciennes. S'il
ı faut croire quelques Auteurs, elle
ıt bâtie par Janus, d'où elle a tiré
n nom de *Genua* en latin. Elle devint
capitale de la Ligurie, & une place
: commerce importante. Son port
oit fréquenté par des Marchands de
utes les Nations. Les Carthaginois
n emparerent & la détruiſirent. Ré-
ɔlie par les Romains, elle paſſa de la
mination de ce peuple à celle des
rbares, qui la ſaccagerent à différentes
ɔriſes. Les Lombards n'y laiſſerent
; pierre ſur pierre. Elle dut ſon ré-
ɔliſſement à Charlemagne; & ſes
ceſſeurs y mirent des Comtes pour
gouverner. Le commerce rendit les
nois ſi puiſſans, que dès le onzieme
:le ils ſecouerent le joug des Comtes,
ne voulurent être gouvernés que par
Magiſtrats qu'ils choiſirent eux-
nes. Ce fut alors qu'ils ſe rendi-
: célebres par les expéditions les
; glorieuſes & les plus utiles. Ils
ırent avec éclat dans les croiſades,
rendirent maîtres de Savone, de
.timille, & de pluſieurs autres villes
leur voiſinage; étendirent leurs

conquêtes sur la Corse, la Sardaigne, Minorque, Maïorque, Malte, Syracuse, & jusque sur la Crimée, où ils s'emparerent de tous les ports, ainsi que de tous ceux de la mer Noire; remporterent des victoires sur les Sarasins, les Pisans, les Espagnols & les Turcs, & disputerent l'empire de la mer aux Vénitiens dans une longue guerre qui ne fut terminée que par la paix conclue en 1381. Ce qui doit paroître extraordinaire, c'est que dans ce tems de grandeur & de gloire pour les Génois, ils étoient déchirés par des divisions intestines qui les portoient à des changemens continuels dans le gouvernement. Pour écarter tout esprit de jalousie, ils nommerent d'abord un Podestat étranger; cette forme ne subsista pas long-tems. Ils élurent ensuite des Gouverneurs, auxquels succéderent des Ducs. Ceux-ci furent remplacés par des Doges; & la tranquillité commençoit à s'établir, lorsque ce peuple inconstant se donna tout à coup aux François, & se mit sous la protection de Charles VI. Il secoua bientôt ce joug, égorgea la garnison Françoise, & implora le secours du Mar-

quis de Montferrat, élut quatre ans après un Doge, se mit ensuite sous la domination du Duc de Milan, rétablit les Doges, se soumit de nouveau aux François, revint encore aux Doges, s'offrit enfin à Louis XI, qui lui fit dire, que si la ville de Gênes se donnoit à lui, il la donneroit à tous les Diables.

Ces troubles n'étoient pas les seuls qui agitoient cette ville : elle vit dans son sein toute la fureur des factions connues sous le nom de Guelfes & de Gibelins. L'ambition de ses premiers Doges entraîna des dissentions affreuses : celle des Adornes & des Frégoses la mit à deux doigts de sa perte. Elle reçut des loix des François, de l'Empereur, des Ducs de Milan qui y régnerent tour à tour. Gênes étoit perdue sans ressource, lorsque le célebre André Doria suspendit, en 1528, le cours de ces révolutions, lui rendit la liberté entiere, & posa sur des fondemens inébranlables la forme de gouvernement qu'elle conserve encore de nos jours. Ce grand homme, qui préféra le titre de Pere de la Patrie à celui d'en être le Souverain, mit Gênes dans le parti de

l'Espagne, au service de laquelle il resta fidélement attaché, après avoir quitté celui de la France. Ces sentimens d'affection pour la premiere de ces deux Puissances, se soutinrent longtems dans cette ville. Les habitans en vinrent même jusqu'à braver la fierté de Louis XIV. » Quoiqu'alliés avec la » France, ils entretenoient, dit le Pré» sident Hénault, des intelligences avec » l'Espagne, & même avec les Algé» riens, dont ils favorisoient les pi» rateries. M. de Saint-Olon leur en » demanda réparation; ils la refuse» rent. Le Roi fait bombarder Gênes » dans le mois de Mai 1684, par le » Marquis du Quesne. M. de Seigne» lei (Ministre de la Marine) étoit sur » la flotte. Le Pape, dit le même Au» teur, sous l'année 1685, intercede » pour les Génois. Le Roi lui promet » de ne point prendre leur ville, & de » ne faire aucune conquête sur eux, » pourvu qu'ils lui fassent la satisfac» tion qu'il désire. En conséquence le » Doge, nommé Francesco Maria Im» periali, accompagné de quatre Sé» nateurs, vint faire sa soumission au » Roi le 15 de Mai : il se couvrit à

» l'audience qu'il eut dans la galerie, » où le Roi le reçut en grand appareil. » La loi de Gênes est que le Doge perd » sa dignité & son titre si-tôt qu'il est » sorti de la ville : mais le Roi voulut » qu'il les conservât, sans quoi ce » n'auroit plus été qu'un simple Gé- » nois qui auroit paru devant lui «. On sait que Louis XIV, qui lui fit d'ailleurs l'accueil le plus distingué, lui ayant demandé ce qu'il trouvoit de plus curieux à Versailles : *C'est de m'y voir*, *Sire*, lui répondit-il. Il est bon encore d'ajouter que ce Monarque imposa quelques conditions à la République. Une des principales fut qu'elle désarmeroit toutes ses galeres, excepté six, & qu'elle promettroit de n'en point armer d'autres sans la permission du Roi.

» Si les Génois, dit encore le » Président Hénault, éprouverent alors » les effets de la clémence du Roi, ils » ressentirent bien autrement les effets » de la protection de Louis XV, lors- » qu'en 1746 la Reine de Hongrie, » par une entreprise aussi injuste que » rigoureusement exécutée, s'empara » de Gênes & en enleva les trésors,

» En vain ces généreux Républicains
» rechasserent ses ennemis de leur
» ville; il leur eût fallu succomber
» enfin sous une puissance formidable,
» que leur courage n'auroit fait qu'irriter, si Louis XV ne les avoit secourus en leur envoyant successivement M. le Duc de Boufflers, qui
» y mourut, & M. le Duc, depuis
» Maréchal de Richelieu. Il fit plus;
» & ce Prince s'arrêtant au milieu de
» ses conquêtes, ne s'occupa, au moment de la paix qu'il donna à ses ennemis à Aix-la-Chapelle, que des avantages & du salut de ses alliés, rétablit
» Gênes dans toutes ses possessions, &
» crut gagner assez, s'il faisoit voir à
» toute l'Europe que sa justice & sa modération étoient égales à son courage
» & à sa puissance «. Depuis cette époque, Gênes n'a eu d'autre guerre à soutenir que celle qu'elle fait aux Corses rebelles.

Avant de vous parler de la forme du Gouvernement de cette République, permettez-moi, Madame, de vous dire un mot de la Noblesse Génoise. On en distingue de deux sortes,

l'ancienne

ncienne & la moderne. L'ancienne
t composée de vingt-huit familles,
1'André Doria déclara, en 1528, être
s seules capables d'occuper les charges
u Gouvernement, & de parvenir à la
ignité de Doge. Ces vingt-huit fa-
illes étoient, en suivant l'ordre al-
habétique, Calvi, Cattanei, Centu-
one, Cibo, Cigola, Doria, Fieschi,
ornari, Franchi, Gentili, Giustiniani,
Grilli, Grimaldi, Imperiali, Interiani,
orcari, Lomellini, Marini, Negri,
Negroni, Pallavicini, Pinelli, Promon-
ori, Salvaghi, Sauli, Spinola, Vival-
li, Vesodimari. Toutes les autres fa-
milles furent mises dans la classe du
peuple. Cependant il y en avoit plusieurs
iches & considérables, qui témoigne-
ent leur mécontentement d'une exclu-
ion si injuste. Pour les satisfaire, on
es enta, pour ainsi dire, sur les vingt-
uit familles dont on vient de parler, en
les obligeant de prendre le nom de l'une
d'entre elles. Il fallut même dans la
suite, pour conserver la paix, leur per-
mettre de reprendre leurs vrais noms
& armes, & créer aussi une nouvelle
Noblesse qui comprend cinq cents fa-
milles, & à la tête desquelles est celle

de Giustiniani, quoiqu'elle soit de l'ancienne Noblesse. On compte dans celle-ci quatre familles principales ; savoir, celles de Doria, de Grimaldi, de Spinola, & de Fieschi : cette derniere a donné deux Papes à l'Eglise, & trente-deux Cardinaux. Toute sorte de distinction a disparu aujourd'hui entre l'ancienne & la nouvelle Noblesse. Les membres de l'une & l'autre ont également droit de parvenir aux charges de l'Etat. On exige seulement des preuves de noblesse de quatre ans pour être admis dans le Grand Conseil, de six pour entrer dans le petit, de dix pour être Sénateur ou Procurateur, & de quinze pour être Doge. Toutes les familles nobles sont inscrites dans un livre d'or, ainsi qu'on le pratique à Venise. Un Noble ne déroge point pour faire le commerce ; car le commerce est regardé comme l'ame de l'Etat ; & tout Noble qui l'exerce, passe pour en être le soutien. On cite une lettre d'un Négociant de Hambourg à un Doge de Gênes, laquelle avoit cette adresse : *Al Signor Nicolo..... Mercante di ferrarezza, & Doge di Genova* : Au Seigneur Nicolas.... Marchand de fer, &

Doge de Gênes. Les Doria & les Spinola sont les seuls qui ne trafiquent pas. Les autres Nobles ne font aucune difficulté d'établir des fabriques de velours, de soie & de draps, de se charger de la ferme des impôts ou de leur administration, de prendre un intérêt dans les vaisseaux marchands, de faire la banque; & tels sont les Cambiasi, qu'on peut assurer être actuellement les plus riches Négocians de Gênes. Il en est résulté que les profits faits dans le commerce par les Nobles, les ont mis en état d'acheter, dans les différens pays de l'Italie, & particuliérement dans les royaumes de Naples & de Sicile, de grandes terres titrées, tels que des Principautés, des Marquisats, des Comtés, des Baronnies. Ceux qui les possedent sont pour l'ordinaire les plus riches de ces pays : ils ne sont cependant que les cadets des familles établies à Gênes.

La forme du Gouvernement est Aristocratique. A la tête de la République, qui prend le titre de *Sérénissime République de Gênes*, est le Doge, dignité à laquelle on ne peut parvenir avant l'âge de cinquante ans. On fait l'élec-

tion tous les deux ans; & l'on ne peut être élu de nouveau qu'au bout de cinq. Le jour de l'installation du Doge, on lui met une couronne sur la tête & un sceptre à la main, à cause de la souveraineté de la République sur le royaume de Corse. Les deux premiers jours il porte l'habit ducal, & le reste du tems, la longue robe de Sénateur, qui est d'écarlate. Le palais de la République lui sert d'habitation, ainsi qu'à sa famille; & sa garde est composée de deux cents Allemands. On lui donne le titre de *Sérénité*; mais après qu'il est sorti de charge, il reprend celui d'*Excellence*, comme tous les Sénateurs. Il a cependant l'avantage d'être, sa vie durant, Procurateur, & de jouir d'une pension de cinq cents écus. Voici en quoi consiste son autorité. On ne peut rien entreprendre sans son consentement, & il doit donner sa sanction aux décrets du Sénat. Il propose les délibérations sur toutes les matieres importantes, donne audience aux Ambassadeurs, convoque les assemblées; & tous les ordres sont donnés en son nom. Je ne sais pas cependant si cette dignité si honorifique, est bien agréable

pour celui qui en eſt revêtu : il eſt, en quelque ſorte, claquemuré dans ſon palais, & il ne peut en ſortir que de l'aveu du Petit Conſeil.

Après le Doge, les Colléges des Gouverneurs & des Procurateurs tiennent le premier rang. Le premier, composé de douze Membres qui forment, conjointement avec le Doge, le Conſeil d'Etat, eſt appelé *la Signoria*. Le ſecond eſt formé de huit Membres, ſans compter ceux qui, après avoir été Doges, ſont Procurateurs toute leur vie. Ils interviennent, ainſi que les Gouverneurs, aux délibérations importantes du Grand Conſeil : ils ſont auſſi les Intendans du tréſor & des revenus publics. Les Gouverneurs ſont tirés au ſort dans une urne, où il y a cent vingt noms. On en tire cinq tous les ſix mois ; & c'eſt ce qui a donné naiſſance à la Loterie de Gênes, ſur le modele de laquelle on a formé dans preſque toute l'Europe tant de loteries, ſur-tout la Loterie Royale de France. Celle de Gênes fut établie en 1620. On l'appelle *il Seminario*, de ce que les noms dont on ſe ſert ſont ceux des Sénateurs qui doivent ſortir de la

boîte, lorſqu'on tire au ſort les Gouverneurs. Le Grand Conſeil eſt compoſé de quatre cents perſonnes, & le Petit Conſeil, *Conſiglietto*, de cent. L'un & l'autre ſe renouvellent tous les ans, au moyen d'une élection faite vers la fin de Décembre. Tout ce qui concerne les loix, les gabelles, les taxes, les impôts, &c. ſe traite dans le premier; & celles qui ont rapport à la paix, à la guerre, aux alliances, ſe décident avec l'aſſiſtance du ſecond. Les cinq Suprêmes Syndics, qu'on appelle autrement les *Supremi*, ſont chargés d'examiner la conduite des Doges, des Gouverneurs, des Procurateurs, lorſque le tems de leur adminiſtration eſt fini. Les trois Conſervateurs de la paix & les Conſervateurs des loix, qui ſont tirés de la Bourgeoiſie, ſont établis pour que tout ſe paſſe dans l'ordre preſcrit par les loix, & pour ſoutenir leur autorité. Cinq Cenſeurs ont l'inſpection des manufactures, des marchandiſes, des poids, du commerce, &c. Les affaires des particuliers ſe portent à la Rote civile, compoſée de cinq Docteurs en Droit, qui doivent être étrangers, & qui ne ſont que deux ans en charge. Dans la

Rote criminelle, il y a un département chargé de défendre la cause des personnes détenues dans les prisons. Une justice qu'on doit rendre aux Italiens, c'est que par-tout on s'y occupe des malheureux; & ce n'est pas un des moindres traits de leur éloge.

Les revenus de l'Etat ne montent pas au delà de cinq millions de notre monnoie, & ne suffisent pas pour tous les frais nécessaires. Aussi la République est-elle obligée de recourir à des emprunts fréquens; & c'est ce qui donna naissance, en 1407, à la fameuse banque de Saint-George, *compera di San Giorgio*, laquelle tire son nom de l'église de ce Saint, où elle s'assembloit autrefois. Ses richesses sont très-considérables : des villes & des villages entiers lui appartiennent. Elle jouit de plusieurs priviléges importans, entre autres d'une jurisdiction particuliere qui la met presque hors de toute dépendance. On pourroit dire que c'est un autre Etat dans l'Etat. Ce n'est pas seulement à la République que cette Compagnie a prêté de grosses sommes, mais encore aux étrangers, & sur-tout à la France en diverses occa-

sions. Elle a pris toutes les précautions possibles pour ne recevoir que des hypotheques solides. Cependant des circonstances fâcheuses, des guerres dispendieuses, la difficulté d'obtenir les payemens, lui ont fait souvent essuyer des pertes considérables. C'est au reste par les billets de cette banque, qu'on fait à Gènes toutes les affaires ; & l'on prétend qu'elle absorbe les deux tiers des revenus de la République.

Les troupes de terre, en tems de paix, se réduisent à deux mille cinq cents hommes. On pourroit néanmoins, en cas de besoin, les porter jusqu'à vingt mille, parce qu'alors tout seroit soldat, comme il arriva dans la révolution de 1747, où l'on força même les Religieux de monter la garde. Dans d'autres circonstances, l'Etat ne pourroit pas fournir ce nombre de militaires. On y compte cependant environ quatorze cent mille ames, y compris la ville de Gènes, où la population monte à près de cent quarante mille habitans. Pour les forces maritimes, elles consistent actuellement en six galeres & en quelques grosses barques qui ne servent à autre chose, comme quelques Voyageurs

l'ont déjà remarqué, qu'à porter les blés & le vin de Gênes, & à mener les dames Génoises prendre le frais en été. Quelle triste décadence n'a pas éprouvée cette marine autrefois si florissante ! Il ne faut pas cependant croire que le dépérissement du commerce soit en proportion de cette décadence. Il se soutient encore dans un état assez brillant, par les huiles, les fruits, les vins, les étoffes d'or & d'argent, les velours, les damas, les satins, les soieries de toute espece. La République même fit, en 1751, une opération qui a beaucoup contribué à donner une nouvelle activité à son commerce : elle déclara franc le port de Gênes, de maniere que tout Marchand qui habite le quartier du port, peut avoir un magasin & des marchandises, sans payer des droits. On a mis néanmoins des restrictions qui diminuent un peu les avantages qu'on avoit lieu d'attendre de cette liberté de commerce ; c'est qu'il faut que ces marchandises soient venues par mer, & qu'elles sortent de même par mer pour aller ailleurs.

Les Italiens ont un proverbe en parlant des Génois : *Homini senza fide* ;

donne senza vergogna, mare senza pesca : hommes sans foi, femmes sans pudeur, mer sans poisson. La derniere épithete est fausse : on mange d'excellent poisson à Gênes, & la mer est très-poissonneuse. Les deux autres épithetes pourroient bien être aussi injustes. Le Génois est à la vérité fin & rusé; mais il lui seroit aujourd'hui difficile de faire des dupes; & tout ce que la vérité de l'Histoire semble seulement déposer contre lui, c'est qu'il est plus inconstant qu'infidele. Pour la galanterie des femmes, elle n'est pas plus remarquable ici que dans les autres grandes villes de l'Italie. Ce qui a pu donner lieu à quelques reproches contre les dames Génoises, c'est qu'elles étoient sans cesse entourées de leurs *cavalieri serventi*, & que la sigisbéature s'est soutenue plus long-tems ici que par-tout ailleurs. Mais depuis le séjour des François dans cette ville, en 1747 & 1748, les choses ont bien changé de face. On peut même dire que la société est du meilleur ton parmi les personnes de distinction. J'ai assisté à quelqu'une de ces assemblées appelées *Quaranta vigilia*, qui se tiennent trois

fois la ſemaine dans une quarantaine de maiſons, chacune à ſon tour. On ne peut rien y déſirer, ni pour la quantité des rafraîchiſſemens & des illuminations, ni même pour l'agrément des converſations. La cherté du jeu y eſt quelquefois de trop. Le tems doit achever la révolution dans les conditions inférieures à la Nobleſſe. Les étrangers, qui ont peine à comprendre le jargon Italien qu'on y parle, auſſi différent du Toſcan, que le Picard l'eſt du François, y ſont traités avec beaucoup de cérémonie & peu d'amitié; & l'on y eſt en général très-ſérieux. C'eſt ce qui faiſoit dire à quelqu'un, qu'il n'y avoit d'animé dans cette ville que la ſtatue de Saint Sébaſtien du Pujet, chef-d'œuvre admirable pour l'expreſſion, lequel ſe trouve dans l'égliſe de Carignan, à laquelle on arrive par un beau pont qui joint une montagne de la ville à l'autre, & qui a deux arches d'une hauteur prodigieuſe. Mais ceci me rappelle, Madame, que je dois vous dire quelque choſe des édifices de Gênes *la Superbe*. Je ferai court ſur cet article. Quand on eſt à la fin d'un voyage d'Italie, on eſt las de ce genre

de curiosités, & d'en tracer des descriptions. Peut-être vous-même êtes-vous fatiguée de les lire.

Gênes, bâtie sur le penchant d'une montagne, s'éleve en amphithéatre sur une longueur de plus de mille huit cents toises, tout à l'entour du port qui est en demi-cercle, & qui a plus de mille toises de diametre. Cette situation présente le coup-d'œil le plus magnifique que l'on puisse voir, à l'exception néanmoins de celui de Naples. C'est sur-tout quand on est en mer à un mille du port, qu'on en découvre toute la beauté. Les murs de la ville renferment un plus grand espace que la partie habitée : ils ont quatre lieues de circuit, s'avancent du côté du nord-est, & forment un angle avec la pointe de l'éperon. Du côté de l'ouest, ils touchent au fauxbourg de S. Pierre d'Arena. Les fortifications sont considérables, & garnies de deux cent cinquante pieces de canon. Le port est formé par deux moles, & à l'entrée est un phare qui a trois cent soixante-six pieds de haut. C'est aux dépens de l'intérieur que Gênes a l'avantage d'une aussi belle situation. Les rues sont inégales, raboteuses,

étroites, excepté deux, la rue neuve & la rue Balbi, qui ſont larges, tirées au cordeau, & bordées des deux côtés de ſuperbes palais. Peut-être n'y a-t-il rien en Europe qui égale ces rues en beauté & en magnificence. La plupart des palais, tant dans ces deux rues que dans les autres, ſont vaſtes, bien décorés, & quelques-uns ſont très-riches en beaux tableaux & en meubles précieux. Les colonnes, corniches, baluſtrades, murailles, pavé même, tout eſt marbre dans ce pays : c'eſt une profuſion qui excite d'abord l'étonnement & l'admiration, mais dont on eſt bientôt raſſaſié. Les plus remarquables de ces palais ſont ceux de Doria, de Brignole, de Balbi, de Durazzo, de Pallavicini, & le palais ducal, dont l'extérieur a peu d'apparence ; mais les dedans en ſont très-ornés. Dans la chambre du Conſeil, on voit ſept ſtatues de marbre, plus grandes que nature, érigées à la gloire des défenſeurs & des bienfaiteurs de la patrie. Tout François voit avec plaiſir celle de M. le Duc de Richelieu, au bas de laquelle eſt cette inſcription ſi honorable pour ce Général : *Ludovico-Franciſco - Armando Pleſſiſio, Duci*

Richelienfi, quòd Imperatoris Max. Civq. Opt. Officio difficill. temporibus erga Rempub. perfunctus, inter patricios cum Agnatis Posterisq. indicem in Comitio collocandum Senatus decrevit, anno CIↃIↃCCXLVII.

Les églifes de Gènes font affez jolies, fur-tout celles de Carignan & de San-Cyro. On y compte trente-deux paroiffès, quarante-quatre couvens d'hommes, vingt-quatre de filles, fans y comprendre ceux qui font hors des murs, vingt-une confréries, un très-bel hôpital, & une Académie de peinture, fculpture & architecture civile & militaire, établie en 1751, fous la protection du Sénat. Cette ville eft encore le fiége d'un Archevêque, & d'un tribunal de l'Inquifition, qui laiffe tranquilles les Proteftans établis en grand nombre fur les terres de la République. On a même pris la précaution de fubordonner l'Inquifiteur, qui eft un Dominicain, à deux Sénateurs, fans lefquels il ne peut rien faire. Auffi fon pouvoir n'eft-il ni bien redouté, ni bien redoutable.

Le pays foumis à la République de Gênes ne forme, pour ainfi dire, qu'une côte le long de la mer, au fud du Pié-

mont & du Mont-Ferrat. Cette côte se déploie autour d'un grand golfe qu'on appeloit autrefois *Mare Liguſticum.* Elle a au moins cent lieues de long de l'eſt à l'oueſt ; mais du midi au nord, elle n'a pas plus de huit à dix lieues, & beaucoup moins dans quelques endroits. C'eſt pour cela qu'on a donné à tout ce territoire, qui n'occupe guere que les rives de la mer, le nom de *Riviere de Gênes*, qu'on diviſe en *Riviere du Ponant* ou de l'oueſt, & en *Riviere du Levant* ou de l'eſt. Gênes eſt compriſe dans cette derniere, qui s'étend depuis cette ville juſqu'à la principauté de Maſſa. La partie de cette côte, depuis Lavagna juſqu'à Porto-Venere, n'eſt qu'une ſuite de rochers ſtériles qui s'élevent à pic du côté de la terre & du côté de la mer. C'eſt ſur ces rochers que paſſe la grande route, ou plutôt un ſentier étroit, ſuſpendu entre deux précipices affreux. On ne peut les conſidérer ſans effroi, quand on ſonge ſur-tout que la vie dépend d'un ſeul faux pas d'un mulet. Le beau marbre qui porte le nom de *Carara* ou de Carare, ſe tire des environs. Les villes ſituées ſur toute cette côte, ſont bien

peu considérables ; elles ne méritent pas même ce nom. Ce ne sont que des bourgs, mais assez bien peuplés. Porto-Venere ou Port de Vénus, au voisinage du cap du même nom, est situé dans un endroit élevé, avec un château encore plus élevé du côté occidental de l'entrée du port, au bord du golfe de la Spezzia. La vue de ce golfe dédommage de l'aspect sauvage des environs : il est entouré de châteaux, de villages, dont le plus considérable est celui de Spezzia, & de collines couvertes d'oliviers. Lerici, en face de Porto-Venere, est un port assez fréquenté. Sarzana est une petite ville épiscopale dans les terres, défendue par un château sur une montagne.

Il faut voyager dans ces cantons, pour connoître toute l'industrie des Génois : ils n'ont ni bois ni prairies, & presque point de champs. Ils recueillent à peine assez de vin pour leur consommation. Les autres productions se réduisent aux olives, aux citrons, aux figues, aux amandes, & dans quelques endroits aux mûriers. Ils sont obligés de tirer de l'étranger une bonne partie de ce qui leur est nécessaire pour subsister, & les matieres premieres pour leurs fabriques

& leurs manufactures, ſans parler des draps & des toiles qu'ils font venir de France, d'Angleterre, de la Hollande, & de la Suiſſe. Cependant on en voit pluſieurs parmi eux qui ſont très-riches : c'eſt qu'ils ſavent tirer parti de tout, qu'ils mettent en quelque ſorte à contribution les terreins arides, les montagnes, les rochers même, pour peu qu'ils ſoient ſuſceptibles de culture ; c'eſt qu'ils ſuppléent à ce qui leur manque par le commerce, qui eſt l'ame de l'Etat & une ſource intariſſable de richeſſes.

Cette obſervation a également lieu pour la riviere du Ponant, quoiqu'elle ſoit un peu plus fertile que la riviere du Levant : elle eſt encore plus étendue, & l'on y trouve quelques villes aſſez conſidérables. Novi n'eſt qu'un bourg dont la ſituation eſt déſagréable, parce que la vue eſt bornée par une haute montagne : mais la Nobleſſe de Gênes y poſſede des maiſons de campagne qui ne ſont pas moins magnifiques que leurs maiſons de ville. Selon l'uſage aſſez généralement obſervé dans le pays, la plupart ſont peintes en rouge ou en vert, par-dehors. On tient à Novi,

quatre fois par an, des foires célebres, qui sont une espece de banque. A peu de distance de là, sur la route de Gênes, est un défilé appelé la Bochetta, où trois hommes peuvent à peine passer de front. On le regarde comme la clé de Gênes. Les Autrichiens s'en emparerent en 1746 ; & c'est ce qui leur ouvrit un chemin libre vers cette ville. On y a mis une batterie de trois pieces de canon pour le défendre. Savone est une ville épiscopale, & la seconde de l'Etat de Gênes. Grande & bien fortifiée, elle est de plus défendue par une citadelle, bâtie sur un rocher fort élevé. Le Roi de Sardaigne s'en étoit rendu maître en 1747. Le port ne peut plus contenir de gros bâtimens, depuis que les Génois en comblerent une partie en 1528. Noli, port & évêché, ne conserve plus rien de son ancien lustre, ni de ses anciennes richesses. La ville de Final ou *Finale*, est bien plus considérable : elle est la capitale d'un marquisat fertile & bien peuplé, dont la République dépouilla, en 1314, George Careti, Marquis de Final. Ses descendans le recouvrerent, mais n'en eurent jamais une possession bien tranquille. La

République le vendit à l'Espagne, qui le conserva comme fief de l'Empire, jusqu'au commencement de ce siecle. Les François s'en emparerent, & le rendirent à l'Empereur, qui, en 1713, le vendit aux Génois pour la somme de trois cent mille écus, mais à des conditions qui mettent des bornes à leur souveraineté. Par le traité de Vorms, en 1743, la Reine de Hongrie céda tous les droits qu'elle pouvoit avoir sur ce marquisat au Roi de Sardaigne, qui, en vertu de cet accord, en demanda la possession à la République : elle la refusa ; & c'est ce qui donna lieu à la guerre de 1745. Le Roi de Sardaigne conquit tout le marquisat : mais il fut rendu en 1748, par le traité d'Aix-la-Chapelle. Albingua & Vintimille, sont deux petites villes épiscopales. Cette derniere, défendue par un château assez fort, fut prise en 1746 par le Roi de Sardaigne, sur lequel les François & les Génois la reprirent en 1747. Elle a titre de comté & rang de fief de l'Empire.

La ville de San-Remo est plus considérable, au moins par la jurisdiction qu'elle exerce sur un territoire

qui s'étend le long de la Méditerranée l'espace de dix milles, & qui s'avance dans les terres environ de onze à douze. C'est un fief de l'Empire, où il est arrivé bien des révolutions. Autrefois un Parlement, composé de cent personnes des meilleures Maisons du pays, exerçoit l'autorité suprême. En 1350, les Génois acheterent des Maisons Doria & Mari, les droits qu'elles pouvoient avoir sur ce territoire. Insensiblement ils ont dépouillé les habitans des priviléges qu'ils s'étoient réservés, & ont bâti une citadelle pour commander la ville de San-Remo. Elle est située sur le penchant d'une colline au bord de la mer, & divisée en ville neuve & en ville vieille. Le port ne peut pas contenir de gros vaisseaux; mais on y voit une assez grande quantité de petits bâtimens qui servent au commerce, dans lequel les habitans montrent une activité singuliere. Le pays produit une immense quantité de citrons & d'olives, dont on extrait une bonne partie de l'huile qui passe pour celle de Provence. On aura de la peine à croire que ces productions puissent donner de grands revenus : mais il passe

ici pour constant, que le propriétaire d'un modique terrein gagne dans une bonne année de quoi vivre pendant dix ans de disette.

A l'extrémité de la côte de Gênes, vers le couchant, est la Principauté de Monaco, qui n'a pas plus de quatre à cinq milles de tour. Elle relevoit de l'Empire, & devint, en 920, la récompense de Grimaldi I, un des Généraux d'Othon I, qui la lui donna à titre de souveraineté. Un de ses successeurs, Grimaldi IV, étoit Amiral de la flotte des Croisés, qui se rendirent maîtres, en 1218, du port de Damiette. Les Princes de Monaco furent, pendant deux cents ans, sous la protection de l'Espagne : mais Honoré II, soit pour venger la mort de son pere, nommé Hercule, soit qu'il espérât retirer plus d'avantages en se mettant sous la protection de la France, signa, en 1641, un traité fait avec Louis XIII, & reçut garnison Françoise dans la ville de Monaco. Cette démarche lui causa la perte de plusieurs terres considérables qu'il avoit en Espagne; & pour l'en dédommager, le Roi de France lui donna le duché de Valentinois & la baronnie de

Buis en Dauphiné, le marquisat de Baux & la seigneurie de Saint-Remi en Provence, la baronnie de Calvinet en Auvergne, & le comté de Cardalez dans le Lyonnois : de plus, on le créa Duc & Pair. Depuis cette époque, Monaco ne s'est jamais démentie de son attachement à la France, qui y tient garnison. La branche principale de Grimaldi s'étant éteinte, en 1731, en la personne d'Antoine Grimaldi, sa fille aînée, qui, dès 1715, avoit été déclarée héritiere de la Principauté de Monaco, fit passer cette belle succession dans la Maison de Matignon, par son mariage avec François Léonor, Comte de Thorigny, fils du Marquis de Matignon, Maréchal de France. On estime que les revenus de cette Principauté ne vont pas au delà de deux cent mille livres. Le Prince est Souverain, indépendant dans ses Etats; & il a le droit d'y faire battre monnoie. On recueille dans le pays beaucoup d'olives, de citrons & d'oranges, dont on fait un commerce assez lucratif. La ville de Monaco, capitale, est située sur un rocher qui s'avance dans la mer. Elle a peu d'étendue; & l'on n'y compte pas plus

de huit à neuf cents habitans, sans y comprendre la garnison, composée de deux bataillons. Le palais du Prince est sur la pointe du rocher : il est vaste & a de l'apparence. Le port qui occupe le fond d'un petit golfe, est sûr, mais pas assez profond pour recevoir de gros vaisseaux. Les bâtimens qui abordent sont obligés de payer péage : il n'y a que les Anglois & les François qui en soient exempts. Manton & Roquebrune sont deux autres petites villes de cette Principauté. Cependant la premiere, située dans une plaine agréable, couverte de citronniers, est plus grande & plus peuplée que Monaco. On y fait assez de commerce, & l'on en tire des essences très-estimées.

Me voici, Madame, au terme de mon voyage. Je vais m'embarquer pour Marseille, où je compte arriver incessamment. Vous pouvez juger de mon empressement à revoir cette ville que j'ai quittée il y a plus de vingt-cinq ans, pour satisfaire ma curiosité. Je reviendrai goûter auprès de vous un repos qui m'est bien nécessaire après tant de courses & de fatigues dans toutes les parties du Monde. Il ne me reste plus

qu'à parcourir la France : ce voyage sera pour moi le plus agréable de tous. On prend bien plus d'intérêt à connoître son propre pays, que ceux avec lesquels on n'a que des rapports éloignés.

Je suis, &c.

A Monaco, ce 20 Février 1759.

Fin du Tome XXVIII.

TABLE

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CCCLXIII.

LA SICILE.

LETTRE CCCLXIV.

Suite de la Sicile.

LETTRE CCCLXV.

L'Isle de Malte.

LETTRE CCCLXVI.

Suite de la Sicile.

LETTRE CCCLXVIII.

LA TOSCANE.

LETTRE CCCLXIX.

SUITE DE LA TOSCANE.

LETTRE CCCLXX.

SUITE DE LA TOSCANE.

LETTRE CCCLXXI.

SUITE DE LA TOSCANE.

LETTRE CCCLXXII.

SARDAIGNE ET CORSE.

LETTRE CCCLXXIII.

GÊNES.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les XXVIIe & XXVIIIe Volumes du Voyageur François, pour servir de suite à l'Ouvrage de M. l'Abbé de la Porte. L'Auteur y a su continuer le même intérêt dans les détails & dans les tableaux; ce qui doit en faire desirer l'impression. A Paris, ce 7 Décembre 1781.

BRAC.



